

Michel Bideaux

EUROPÉENS EN VOYAGE

(1500-1800)

Une anthologie



Il Itale – 979-10-231-1335-8



Ce livre n'est pas une histoire des découvertes (en un temps où le monde s'est pourtant bien agrandi), pas davantage un recueil d'expéditions aventureuses (elles n'ont pourtant pas manqué). Il privilégie l'expérience immédiate d'Européens qui voyagent, souvent à titre privé, et d'abord chez eux et chez leurs voisins. Ils sont curieux de tout : la table, le vêtement, les spectacles, les saveurs et les senteurs. Mais sérieux aussi : ils se préparent, s'informent, aiment à être reçus des grands de ce monde. Un peu de vanité, peut-être, mais surtout un vif désir d'apprendre. Touristes avant l'heure et témoins à l'occasion, ils admirent le patrimoine culturel du voisin, mais épient le rival envié ou détesté pour faits d'armes ou de religion ; ils s'ouvrent aussi aux vieilles civilisations asiatiques, à la lointaine Russie ou à l'Amérique inouïe. Au retour, ils deviennent de grands conseillers : le guide pratique de voyage n'est pas loin, mêlant le bon usage de l'autre à la mise en scène de soi. La plume est parfois rapide, mais l'expérience sensible et le regard critique servent bien l'appétit de savoir.

EUROPÉENS EN VOYAGE
(1500-1800)
UNE ANTHOLOGIE

I M A G O
M U N D I 

collection dirigée par François Moureau

dernières parutions :

11. *Le théâtre des voyages. Une scénographie de l'Âge classique*
François Moureau
12. *Relations savantes. Voyages et discours scientifiques*
Sophie Linon-Chipon & Daniela Vaj (dir.)
13. *Espaces lointains, espaces rêvés dans la fiction romanesque du Grand Siècle*
Marie-Christine Pioffet
14. *Voyager avec le diable.*
Voyages réels, voyages imaginaires et discours démonologiques (XV^e-XVII^e siècles)
Grégoire Holtz & Thibault Maus de Rolley (dir.)
15. *Captifs en Méditerranée (XVI^e-XVIII^e siècles). Histoires, récits et légendes*
François Moureau (dir.)
16. *L'Orientalisme des voyageurs français au XVIII^e siècle.*
Une iconographie de l'Orient méditerranéen
Iriní Apostolou
17. *Idées et représentations coloniales dans l'océan Indien*
Norbert Dodille (dir.)
18. *Un horizon infini. Explorateurs et voyageurs français au Tibet (1846-1912)*
Samuel Thévoz
19. *À la découverte de la Palestine.*
Voyageurs français en terre sainte au XIX^e siècle
Guy Galazka
- Série Textes**
- Alexandre-Olivier Exquemelin, *Histoire des aventuriers flibustiers*
Établissement du texte, glossaire, index, introduction et notes
par Réal Ouellet et Patrick Villiers
- Marc Lescarbot, *Voyage en Acadie (1604-1607)*
suivis de la *Description des mœurs souriquoises comparées à celles des autres peuples*
Édition critique de Marie-Christine Pioffet

Michel Bideaux

Européens en voyage
(1500-1800)
Une anthologie

SORBONNE UNIVERSITÉ PRESSES
Paris

Ouvrage publié avec le concours de l'université Paris-Sorbonne

Les PUPS, désormais SUP, sont un service général
de la faculté des Lettres de Sorbonne Université.

© Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2012
© Sorbonne Université Presses, 2020

ISBN PAPIER : 978-2-84050-766-6

PDF COMPLET – 979-10-231-1333-4

TIRÉS À PART EN PDF :

I Discours sur le voyage – 979-10-231-1334-1

II Italie – 979-10-231-1335-8

III France – 979-10-231-1336-5

IV Grande Bretagne – 979-10-231-1337-2

V Péninsule ibérique – 979-10-231-1338-9

VI Europe centrale – 979-10-231-1339-6

VII Aux marges orientales et nordiques – 979-10-231-1340-2

VIII La Turquie et l'empire ottoman – 979-10-231-1341-9

IX Afrique noire – 979-10-231-1342-6

X Moyen-Orient – 979-10-231-1343-3

XI Inde – 979-10-231-1344-0

XII Sibérie – 979-10-231-1345-7

XIII Extrême-Orient – 979-10-231-1346-4

XIV Arctique – 979-10-231-1347-1

XV Amérique du Nord – 979-10-231-1348-8

XVI Antilles – 979-10-231-1349-5

XVII Amérique ibérique – 979-10-231-1350-1

XVIII Océanie – 979-10-231-1351-8

Mise en page d'Emmanuel Marc Dubois & Adrien Nour/3d2s (Paris)
d'après le graphisme de Patrick Van Dieren

SUP

Maison de la Recherche
Sorbonne Université
28, rue Serpente
75006 Paris

tél. : (33)(0)1 53 10 57 60

sup@sorbonne-universite.fr

AVANT-PROPOS

Michel Bideaux

Bien avant que la littérature ne soit devenue ce que nous entendons couramment aujourd'hui par ce terme (un catalogue de librairie nous l'apprendrait plus sûrement qu'une définition), les livres de voyage avaient tout naturellement droit de cité parmi les ouvrages « littéraires » : une phrase souvent rapportée, de Jacques Carel de Sainte-Garde, nous apprend qu'en 1663, ils tiennent le haut du pavé, à la Cour comme à la Ville, depuis qu'ils ont pris la place des romans. Sans pour autant que cette fonction peut-être frivole leur ait fait perdre l'ambition, pour les plus sérieux d'entre eux, de figurer parmi les *bonae litterae*, ces belles-lettres d'humanité sans lesquelles on ne serait que rustre, soudard ou petit-maître ; et de fait, humanistes du XVI^e siècle ou auteurs graves du suivant ne dédaignent pas de publier le récit de leurs pérégrinations. Ils savent ce qu'a été et continue d'être la contribution des voyageurs au progrès des connaissances, qu'il s'agisse de la soudaine expansion du monde connu ou du savoir sur les civilisations-mères. Nous continuons de les tenir pour des acteurs majeurs de cette ouverture et de la révolution intellectuelle qu'elle a provoquée.

Mais ce n'est pas ce dont il s'agit ici. Leurs livres ont été retenus moins pour l'aliment qu'ils ont apporté à la réflexion spéculative que pour ce qu'ils ont offert à la lecture la plus immédiate, et d'abord ce que leurs auteurs mêmes leur ont demandé : consigner un itinéraire singulier, une expérience irremplaçable. C'est que ces auteurs ne sont pas toujours les meilleurs analystes de leurs témoignages (voyez Thevet), et que leurs constructions intellectuelles datent parfois. La Mothe Le Vayer, Diderot, Rousseau même (quoi qu'il en dise parfois) savent mieux qu'eux-mêmes tirer parti des matériaux qu'ils leur livrent. Ou encore, nos voyageurs, revenus au logis, préfèrent recourir à leur bibliothèque : pour le troisième livre de ses *Essais*, Montaigne tire davantage de la lecture de Gomara que de son propre séjour en Italie. Nos voyageurs partent, ils ne savent pour combien de mois, et ils enregistrent goulûment. Mais ce n'est pas tout de voir ou même de témoigner : « J'étais là, telle chose m'advint ». Ils sont gens pressés et l'observation leur est souvent mesurée : interdits qui l'entravent en Turquie, accidents qui ailleurs abrègent le voyage. Pour conclure, il y faudrait la durée.

Mais la durée, qu'elle suscite ou conforte les représentations, le fait aussi au détriment de l'observation : les jésuites au Canada nous apprennent beaucoup plus sur l'Indien dans leurs premiers contacts que dans les relations tardives où ils se prévalent d'illusoire succès.

8 La perspective retenue est donc celle d'un touriste. Mais d'un jeune Lord du Grand Tour plutôt que des *Mémoires d'un touriste* : à cette date (1838), Stendhal – et d'autres – ont remplacé depuis longtemps le « tour des horizons » (A. Pasquali) par le retour sur soi. D'un voyageur qui s'informe et se forme et s'instruit, soucieux d'un juste regard sur l'objet, en vue d'une profitable appréhension, d'une connaissance objective donc, mais qui serait plus pratique que spéculative. De là l'obligation de bien mobiliser les cinq sens de nature pour composer une image qui ne puisse être désavouée par le second venu, une volonté plus pédagogique que scientifique de servir au prochain : récits, guides qu'il faudra confirmer ou affiner plutôt que désavouer. Ce n'est donc pas la totalité de l'expérience du voyage qui sera considérée (elle mettrait trop en avant les expéditions aventureuses, les péripéties extraordinaires), mais la relation qui s'instaure entre un sujet plus ou moins compétent et un objet qu'il lui faut percevoir dans des conditions en partie provoquées. Elle produit des pages qui composent un bon usage de l'autre (hommes et pays), une mise en scène de soi passablement réitérable ; elle propose à la lecture des scènes et des paysages suffisamment dignes d'intérêt pour que le lecteur soit tenté un jour d'aller à leur rencontre. Ces voyages sont aussi – exceptons tout de même la *Peregrination* de Mendes Pinto ! – des invites au voyage.

Saveurs, senteurs, spectacles : il convient de privilégier les sensations nées du contact initial. Non que nos premiers sentiments soient toujours les plus naturels : ils peuvent révéler l'observateur aussi bien que le trahir quand, par sa nouveauté ou sa prégnance, l'objet inouï lui impose l'impensé, voire l'inconcevable, et il serait trop facile de dresser un relevé des bévues commises depuis Colomb. Mais sur la plaque sensible du sujet, de telles sensations livrent un premier enregistrement : par la fraîcheur du regard et de l'écoute, elles donnent à la nouveauté pleine licence d'entrer, avant de se voir tôt ou tard corsetée dans des cadres conceptuels anciens.

Cette priorité ne vaut, toutefois, que sous bénéfice d'inventaire. D'abord parce que ces livres sont ordonnés et soumis au jeu de l'écriture. Le soir, à l'étape, ou plus encore après son retour, le narrateur peut fort bien choisir de commencer son récit par une notation singulière, mais postérieure, ou par un panorama qui ne lui est pas apparu d'emblée. Ensuite, un deuxième regard peut révéler une appréhension plus vive des objets et des hommes. Enfin, les préoccupations sensorielles ne sont pas les mêmes chez tous. Montesquieu, parlementaire et écrivain déjà célèbre, est attendu, à Gênes comme à Augsbourg, et son regard

aiguisé peut d'emblée, lors de l'accueil, percevoir « l'esprit » d'un régime. Il en va de même pour de Brosses en Italie ; et pour le chanteur irlandais Michaël Kelly qui visite Vienne, le sensible et l'immédiat, c'est d'abord Salieri et Mozart. L'observation empirique a valeur d'évidence avant de devenir aliment pour l'esprit d'un voyageur qui ne s'offre en proie au monde qu'afin d'avoir mieux prise sur lui. Il convient donc de privilégier ici ce qui touche, intéresse, amuse, instruit, déconcerte, mais sans trop déranger : la libre sexualité, les sacrifices humains, le cannibalisme suscitent de telles interrogations (Léry, Montaigne, Cook) qu'elles manifestent l'insuffisance de la saisie immédiate.

Gardons-nous encore de nous en laisser imposer par les noms. La Fontaine sur la route du Limousin compose un attachant « voyage littéraire » ; mais il est un exilé plutôt qu'un voyageur. Racine aussi, à tout prendre, qui ne se rend à Uzès que pour y cueillir un bénéfice afin de vivre à Paris. Mais voilà : arrivé en terre d'oc, il pose sur les natifs un regard naïf, c'est-à-dire empli de préjugés, et ses lettres sont d'un Parisien du XVII^e siècle qui découvre la province française. Il convenait donc de retenir Racine.

1492-1522 : trois décennies suffisent pour que l'œcumène s'augmente soudainement de l'Amérique, de l'Afrique sub-équatoriale et du Pacifique. En 1780, au retour de la dernière expédition de Cook, la carte des océans est dressée : sur leurs rivages, La Pérouse ne trouve plus à découvrir que des miettes, et deux étendues glacées. Mais à ne considérer que la geste héroïque des découvreurs et des bâtisseurs d'empires, on pourrait ne pas s'apercevoir que, dans l'intervalle, c'est le voyage qui a changé de nature, en devenant sa propre finalité. On connaît mieux aujourd'hui ce que fut la mobilité des hommes du moyen âge : mais le cheval du marchand lui servait à être exact aux rendez-vous des foires et le bourdon du pèlerin scandait sa marche vers un horizon spirituel. L'homme des temps modernes voyagera de plus en plus pour voyager, pour connaître et se connaître. Refusant de rester rivé à son clocher et demeurer étranger en son propre pays, il quitte Paris pour découvrir la province, ou Londres afin de parcourir l'archipel britannique. La pratique du voyage n'est pas neuve, mais s'enrichit et se codifie. Tard venus aux grandes expéditions maritimes – exceptons J. Cabot à Terre-Neuve (1497) –, les Anglais sont, dès le XVI^e siècle, attentifs à celles des autres (voir le recueil de R. Eden, 1555), avant même qu'Elizabeth I^{re} et R. Hakluyt ne fassent de l'expansion océanique une cause patriotique. Mais surtout, de F. Moryson à A. Young, ils se montrent les plus constants arpenteurs de l'espace européen, et d'abord pour la connaissance de leur propre pays.

Ainsi s'observe, entre 1500 et 1800, une ouverture au monde et une ouverture du monde. Voir, posséder, savoir : face à cette libération des trois concupiscences recensées par saint Jean, un théologien aurait quelque raison de s'alarmer. Et

tout autant de s'inquiéter de l'inflation du subjectif, qui bientôt prend le relais. Triomphante avec Stendhal ou Byron (je ne voyage pas pour connaître le monde, mais pour me connaître, moi), on la trouve déjà résolument affirmée chez Montaigne à Rome : le refus de s'intéresser aux dimensions du Panthéon ou aux caleçons de la signora Fulvia cache mal, sous le dénigrement polémique des *nugae*, l'inversion de priorités ; la connaissance objective passe désormais au second plan.

10 « Petits voyages » et « grands voyages » : l'illustre collection de Bry avait, entre 1590 et 1620, choisi cette partition, non selon les distances parcourues, mais selon le degré de nouveauté. Ainsi les premiers se rapportaient-ils aux rives déjà partiellement visitées d'Afrique et d'Asie, les autres à la découverte absolue que les xv^e et xvi^e siècles faisaient de l'Amérique. Nous pourrions à notre tour considérer que les voyages accomplis sur le « vieux » continent européen sont de « petits » voyages au regard de tous les autres. Mais sans pour autant les opposer à eux. Tout voyage impose en effet un déplacement qui dérange l'ordre du quotidien et dispose à voir d'autres horizons, autrement. Les perceptions neuves éveillent à la différence, et d'abord à celle qui nous *unit* à notre voisin, proche et dissemblable. L'exotisme de proximité ouvre sur l'étonnement et la réflexion, la merveille se révélant plus tard et plus loin, quand avec la distance s'accroît l'étrangeté. Mais dès qu'elle s'intensifie, la fréquentation des autres pays d'Europe est pour le voyageur l'occasion d'un premier crayon de l'étranger qui habite en lui ; il n'est pas besoin d'autre justification de la place accordée ici à un continent qui ne saurait être vieux pour nos tard venus à l'expérience viatique, à cette Europe qu'ils ne se lassent pas de parcourir et de décrire, interprétant à peine le précepte de Diderot : pour un Français, tout doit être précédé du voyage de France.

De multiples intérêts, produits de la nationalité, de la culture et de l'expérience personnelle, règlent l'exercice de la curiosité de nos voyageurs. Il nous semble cependant reconnaître chez la plupart un intense intérêt pour les grands de ce monde, qui ne se retrouve plus à un semblable degré aujourd'hui, alors que ces grands voyagent eux-mêmes beaucoup et veillent à ce que les médias nous le fassent savoir. Les hommes des xvi^e-xviii^e siècles (et les élites sociales ne font pas exception) sont loin d'avoir d'eux une image aussi précise – fût-elle superficielle – que celle que chacun de nous peut se composer à présent. On sourira peut-être de cette avidité mise à rencontrer ou à croiser Grégoire XIII, Elizabeth I^e, Henri IV ou Philippe II, comme des démarches effrontées de James Boswell pour obtenir audience de Frédéric II, Rousseau ou Voltaire. Non pour une rencontre avec l'Histoire, ou la composition en pied d'un portrait : mais pour en rapporter une photo-souvenir, si l'on peut dire. Ne la traitons pas avec condescendance : nous lui devons d'étonnants instantanés, et il faut cette

complicité de voyeurs pour que la palpitation du voyageur se communique à nous.

Longs, incommodes, souvent dangereux, ces voyages requièrent des préparatifs que nous avons peine à concevoir. De là – pour ne rien dire des guides spécifiques à chaque pays – une pléthore de « méthodes », « instructions », *regimini* dont les recommandations peuvent nous paraître superflues ou saugrenues. Mais ces manuels du savoir-(sur)vivre *odéporique* révèlent, autant que la difficulté de l'entreprise, le sérieux avec lequel on s'y engage. Bien loin du « village global » dans lequel nos touristes s'ébrouent aujourd'hui (selon des rituels qui se sont appauvris en s'uniformisant), les voyageurs d'antan affrontaient les surprises chaque fois renouvelées de la route, de la table et du logis. Il ne faut pas s'étonner de les trouver soupçonneux d'entrée : chaque journée apporte sa brassée d'inconnu, à domestiquer pour que l'agrément de la découverte ne soit pas payé au prix fort. À l'exception peut-être de quelques cortèges princiers, de telles servitudes constituaient le lot quotidien de chaque voyageur. Même lorsqu'elles dispensent leurs conseils sous une forme impersonnelle, les relations qui ont souci de ces contraintes révèlent à la fois ce qui est le vécu de tous et l'épreuve personnelle qui en a été faite. De telles pages, même quand elles ne sont pas toujours soutenues par la qualité de la plume, méritaient d'être retenues.

Quel mode de présentation adopter ? L'empan chronologique retenu inviterait à commencer par l'Amérique. Mais sa découverte est, à tout prendre, le fruit d'une spéculation ingénieuse, doublée d'une méprise. Le but, à l'aube des grandes découvertes, reste celui qu'il était au Moyen Âge : l'Orient, ses trésors, ses mirages. Au prix d'un contournement (celui de l'Afrique) qu'impose l'emprise musulmane sur les routes terrestres. Les vaisseaux qu'Espagnols et Portugais lancent sur des mers inconnues ne témoignent d'abord que d'un impérialisme commercial. Colomb, Gama, Magellan, Cortés ne voyagent pas ; ils conduisent des expéditions. L'Europe qui voyage au moyen âge est celle des pèlerins ou des marchands : on se déplace plus qu'on ne parcourt. Bientôt s'y ajoute un autre pèlerinage, plus séculier mais toujours spirituel : la Rome humaniste en est le terme. Mais à la flèche, d'autres préfèrent le circuit, et les Anglais observent que, loin de signifier une servitude, le déplacement offre la chance d'une formation : sans négliger de parcourir leur archipel, ils inventent le Grand Tour. Recherchant sur le continent ce que l'insularité septentrionale leur refuse, ils exigent de leurs élites qu'elles se trempent et s'éprouvent par la connaissance de l'Autre, révisant de plus à leur profit les schémas de la *translatio (studiorum ou imperii)* qu'Italiens et Français avaient accommodés à leur avantage. La multiplicité des témoignages britanniques, aux XVII^e et XVIII^e siècles, ne doit donc rien aux hasards du marché du livre. Non

que l'abondance fasse toujours loi : devant le nombre de publications que le xvi^e siècle avait consacrées aux Turcs, Geoffroy Atkinson en avait conclu à tort que ce temps était resté passablement indifférent à la découverte de l'Amérique. Mais ici, c'est à la lumière de l'empirisme que la quantité doit être considérée : si, comme l'enseigne Locke, la connaissance intellectuelle procède directement de la multiplicité des expériences, alors la masse des narrations de source anglaise relatives aux cinq continents¹ légitime la place importante que ce livre leur réserve. Surtout s'il entend préférer à l'esprit de système ou à la réflexion morale ou politique l'apport de la perception immédiate (ce dont on a *tâté*, pour le dire avec Montaigne) et de la découverte spontanée.

12

Il était légitime d'accorder un droit d'aînesse à l'Italie : terre de transit obligé pour les pèlerins médiévaux, terme romain des dévotions humanistes, institutrice enfin de toute civilité, quand Samuel Johnson verra en elle (1776) le couronnement du Grand Tour : on ne saurait être véritablement homme tant qu'on n'a pas accompli le voyage d'Italie. Le reste s'ordonne comme il peut : faute de nécessité logique, il suffira de quelques principes assez apparents. La bibliothèque viatique n'est pas également répartie entre les langues européennes : nous avons tenté, sans nous en faire une loi, de diversifier l'origine de nos voyageurs. En les suivant selon les aires géographiques, nous n'avons recherché qu'un principe commode de classement et, à l'occasion, de comparaison.

Tous ces lieux, à des titres divers (et sans qu'il soit toujours question de découverte, qui conduirait à un traitement strictement historique), ont suscité les vives impressions consignées dans nos récits : par là se trouvait écarté le voyage utopique, cependant qu'il n'était pas question de privilégier les explorateurs : certains pourront paraître bien maigrement représentés, quand des voyageurs tard venus voient leur nom reparaitre. Les auteurs retenus ont tous une expérience directe de la pérégrination, même si leurs textes peuvent être parfois distanciés d'elle (Linschoten, Mendoza) ; les quelques exceptions consenties (Bacon, Hall, Chapelain, Du Halde) l'ont été au titre de leur autorité politique et spirituelle, ou de leur familiarité avec la littérature viatique. On pourra enfin considérer que la carte dessinée par les pages retenues comporte bien des blancs : mais ceci n'est pas un panorama. Pas davantage un palmarès : reproduire une fois encore des textes illustres n'aurait guère servi la connaissance du voyage ; aussi ont-ils été parfois écartés au profit d'autres, moins célèbres ou moins accessibles, et n'y a-t-il pas quelque affinité entre la pratique viatique et la tentation de recherche et de découverte ? J'ai tenu à respecter, autant que possible, les unités textuelles (chapitres, notamment), quitte à renoncer

1 Avec une plus faible représentation pour l'Amérique hispanique où, depuis le schisme religieux, les Anglais ne sont pas les bienvenus.

à certaines notations brillantes, mais dont la brièveté conviendrait mieux à un florilège. Ce n'est donc pas seulement là contrainte d'anthologie, même s'il a fallu souvent jouer des ciseaux à contrecœur. Le lecteur n'aura pas trop de peine à relever les absences les plus bruyantes. Qu'il se console encore à la pensée qu'il pourrait, avec ces voyageurs écartés, constituer une anthologie des mieux fournies.

Même s'il s'ordonne selon les lieux visités, pour les raisons que nous avons vues, ce volume est moins une revue des horizons qu'une recollection des expériences. Ce ne sont donc pas les sites qui demandaient à être illustrés ici mais, chaque fois qu'il a été possible, l'aventure singulière qu'il convenait de confirmer ou de nuancer par le témoignage de l'image : contemporaine du voyage et, si la chance le permettait, œuvre du voyageur. Sans rendre un compte toujours satisfaisant de ce qui était offert à l'œil (et le savons-nous toujours ?), elle compose un paysage mental, peut-être appauvri ou déformé, qui complète le texte et, sans toujours l'*illustrer* par son éclat, le confirme dans sa singularité. Et semblable à « l'enfant, amoureux de cartes et d'estampes » (Baudelaire), le lecteur trouvera par elles matière à renouveler son « immense appétit » d'expérience et de rêve.

On ne pouvait proposer ces pages à la lecture sans préciser à chaque fois, le plus sobrement possible, en quel lieu ou à quel titre elles figuraient dans l'ouvrage. Leurs auteurs ne sont pas également connus : de là ces notices bio-bibliographiques réduites à l'essentiel, et délibérément restreintes pour les plus illustres d'entre eux. Les notes d'accompagnement sont strictement informatives. L'orthographe a été modernisée (sauf exception), les textes en langue étrangère traduits (j'ai fait mon profit des précieuses suggestions d'Isabel Moutinho, les approximations étant miennes). Lorsqu'existait une version ancienne proche de la date de leur rédaction, et satisfaisante, elle a été retenue au profit d'une relative homogénéité de langue.

DEUXIÈME CHAPITRE

L'Italie

INTRODUCTION

Le xvi^e siècle voit le passage d'une mobilité induite par des contraintes économiques et spirituelles (foires et pèlerinages) à des parcours plus librement déterminés : le pèlerinage humaniste naît de l'admiration pour la Rome antique et de l'agrément de l'Italie, la pratique sociale du Grand Tour conduit sur les routes du continent les Britanniques de l'aristocratie et de la bourgeoisie aisée. Dans le même temps, le hasard ou la curiosité font d'un voyageur qu'on n'appelle pas encore *touriste* le sujet d'une expérience qui le découvre à lui-même autant qu'elle l'ouvre au monde extérieur.

L'Europe est alors bien loin d'être unifiée : développement inégal du réseau routier et de l'hôtellerie, cependant que les guides abondent pour l'Italie, mais font défaut pour l'Écosse. L'ouverture d'esprit du voyageur étant toujours relative, il incline à se plaindre de ne pas retrouver ailleurs ses commodités domestiques. L'hôtellerie surtout cristallise les mécontentements : que de récriminations contre l'auberge espagnole ou la rusticité de l'accueil et de la literie dans les pays de l'est européen ! Et nos voyageurs, à l'étape ou sur la route, restent toujours exposés à des rencontres indésirables, comme à un manque d'intimité qui oblige Göllnitz à partager en France la chambre d'un meurtrier, escorté de six gardes. Le relief enfin tient sa partie : la traversée des Alpes (notamment au Mont Cenis) est toujours une aventure, et reste de plus tributaire de la puissance réelle du pouvoir central et de la volonté politique qui crée ou ne crée pas de bonnes voies de communication.

L'aventure inquiétante se dresse aux confins du continent, au fur et à mesure que le voyageur s'éloigne du cœur de ce qui fut l'empire carolingien ou la vieille chrétienté : Scandinavie marquée par le froid, Europe orientale aux mœurs brutales ou grossières, Espagne repliée sur elle-même, *wild Irish* et pourtant compatriotes de ces Anglais affamés de découvertes. Le voyage est aussi l'occasion de la rencontre de cet autre intérieur, que les Français découvrent pour leur compte en Languedoc ou en Bretagne. E.S. Bates a laissé un panorama très documenté, vivant et coloré, de ce que fut l'expérience viatique sur le vieux continent (*Touring in 1600*).

Lorsque Grataroli, Cardan, Moryson et d'autres dissertent sur l'art de voyager comme sur les biens et les maux engendrés par la pérégrination, il est manifeste que l'Italie constitue, explicitement ou non, leur terre de référence. De la sorte, le

voyage d'Italie est très tôt devenu LE voyage par excellence, et cette fonction de paradigme n'a pu que durcir les perspectives. Pèlerinage humaniste ou chrétien, étape d'un cursus de formation artistique, séjour d'agrément et fête du regard, il est tout cela à la fois, et souvent en même temps. Plutôt que de rappeler ici les motivations multiples et mille fois analysées qui ont poussé les Européens à franchir les Alpes, soulignons l'effet cumulatif de cette pratique qui, au fil des siècles, fait du voyageur en Italie le titulaire d'un passeport d'humanité, selon la formule de Samuel Johnson: « *[A] man who has not been in Italy, is always conscious of an inferiority, from his not having seen what it is expected a man should see* »¹.

Les Britanniques ne se distinguent pas des autres voyageurs tant qu'ils viennent chercher en Italie les antiquités romaines et le souffle de la Renaissance. Mais la Réforme, l'aggravation des conflits religieux, la décadence politique de l'Italie et l'ascension du « modèle » britannique (réussite économique et libertés individuelles) incite les Anglais à un regard critique, voire condescendant.

1 Propos de mars 1776, rapporté par J. Boswell (*Life of Samuel Johnson*, Oxford, Clarendon Press, 1964, t. III, p. 457-458 et p. 470) et tenu alors que Johnson (il avait alors soixante-sept ans) se préparait à sacrifier au rituel : il devait partir le 1^{er} avril avec la famille Thrle (et sans doute G. Baretti), quand la mort soudaine (23 mars) du fils de ses amis ruina le projet : voir *The Letters of Samuel Johnson*, éd. R. W. Chapman, Oxford, Clarendon Press, 1952, t. II, p. 457. Mais, selon Boswell, Johnson n'avait pas écarté définitivement l'idée d'un voyage en Italie.

L'ITALIE, JARDIN DE L'EUROPE

Maximilien Misson : un guide pour l'Italie (1691)

Venant après deux siècles de pérégrinations humanistes en Italie, l'ouvrage de Misson marque l'avènement d'un regard plus critique sur le pays, appelé également par les opinions réformées de l'auteur. L'heure est venue du choix et des réserves, perceptibles sous la mention du consensus : modernité de l'attitude qui tend à faire prévaloir l'expérience du voyageur sur le savoir de la bibliothèque.

Quelques-uns de ceux qui ont été en Italie se sont presque uniquement attachés à l'antique. Plusieurs ne se sont proposé que l'étude de la peinture et de l'architecture. Il y en a qui n'ont recherché que les cabinets et les bibliothèques. D'autres ont principalement visité les églises et les reliques. Pour moi, j'ai tâché de profiter de tout, et c'est pourquoi je me suis informé de tout : et cela remplit mes lettres d'une diversité qui, à ce que j'espère, ne sera pas trouvée désagréable. [...]

J'ai remarqué que ceux qui parlent de l'Italie sont ordinairement pleins de préjugés avantageux pour ce pays-là. La plupart des jeunes gens y vont avec le dessein de tout admirer, dans la pensée qu'ils y trouveront une infinité de choses surprenantes : et ceux qui écrivent en font toujours l'éloge. Cette partie du monde a été si célèbre qu'on ne peut se résoudre à voir sa réputation diminuée. La grandeur, par exemple, et la magnificence presque infinie de la fameuse Rome et les anciennes délices de Baïes et de Capoue donnent de la vénération pour quelques marbres, qui restent encore de leurs débris ; quoique à la vérité ces endroits, à les considérer en eux-mêmes, n'aient présentement rien de préférable à une infinité d'autres, dont on ne parle point dans le monde. Mais je trouve encore une autre raison, qui aide sans doute à cette haute opinion qu'on veut à toute force avoir de l'Italie. C'est la manière dont cette nation parle ordinairement de ce qu'on voit chez elle. Il est certain que les Italiens ont l'esprit si vif, et les expressions naturellement si énergiques, qu'ils disent souvent les choses trop fortement. Ils ne manquent pas de façons de parler douces et enjouées, pour ne pas dire badines et enfantines ; mais quand ils changent de style, ils passent aisément à l'extrême, ils s'élèvent tout à coup aux termes ampoulés et hyperboliques. Quelques-uns des étrangers qui font des séjours chez eux s'accoutument insensiblement à ce langage ; et cela étant joint

à leurs premiers préjugés, il arrive souvent qu'ils nous font de grands récits de fort petites choses.

M'étant aperçu de ces défauts, je me suis donné de garde d'y tomber : j'ai examiné les choses de sang-froid, en laissant les admirateurs s'évaporer en louanges et en exclamations, sans me laisser surprendre à leurs termes pompeux et superlatifs. Mais si je n'ai pu avoir la complaisance d'admirer toujours avec eux, j'espère aussi qu'on ne m'accusera pas d'une prévention opposée à celle que je blâme ; puisqu'on verra que je loue avec plaisir les choses qui, selon mon jugement, méritent d'être louées.

104 Je ne me suis pas mis en peine de consulter les auteurs qui ont écrit de l'Italie. Outre qu'il m'aurait été impossible de le faire, parmi les embarras du voyage, cela ne m'aurait apporté que très peu de fruit : mon dessein n'étant pas, comme je l'ai déjà dit, de traiter ce sujet à fond, mais de rapporter seulement ce qui s'est rencontré sous mes yeux, et ce qui est parvenu à ma connaissance dans les lieux mêmes, après la recherche que j'en ai pu faire. Si j'ajoute quelque chose de plus, c'est rarement et par occasion. J'ai bien voulu joindre ici cet avertissement, afin que si par hasard, il se trouve dans mon ouvrage plusieurs choses contraires à ce que d'autres peuvent avoir écrit, on ne m'accuse pas d'avoir pris plaisir à les contredire. Je parle naïvement selon ce que j'ai vu, ou selon ce que j'ai appris par de bons témoignages, n'ayant jamais dessein de déplaire à personne. Au reste je prie le lecteur de distinguer toujours les endroits où j'affirme positivement, d'avec ceux où je ne rapporte quelque fait que par un *On dit*. Ce que j'assure alors, c'est que tous ceux que j'ai vus en parlent ainsi : c'est la voix et le sentiment du public. Mais les bruits communs ne laissent pas d'être souvent de faux bruits.

Pour éviter l'embarras de distinction de lieues, et de milles d'Allemagne¹, je m'explique en disant une heure de chemin. Si je me sers aussi du terme de lieue, j'entends toujours la même chose ; je dis indifféremment l'un ou l'autre. Comme chacun connaît les milles d'Italie, j'ai cru qu'il n'était pas nécessaire de chercher d'autre explication. J'avertis pourtant que deux milles du Piémont font près de trois milles ordinaires et que les milles de Lombardie sont les plus courts de tous. J'ajouterai à ceci que quand je mesure quelque distance par un certain nombre de pas, je ne parle que de pas communs, de pas de promenade ordinaire.

Nouveau Voyage d'Italie, avec un Mémoire contenant des avis utiles à ceux qui voudront faire le même voyage, La Haye, H. Van Bulderen, 1691, Avertissement.

1 « Milles » et « lieues » désignent alors des distances très variées : source d'embarras dans l'écriture et la lecture des relations de voyages.

À la fin du XVI^e siècle, L'Italie est, de loin, la destination préférée de voyageurs et la précision des observations de Moryson – même si on peut à l'occasion les discuter – légitime la longueur de ce texte. Elle est, avec l'Allemagne, qu'il connaît très bien également, l'objet d'étude favori de l'auteur qui souligne que la sobriété pratiquée en Italie (dans la boisson surtout) rend le séjour moins onéreux, pour peu que l'on se soit avisé de quelques précautions : par exemple, se munir de piécettes de cuivre utiles pour récompenser un porteur, donner une aumône, payer un péage, etc. Voir aussi Thomas G. Olsen, « Poisoned Figs and Italian Sallets: Nation, Diet, and the Early Modern English Traveller », *Annali d'Italianistica*, dir. L. Monga, 21, 2003, p. 233-253.

Les femmes d'Italie ignorent le prix des denrées, ne vont pas au marché (bien peu ont le droit d'aller à la messe), ne se fient pas à leurs domestiques pour faire leurs achats, sauf les plus riches et les plus nobles (notamment à Venise) qui achètent chaque jour leurs victuailles et autres nécessités. Sur toutes les places de marché, il y a de petits garçons avec des paniers ; ils achèteront tout ce qui sera porté à leurs maisons, qu'ils trouvent aisément, connaissant toutes les rues et les ruelles, et ne manquent jamais à l'honnêteté, bien que l'acheteur les laisse aller (selon leur coutume) pour se rendre à ses affaires ; s'ils le faisaient, ils n'échapperaient pas à la punition, car il est facile de les retrouver sur les marchés où ils se tiennent tous les jours et sont bien connus de visage et de nom. Il est vrai que la diète des Italiens est si sobre, que les étrangers sont presque seuls à se servir de ces petits porteurs, et que les vrais gentilshommes de Venise eux-mêmes (qui, se désignant du titre de *Clarissimi*, s'arrogent une prééminence sur tous ceux d'Italie) portent chez eux ce qu'ils achètent à manger dans les manches de leurs robes ou dans un mouchoir propre. Ils achètent beaucoup de pain et d'huile, et les portefaix mêmes se nourrissent pour l'essentiel de pur pain blanc, le plus souvent sans autre aliment, si ce n'est quelques *racines*. Et ceux qui sont plus riches consomment pour l'essentiel du pain, et je ne me rappelle pas avoir jamais vu en Italie du pain brun ; ils mangent seulement de la salade et des herbes avec leur pain, et les mélangent avec de l'huile. Et il me souvient avoir vu vendre un baril d'huile pour vingt lires, et un boisseau de froment (contenant quarante-huit mesures, appelé *Satan* chez les Romains et utilisé par les juifs) pour 120 lires, mais les gentilshommes mêmes achètent leur pain chez le boulanger. Souvent, lors des journées courtes d'hiver, ils rompent leur jeûne avec un morceau de *cake-bread*² ou de ris de veau (appelés vulgairement *pasta reale*³ et *ciambolini*, ou plus généralement *gentilezze*) et un verre de vin blanc, et se passent ainsi de dîner.

2 Brioche, ou pudding ?

3 « Pastareale », faite de farine, d'œufs et de sucre.

Le plus souvent ils se servent à table de sel noir ou sel marin ; les Vénitiens, qui le produisent, interdisent l'entrée du sel blanc sur leur territoire, de sorte qu'on ne se le procure qu'en cachette, avec risque de sanction. Chaque jour le magistrat fixe le prix de la viande, et tout ce qui se vend au marché, surtout dans l'Italie du Nord, et notamment à Sienne, où les étrangers vivent très largement, de sorte qu'on ne peut tromper ni un étranger ni quelqu'un du pays. Dans l'état de Florence, et notamment à Sienne, un étranger peut vivre plus à l'aise qu'en toute autre partie d'Italie, parce que les habitants sont plus courtois (à Sienne, ils tolèrent qu'il danse et converse avec les plus grandes dames de la ville), parce que la langue, notamment à Sienne, est tenue pour la plus pure, et aussi parce que les vivres y sont à bon marché et que les étrangers n'ont pas besoin de craindre d'être assassinés, comme c'est le cas en Lombardie. L'État de Milan abonde en toute sorte de viande, et notamment de mouton et de viande blanche, il est loué par-dessus toutes les autres régions d'Italie pour l'excellence de son beurre (à ne pas acheter ailleurs, sauf en quelques grandes vallées) et de ses fromages, exportés pour la plupart. Et tout comme les Hollandais, ils présentent beurre et fromage au début et à la fin de chaque repas. Sur les places des marchés de Venise, on trouve abondance de mouton et de veau, vendus en petite quantité et au poids (comme par toute l'Italie), et aussi beaucoup de poissons, poules, œufs, dindes et quantité d'oiseaux, de harengs saurs et marinés, de sardines, d'anchois et autres poissons marinés, de caviar⁴ (une liqueur salée à base de poisson), de boutargue (des œufs de poisson, je crois), de fromage de Plaisance et de Parme, de champignons, d'escargots, de cuisses de grenouilles (tenues pour un mets raffiné). Et tous ces produits se trouvent en plus grande abondance parce que le menu peuple mange peu ou point de poisson, de viande ou d'oiseaux, mais seulement des herbes, des légumes secs, des escargots et des racines, avec du pain blanc. J'ai parlé plus haut de leurs poissons de mer et de leurs coquillages (qu'ils estiment beaucoup), mais en fait les poissons de mer sont rares, sauf à Venise. Ils ont aussi en petite quantité des poissons de rivière ; seules les anguilles y sont en abondance, là où le Pô se jette dans un lac près de l'Adriatique, dans le duché de Ferrare. Le nord de l'Italie produit les mêmes choses, mais en beaucoup plus faible quantité, et en Toscane ils mangent souvent du jeune chevreau, qui est très bon et savoureux, et parfois vous trouverez du sanglier, et ils aiment beaucoup le lait caillé nouvellement pressé en petits fromages. Les Italiens vendent toute leur viande en petits morceaux, et tous les produits alimentaires en petites portions, de sorte que les plus humbles peuvent au moins goûter s'il leur plaît des mets les plus délicats. Les parties intérieures

4 *Caviale*. Les Italiens avaient apporté le caviar de Constantinople.

des chèvres (appelées *ris*) et les testicules des béliers et de porcs mal châtrés (appelés *granella*)⁵ sont très appréciées, notamment en Toscane ; mais nous les délaissâmes, ayant par ailleurs de la très bonne viande frite. Et parce que le pays est plus peuplé que riche de victuailles, ils mangent des geais et d'autres oiseaux, que nous estimons malsains.

En général les Italiens, et plus spécialement les Florentins, se tiennent très bien à table. Dans toutes leurs auberges, du matin au soir les tables sont couvertes de nappes blanches semées de fleurs et de feuilles de figuier, avec dessus des *ingestars*⁶ de vins de diverses couleurs et des fruits délicats, capables d'amener à manger et boire un homme sans appétit : le tout offert au regard des cavaliers qui passent sur la grand-route, à travers leurs grandes fenêtres sans vitres. À table, ils ne touchent pas les mets avec les mains, mais avec une fourchette⁷, d'argent ou d'autre métal, chacun étant servi avec sa fourchette et sa cuiller et son verre à boire. Et comme ils servent des petites parcelles de viande, et non des morceaux entiers comme nous le faisons, elles sont coupées en très petites bouchées qu'on peut prendre avec la fourchette, et ils font bouillir la viande jusqu'à ce qu'elle soit très tendre. L'été, ils disposent sur la table un grand récipient de terre rempli d'eau, où de petits verres remplis de vin sont mis à rafraîchir. Ils n'ont pas de broches pour leurs viandes rôties, mais les font d'ordinaire bouillir dans des poêlons en terre et mangent beaucoup de petits poissons et de viande coupée et frite dans l'huile. Ils ne sont pas habiles dans l'art de la cuisine et la viande est servie à table en des plats de terre brillants et peints (les plus beaux sont très estimés chez nous). Ils ne s'invitent pas volontiers, ayant peu de considération pour ceux qui vivent aux crochets des autres, qu'ils appellent communément *scrocatori di pasti*, pique-assiettes. C'est qu'ils ne voudraient pas être contraints à rendre l'invitation, ce qu'ils devraient faire par fierté s'ils étaient invités, et c'est la grande raison qui les fait converser si aimablement avec les étrangers. Des Florentins, très courtois mais avarés, les autres Italiens disent par plaisanterie que, lorsqu'ils rencontrent quelqu'un à l'heure du dîner, ils lui demandent « *Vos' Signoria ha desinato* ? Monsieur, avez-vous dîné ? » et s'il répond oui, ils répliquent comme s'ils avaient eu l'intention de l'inviter ; mais s'il dit non, ils répondent « *Andate, Signor, ch'è otta*, Allez, Monsieur, car il est grand temps de dîner ». Ils pensent qu'il est mieux d'encourager et d'augmenter l'amitié par des rencontres sur les places des marchés et dans les jardins, mais que la table et le lit sont impropres à la conversation, et qu'on devrait y manger vite et dormir profondément.

5 *Regles*, pour *ridgel*, mâle qui a été mal castré, ou dont les organes génitaux sont mal développés. *Granelli* : testicules de porc frits.

6 « *Ingestar* » : grand verre en usage en Italie, contenant un peu plus d'une pinte anglaise.

7 Voir le texte contemporain de Coryat le *furcifer*, *infra*, p. 111.

Aussi, ne suscitant pas l'appétit par la variété des mets, ou en mangeant avec d'autres par bonne amitié, ils sont par nécessité plus réservés que d'autres, incités par ces moyens à manger au-delà du nécessaire. Dans les villes, où ils louent une chambre dans une maison, ils mangent à la table commune ; mais chacun a pourvu à sa nourriture, que l'hôtesse prépare, servant chacun avec ses propres couverts (serviette, verre, fourchette, cuiller, couteau, et *ingestar* ou verre de vin) qui, après chaque repas, sont séparément et proprement rangés par elle. À table, l'un a peut-être une poule, un autre, un morceau de viande, le troisième, des œufs pochés, et chacun plusieurs plats selon son goût. Mais il n'est pas courtois d'offrir de son plat, ce qu'ils tiendraient plutôt à vanité, comme s'ils pensaient que celui qui a une salade ou des œufs ne pourrait pas avoir une poule ou de la viande s'il en avait envie faute d'argent. Pour conclure, ils ne tiennent ni à honneur ni à honte de vivre magnifiquement ou chichement, ils vivent à leur manière, et hors de dettes, sinon ils seraient tenus pour des esclaves. Vivant ainsi à leur mode, ils rendent à leurs supérieurs les honneurs dus, ce qui leur vaut d'être respectés en retour, sinon ils méprisent un plus riche et disent par dédain : « Laissez le dîner deux fois par jour, et porter deux robes s'il lui plaît, c'est assez pour moi d'avoir table et vêtement qui me conviennent ». Ils accompagnent leurs viandes rôties d'une sauce très délicate, appelée *Savore*, faite de tranches de pain trempées dans du bouillon, avec beaucoup de noix et un peu de feuilles de marjolaine broyées dans un mortier, ajoutant du jus de groseilles à maquereau ou quelque liqueur piquante quand elle est apportée à table.

Dans quelques villes et universités, notamment pour les Allemands qui y séjournent et répugnent à acheter leur propre nourriture, ils ont d'ordinaire des tables payées à la semaine ou au mois (à raison de quelque huit ou dix couronnes), ce qu'ils appellent vivre *a la dozina* (c'est-à-dire par dizaines, ou en grand nombre). Mais il vaut mieux, pour qui a quelque expérience et connaissance de la langue, faire ses propres emplettes puisque dans les *Camere locande* (c'est-à-dire chambres louées), l'hôtesse, pour une chambre à un prix raisonnable, lui préparera ses repas, le fournira de serviettes et du nécessaire et il ne manquera pas de bonnes occasions pour acheter tout ce qu'il veut et vivre à bon marché, ainsi que je l'ai expérimenté lors de mes voyages en Italie.

Les hôtes italiens sont connus pour être flagorneurs et commettre des bassesses pour l'argent, et quand ils rencontrent des voyageurs aux portes des villes, c'est à qui les invitera en sa maison, leur faisant miroiter mille friandises. Autant de promesses en l'air ; mais quand une fois ils sont entrés, la famine menace, et si le voyageur n'accepte pas d'entrée le prix qu'ils proposent pour la nourriture, ils l'extorquent si déraisonnablement que rien n'est au-dessus de

leur perfidie et de leur avidité. Les Allemands disent qu'ils sont beaux parleurs et obséquieux en toute chose, jusqu'à l'heure de l'addition : car si vous aimez les titres ronflants, les bonnetades, les genuflexions et l'humilité, ils vous en donneront autant qu'il vous plaira, mais à la fin le coup sera insupportable et vous paierez pour leur feinte courtoisie et leur bassesse. Les plus expérimentés n'échapperont pas à cette extorsion, s'ils ne sont pas en permanence sur leurs gardes avec ces bretteurs, surtout dans les deux Marches⁸ où ce ne sont pas des hôtes, mais des dévoreurs de voyageurs. Et quoique les hôtes italiens soient plus excusables dans leurs extorsions de ce que les princes accordant la licence de tenir ces auberges les dévorent plus qu'ils ne les tondent, et que celui qui achète doit vendre, la nature inhospitalière de ces Marchians passe de beaucoup celle de tous les autres. Car les Florentins opprimés d'exactions au moins aussi grandes traitent les étrangers avec beaucoup de courtoisie. Je voudrais donner un conseil au voyageur inexpérimenté. Comme il existe dans ces auberges italiennes deux manières ordinaires de manger, l'une *al conto* (à l'addition) l'autre *al pasto* (à prix fixe, rarement plus de trois jules), il s'en tirera à meilleur marché s'il prend le déjeuner *al conto* ou prend avec lui des amandes, des figues sèches ou des raisins ; car dînant *al conto*, si l'hôte fixe un prix excessif pour la nourriture (malheur à qui mange sans connaître d'abord le prix), il peut se contenter de manger du sien, en prenant seulement le pain et le vin (dont les prix sont connus et normaux) et contenant ainsi leur rapacité dans des bornes raisonnables. Mais le soir, à cause du lit, il fera bien de souper à l'ordinaire et avant de souper de vérifier si son lit a des draps propres ; il ne doit certes pas s'attendre à un lit de plume, que le climat ne permet pas, car il serait trop chaud pour les reins, mais à un matelas dur ; il aura seulement des draps propres, du moins s'il a grand soin de les demander. Néanmoins contre le pire danger, il fera bien de porter des pantalons de lin et de les mettre dans les draps ordinaires car les Italiens, quand ils n'ont pas une des variétés du mal français, sont pour la plupart affligés d'une démangeaison dont témoigne dans leurs rues le cri fréquent de « *Unguento per la rognà* » (un onguent pour la gale). J'ai dit plus haut⁹ qu'un voyageur ne doit nullement s'occuper en route de son cheval, car c'est l'usage de s'entendre pour leur nourriture et location avec les *vetturini* (ainsi appellent-ils ceux qui louent les chevaux et vont à pied ou envoient un serviteur pour les nourrir)¹⁰. Mais comme les mêmes voiturins proposeront également au voyageur de traiter de même avec lui pour ses repas, certainement (ainsi que je l'ai dit dans

8 Ancône et Camerino, dans les Marche actuelles.

9 « *Of the fit meanes of travell, and to hire Coaches and Horses* » (*An Itinerary* [...], London, John Beale, 1617, t. III ; livre II, chap. I, notamment p. 58-59).

10 Sur les *vetturini*, voir *ibid.* et L. Schudt, *Italienreise* [...], p. 156.

mon chapitre sur les manières de voyager), nourri par eux, le voyageur est en mauvais point, et je ne conseillerai jamais à personne de le faire, excepté sur le trajet Rome-Naples et retour, où un voyageur, pour un voyage si tumultueux en raison de la vieille coutume, serait traité bien pis s'il agissait autrement¹¹. Enfin, il agira sagement s'il choisit, et notamment s'il arrive de nuit, la meilleure auberge et la mieux famée : il risquera moins d'y perdre sa bourse ou d'y exposer sa vie.

110 L'Italien tient l'ivresse pour une grande honte. Parfois il en salue un autre avec un verre en manière de toast, mais laisse à sa discrétion de le lui rendre ; et salue ensuite celui qui a bu à sa santé, comme celui à qui il veut boire, disant « *Faccio ragione a vos signoria, brindisi a vos signoria* (« Monsieur, je bois à votre santé »). Le mot *brindisi* vient de la phrase hollandaise « *Ich brings euch* »¹², je le porte à vous (*ich will bring it*), utilisée quand ils boivent à la santé de quelqu'un, ce qui montre que la coutume est empruntée aux Allemands par les obséquieux Italiens si désireux de leur plaire, même s'ils les détestent, eux. Le vin rouge de table est très nourrissant, si bien que les plus belles dames en prendront à dîner, y trempant un morceau de pain, pensant se rendre ainsi mieux en chair (un type de femmes, en vérité, que les Vénitiens aiment beaucoup, toutes choses égales par ailleurs), et plus belles. Car ils disent en proverbe : « *Chi beve bianco, piscia bianco, a chi beve rosse, avanza il colore* » (qui boit du blanc pisse blanc, qui boit du rouge a le teint plus vif). Voici les plus fameux vins d'Italie : *Lacryma Christi* (la larme du Christ) et des vins semblables des Cinque Terre en Ligurie, la *vernazza* et le muscat blanc, surtout celui de Montefiascone en Toscane, Cécube et Falerne dans le royaume de Naples, le *prosecchio* en Istrie. En général les vignes poussant très haut sur des ormes, comme en Lombardie, et notamment celles de Modène, produisent de très petits vins, mais celles qui poussent sur les collines et les montagnes, sur des supports sur d'échalas courts, donnent des vins très riches. Dans les boutiques où l'on vend du muscat, il y a toujours de jeunes gens proposant de petits gâteaux de *pastareale* et des quignons de pain que les Italiens trempent dans le vin et, par temps d'hiver, ils rompent leur jeûne de cette manière et d'ordinaire ne mangent plus jusqu'au souper.

An Itinerary [...], London, John Beale, 1617, t. III, livre III, chapitre V, p. 113-116.

11 Moryson a expliqué (*loc. cit.*) que, sur ce trajet, le *vetturino*, qui connaît bien l'hôte, peut épargner au voyageur la précipitation du service de table.

12 Plus exactement de l'allemand « *Ich brinde dir's* » (je bois à ta santé).

Thomas Coryat découvre la fourchette

La fourchette apparaît à Venise au ^{xvi}^e siècle. Henri III l'y découvre en s'arrêtant dans cette ville à son retour de Pologne (1574) et l'introduit à la cour de France. L'auteur anonyme d'une relation manuscrite sur le Japon (début ^{xvii}^e siècle, voir *infra*, p. 541) s'étonne d'en voir l'usage répandu dans ce pays « *as they doe in Italy* », p. 5.

J'ai observé dans toutes les villes d'Italie une coutume qui n'existe dans aucun des pays que j'ai visités, et je ne crois pas qu'elle existe dans aucune autre nation de la chrétienté. Les Italiens, et la plupart des étrangers qui demeurent en Italie, se servent toujours aux repas d'une fourchette pour couper leur viande dans le plat ; ils tiennent d'une main le couteau et enfoncent la fourchette de l'autre. Tout individu, assis à une table en compagnie, qui, par mégarde, toucherait avec ses doigts les plats de viande dont chacun coupe une portion, choquerait la compagnie et serait vu de mauvais œil, ou même repris. Les fourchettes sont en général de fer ou d'acier, quelques-unes d'argent, mais celles-ci ne servent qu'aux gentilshommes. La raison de cette recherche est que les Italiens ne peuvent en aucune manière souffrir que l'on touche aux plats avec les doigts, les mains de tous n'étant pas également propres. Sur quoi j'ai moi-même trouvé bon d'imiter cette mode italienne, non seulement pendant que j'étais en Italie, mais encore en Allemagne et souvent depuis en Angleterre. Ce qui me valut les railleries d'un savant de mes amis, qui, dans son humeur facétieuse, ne craignait pas à table de m'appeler *furcifer* (porte-fourche), uniquement parce que je me servais de fourchette en mangeant.

Coryat's Crudities, London, William Stansby, 1611, p. 90-91 ; extraits dans *Voyages et voyageurs de la Renaissance*, éd. E. Bonnaffé, Paris, E. Leroux, 1895, p. 132 ; Genève, Slatkine reprints, 1970.

L'ARRIVÉE EN ITALIE

Thomas Gray franchit le col du Mont Cenis (1739)

Hasards et inconfort de la traversée, rencontre toujours à craindre de pirates barbaresques : les voyageurs sont peu nombreux à se rendre par mer en Italie, même si quelques-uns s'embarquent à Marseille pour se rendre à Gênes ou Livourne. Aussi n'est-il guère de voyage en Italie sans évocation de l'accès majeur : le franchissement des Alpes. Le temps n'est pas encore venu où, grâce à la route ouverte par Napoléon en 1805, Stendhal traversera le Simplon « en dormant, comme un enfant ». Auparavant, le voyageur emprunte de préférence la vieille route du Mont Cenis : épreuve angoissante, ou aventure grisante, selon le cas. Panorama très documenté : Luigi Carandini, *Il Grande Valico. Memorie sul Moncenisio*, Novara, Istituto Geografico De Agostini, 1960.

Lettre à sa mère, de Turin, le 7 novembre 1739.

112

Je suis arrivé ici cette nuit, et je viens de m'installer pour me reposer après huit jours d'un voyage éprouvant. Pour les trois premiers, nous prîmes la même route que nous avions déjà empruntée pour aller à Genève¹³; le quatrième, nous la quittâmes, et ce jour comme le suivant, nous avons voyagé entre plutôt que sur les Alpes. La route courait le plus souvent à travers une vallée profonde le long de l'Arc, qui se fraie lui-même un passage, avec grande difficulté et bruyamment, à travers de grandes quantités de rochers qui ont roulé du haut de la montagne. L'hiver était si avancé qu'il nous privait en grande partie de la beauté de la perspective ; il en subsistait toutefois quelques beaux restes parmi la sauvagerie et l'horreur du lieu. Le sixième [jour] nous commençâmes à gravir plusieurs de ces montagnes ; et, alors que nous en passions une, nous advint un accident assez étrange. M. Walpole avait un petit épagneul dodu qu'il aimait beaucoup, que parfois il faisait descendre et laissait courir à côté de la chaise. Nous étions alors sur une route très mauvaise, large tout au plus de deux yards ; d'un côté se trouvait une grande forêt de pins, et de l'autre un vaste précipice ; il était midi, et le soleil éclatant, quand tout à coup, du côté de la forêt (qui se dressait aussi à pic en haut que l'autre côté l'était en bas) surgit un grand loup, qui vint tout près de la tête de l'attelage, prit le chien à la gorge et remonta la colline avec lui dans sa gueule. Il n'y avait pas fallu quinze secondes ; nous l'avions tous vu et cependant nos serviteurs n'avaient pas eu le temps de tirer leurs pistolets ou de faire quelque chose pour sauver le chien. S'il n'avait pas été là, et que la créature se fût mis en tête de s'en prendre à l'un des chevaux, la chaise, et nous, et tout le reste aurions à coup sûr plongé verticalement de cinquante brasses dans le précipice. Le septième jour, nous arrivâmes à Lanslebourg, dernière ville de Savoie, au pied du fameux Mont Cenis, qui ne permet pas d'autre route que celle qui conduit à son sommet. Là, il nous fallut démonter la chaise par morceaux, et faire tirer par des mules le bagage et le reste. Nous étions nous-mêmes roulés dans nos fourrures et assis sur une sorte de siège feutré sans pieds, chargé sur des brancards à la manière d'une bière et nous commençâmes ainsi à monter avec l'aide de huit hommes. Nous étions à six milles du sommet, où une plaine compte en largeur la même distance environ, avec, au milieu, un grand lac d'une profondeur insondable, d'où prend sa source une rivière qui dévale au-dessus de rochers monstrueux, presque en bas de l'autre versant de la montagne. La descente est de six milles également, mais avec une pente beaucoup plus raide que la montée ; et là, les hommes volent littéralement avec vous, bondissant de pierre en pierre avec

13 En septembre-octobre de la même année, lors d'une petite excursion faite depuis Lyon, il avait visité la Grande Chartreuse et Genève.

une agilité incroyable, en des lieux où personne d'autre ne pourrait faire trois pas sans tomber. L'immensité des précipices, le grondement de la rivière et des torrents qui se déversent en elles, les à pics énormes couverts de glace et de neige, et les rochers en dessous et tout autour de vous sont des objets impossibles à concevoir si on ne les a vus ; et bien que nous ayons eu de nombreuses et étranges descriptions de la scène, aucune d'elles ne s'y haussait. Il ne nous avait fallu que cinq heures pour tout le trajet, et je vous laisse à juger de la rapidité de ces hommes. Nous étions maintenant arrivés en Piémont, et nous fîmes une petite halte à La Ferrière, un petit village aux trois quarts environ de la descente, mais toujours parmi les nuages, où nous commençâmes à entendre parler autour de nous un nouveau langage ; enfin nous parvînmes au bas, franchissant le Pas de Suse, une route étroite à travers les Alpes, défendue par deux forteresses, et nous couchâmes à Bossolena. Le lendemain soir, par une belle avenue de neuf milles de longueur, nous arrivâmes à cette ville¹⁴ qui est, comme vous le savez, la capitale de la Principauté et la résidence du roi de Sardaigne¹⁵. Nous y resterons, je crois, quinze jours et ferons route pour Gênes, qui est à trois ou quatre jours par la poste. Je suis, etc.

Correspondence, éd. Peter Toynbee et Leonard Whibley, Oxford, Clarendon Press, 1935, t. I.

Goethe, entre le col du Brenner et Trente (1786)

Au terme de la rude traversée du massif alpestre, le voyageur découvre un climat plus amène, un paysage riant, un habitat nouveau, et beaucoup de récits s'attachent à la description de la première maison italienne. De plus, l'arrivée en Italie le gratifie souvent d'un délicieux sésisme intime : « J'ai senti en moi un profond changement depuis que j'ai traversé les Alpes », écrit Boswell à W. J. Temple le 22 avril 1765 (*Boswell on the Grand Tour [...] 1765-1766*, éd. F. A. Pottle, London, Heinemann, 1953, p. 71-72). En 1786, Goethe, qui a franchi sans trop de difficulté le Brenner, sait qu'il vit un moment important de ce *Drang nach Süden* qui anime beaucoup de ses compatriotes.

Il y a neuf milles de Botzen à Trente, dans une vallée de plus en plus fertile. Tout ce qui essaie de végéter sur les hautes montagnes a déjà ici plus de force et de vie. Le soleil est brûlant, et l'on recommence à croire en Dieu. Une pauvre femme m'a appelé pour me prier de prendre son enfant dans ma voiture, « parce que la chaleur du sol lui brûle les pieds ». J'ai accompli cet acte d'humanité en

¹⁴ Turin.

¹⁵ Depuis 1730, Charles-Emmanuel III règne sur le Piémont et la Sardaigne, acquise par son père Victor-Amédée II en 1720.

faveur de la puissante lumière du ciel. L'enfant était vêtu et paré d'une étrange façon, mais je n'ai pu en tirer un seul mot en aucune langue.

Le cours de l'Adige devient plus doux, et forme en beaucoup d'endroits de larges bancs de gravier. À terre, près du fleuve, et sur la pente des collines, tout est planté si serré, si entremêlé, qu'il semble qu'une chose doive étouffer l'autre ; treilles de vigne, maïs, mûriers, pommes, poires, coings et noix ; l'hièble s'élançait vivement sur les murs ; le lierre s'élève en fortes tiges contre les rochers, et les couvre sur une grande étendue ; le lézard se glisse dans les intervalles ; tout ce qui passe de çà et de là rappelle les plus charmants tableaux ; les tresses des femmes, les poitrines nues et les légères jaquettes des hommes, les bœufs magnifiques qu'ils ramènent du marché, les ânes chargés, tout représente un Henri Roos¹⁶ animé et vivant. Et quand vient le soir, que, par une douce brise, quelques nuages reposent sur les montagnes, s'arrêtent dans le ciel plutôt qu'ils ne passent, et qu'aussitôt après le coucher du soleil, le froufrou des sauterelles commence à devenir bruyant, on se sent chez soi dans le monde et non comme étranger ou exilé. Je me plais ici comme si j'y étais né, que j'y eusse été élevé et que je revinsse d'une expédition au Groenland ou de la pêche de la baleine. Je salue jusqu'à la poussière natale, qui tourbillonne quelquefois autour de la voiture, et qui m'avait été si longtemps étrangère. Le carillon des sauterelles me charme ; il est pénétrant et n'est point désagréable. C'est amusant d'entendre de joyeux bambins rivaliser par leurs sifflements avec une armée de ces chanteuses. On se figure une joute réelle. La soirée même est douce comme le jour.

Si quelque personne qui habiterait le Midi ou qui reviendrait du Midi, apprenait mon ravissement, elle me trouverait bien enfant. Ah ! ce que j'exprime ici, je l'ai connu longtemps, aussi longtemps que j'ai souffert sous un ciel inclément. Et maintenant, j'aime à sentir, comme exception, cette joie, que l'on devrait goûter sans cesse, comme une éternelle nécessité de la nature.

Voyages en Suisse et en Italie, dans *Œuvres complètes*, éd. Jacques Porchat, Paris, Hachette, 1862, t. IX, p. 86-87.

16 Peintre paysagiste hollandais (1631-1685) apprécié de Goethe, et qui travailla à Francfort.

RELIGION : HÉRITAGE ET SCHISME

Montaigne : l'audience pontificale

Montaigne est accompagné de Bernard de Mattecoulon, son jeune frère, de Charles d'Estissac (sans doute le jeune fils de la dame à laquelle il adressa le chapitre II, 8 de ses *Essais*) et de M. du Hautoy, gentilhomme lorrain. Sur la suggestion de M. d'Abain, ambassadeur de France à Rome, il a sollicité une audience de Grégoire XIII, élu pape en 1572, à soixante-dix ans ; elle eut lieu le 29 décembre 1580. Les passages entre crochets désignent, selon Meunier de Querlon, des notes marginales de Montaigne.

Ils trouvèrent le pape, et avec lui l'ambassadeur tout seul, qui est la façon ; il a près de lui une clochette qu'il sonne, quand il veut que quelqu'un vienne à lui. L'ambassadeur assis à sa main gauche découvert ; car le pape ne tire jamais le bonnet à qui que ce soit, ni nul ambassadeur n'est près de lui la tête couverte. M. d'Estissac entra le premier et après lui M. de Montaigne, et puis M. de Mattecoulon, et M. du Hautoy. Après un ou deux pas dans la chambre, au coin de laquelle le pape est assis, ceux qui entrent, qui qu'ils soient, mettent un genou en terre, et attendent que le pape leur donne la bénédiction, ce qu'il fait ; après cela, ils se relèvent et s'acheminent jusqu'environ la mi-chambre. Il est vrai que la plupart ne vont pas à lui de droit fil, tranchant le travers de la chambre, ains¹ gauchissant un peu le long du mur, pour donner, après le tour, tout droit à lui. Étant à ce mi-chemin, ils se remettent encore un coup sur un genou, et reçoivent la seconde bénédiction. Cela fait, ils vont vers lui jusqu'à un tapis velu, étendu à ses pieds, sept ou huit pieds plus avant. Au bord de ce tapis, ils se mettent à deux genoux. Là, l'ambassadeur qui les présentait se mit sur un genou à terre, et retroussa la robe du pape sur son pied droit, où il y a une pantoufle rouge, à tout une croix blanche au-dessus. Ceux qui sont à genoux se tiennent en cette assiette jusqu'à son pied, et se penchent à terre, pour le baiser. M. de Montaigne disait qu'il avait haussé un peu le bout de son pied. Ils se firent place l'un à l'autre, pour baiser, se tirant à quartier, toujours en ce point. L'ambassadeur, cela fait, recouvrit le pied du pape, et, se relevant sur son siège, lui dit ce qu'il lui sembla pour la recommandation de M. d'Estissac et de M. de Montaigne. Le pape, d'un visage courtois, admonesta M. de Montaigne de continuer à la

1 « Ains » : mais au contraire.

dévotion qu'il avait toujours portée à l'Église et service du Roi très chrétien et qu'il les servirait volontiers où il pourrait : ce sont services de phrases italiennes. Eux ne dirent mot ; ains, ayant là reçu une autre bénédiction, avant de se relever, qui est signe du congé, reprirent le même chemin. Cela se fait selon l'opinion d'un chacun : toutefois le plus commun est de se s'ier² en arrière à reculons, ou au moins de se retirer de côté, de manière qu'on regarde toujours le pape au visage. Au mi-chemin, comme en allant, ils se mirent sur un genou, et eurent une autre bénédiction, et à la porte, encore sur un genou, la dernière bénédiction.

116

Le langage du pape est italien, sentant son ramage bolonais, qui est le pire idiome d'Italie ; et puis de sa nature il a la parole malaisée. Au demeurant, c'est un très beau vieillard, d'une moyenne taille et droite, le visage plein de majesté, une longue barbe blanche, âgé lors de plus de quatre-vingts ans, le plus sain pour cet âge et vigoureux qu'il est possible de désirer, sans goutte, sans colique, sans mal d'estomac, et sans aucune sujétion : d'une nature douce, peu se passionnant des affaires du monde, grand bâtisseur³; et en cela il laissera à Rome et ailleurs un singulier honneur à sa mémoire ; grand aumônier, je dis hors de toute mesure. [Entre autres témoignages de cela, il n'est nulle fille à marier à laquelle il n'aide pour la loger, si elle est de bas lieu ; et compte-on pour cela sa libéralité pour argent comptant]. Outre cela, il a bâti des collèges pour les Grecs, pour les Anglais, Écossais, Français, pour les Allemands, et pour les Polacs, qu'il a dotés de plus de dix mille écus chacun de rente à perpétuité, outre la dépense infinie des bâtiments. Il l'a fait pour appeler à l'Église les enfants de ces nations-là, corrompus de mauvaises opinions contre l'Église ; et là les enfants sont logés, nourris, habillés, instruits et accommodés de toutes choses, sans qu'il y aille un quattrin⁴ du leur, à quoi que ce soit. Les charges publiques pénibles, il les rejette volontiers sur les épaules d'autrui, fuyant à se donner peine. Il prête tant d'audience qu'on veut. Ses réponses sont courtes et résolues, et perd-on temps de lui combattre sa réponse par nouveaux arguments. En ce qu'il juge juste, il se croit ; et pour son fils même⁵, qu'il aime furieusement, il ne s'ébranle pas contre cette sienne justice. Il avance ses parents [mais sans aucun intérêt des droits de l'Église qu'il conserve inviolablement. Il est très magnifique en bâtiments publics et réformation des rues de cette ville] et, à la vérité, a une vie et des mœurs auxquelles il n'y a rien de fort extraordinaire ni en l'une ni en l'autre part [toutefois inclinant beaucoup plus sur le bon].

Journal de voyage en Italie par la Suisse et l'Allemagne (1580-1581), éd. Meunier de Querlon, Rome et Paris, 1774.

2 Ramer en arrière (éd. Meunier de Querlon) ; mais *tirer*, selon le texte de Leydet.

3 Voir *Essais*, III, 6.

4 « La plus petite des monnaies, qui vaut quatre deniers » (n. Meunier de Querlon).

5 Il l'avait eu en 1548, avant d'entrer dans les ordres. Il le fit gouverneur du château Saint-Ange, mais l'exila ensuite à Pérouse pour s'être opposé à une décision de justice.

Fynes Moryson : un réformé à Lorette

Célébrées par de nombreux voyageurs catholiques, les cérémonies et les reliques de l'Église de Rome ne sont pas vues, comme il se doit, du même œil par les réformés, notamment anglais, et les livres de Coryat, Burnet ou Misson abondent de sarcasmes. On comparera cette évocation de N.-D. de Lorette par Moryson à celles de Montaigne (*Journal de voyage*) et surtout de Villamont, qu'il prend ici pour cible. Montaigne porte un regard critique sur les dévotions pratiquées à Lorette (« il y a là plus d'apparence de religion qu'en nul autre lieu que j'aie vu »), et s'il rapporte lui aussi une guérison miraculeuse, c'est par ouï-dire. Mais il n'oublie pas d'y « appendre son vœu » (épisode seulement mentionné dans les *Essais*), selon l'usage des visiteurs catholiques. Sur la dévotion à Lorette, voir F. Moureau, « Pèlerinage à Marie : Lorette dans la littérature de voyage », dans *Le Théâtre des voyages*, Paris, PUPS, coll. « Imago Mundi », 2005, p. 295-305.

Une certaine chambre a donné naissance à cette ville et à son église, et rien n'est tenu plus sacré par les papistes ; et parce que beaucoup de cadeaux de grand prix ont été donnés par vœu à Notre-Dame de Lorette, la ville est bien fortifiée contre les pirates, qui l'ont pillée autrefois et étaient à nouveau disposés à le faire dans l'espoir d'un riche butin si la ville était restée sans défenses. Elle s'étend d'est en ouest, sur un petit circuit, et si étroite qu'elle ne compte guère qu'une rue, dont toutes les maisons sont des auberges ou des boutiques, parmi lesquelles sont celles qui vendent les perles aux nombreux fidèles. À l'est, au pied de l'abrupt d'une montagne s'étend une vallée, et au-delà la mer. Au nord, dans la direction d'Ancône, et bien que la mer soit très loin, elle peut néanmoins être vue de la ville, située sur une haute montagne. Sur les portes de cette église, ouvrage fameux de la superstition humaine, sont écrits ces vers :

*Illotus timeat quicumque, intrava, Sacellum,
Interris nullun sanctius orbis habet.*

[N'entre pas ici, si tu n'es pur de toute souillure,
Car il n'est pas dans le monde de plus sainte église.]

À la porte de l'église est une statue de cuivre érigée par le pape Grégoire XIII. Marchant par l'église, j'observai dans une chapelle sombre un prêtre délivrant par ses exorcismes une pauvre femme d'un démon : Dieu, de combien de tours d'escrimes et de conjurations il usait ! Et combien plus habile encore dans les noms dont il saluait le démon, et plus qu'aucun ambitieux Romain ne l'avait jamais été en nommant les citoyens dont il courtoisait les voix. S'il avait mangé un boisseau de sel en enfer, ou s'il en avait été résident, il n'aurait sûrement pas été davantage versé en cet art. Il parlait souvent latin à la pauvre femme (mais rien moins qu'en la langue de Cicéron), et à la fin la misérable, soit qu'elle ait été engagée pour abuser les gens, ou plutôt mue par sa longue pratique avec le prêtre, ou à tout le moins effrayée par l'étrangeté de ses cris et de ses paroles, confessait avoir été

libérée par cet exorcisme. Dans la nef de l'église, un panneau manuscrit, en grec, latin et beaucoup d'autres langues, était accroché à un pilier, exposant longuement la merveilleuse histoire de la chambre, au milieu de l'église, que j'avoue avoir regardée avec moins d'attention, comme détestant cette superstition et pressé de partir de là au plus vite. Qu'il me soit permis toutefois de la résumer, tirée de l'itinéraire de Villamont, un gentilhomme français⁶. La chambre, ou chapelle, dit-il⁷, est la maison même dans laquelle la reine vierge de Nazareth est née, a été élevée, puis visitée par l'ange qui lui prédit la naissance du Christ. C'est là qu'il fut conçu, et que la Vierge vécut après l'Ascension, accompagnée par les saints Apôtres, et notamment saint Jean, sur ordre du Christ. Et après la mort de la Vierge, ceux-ci, pour les grands mystères qui y avaient été accomplis, en firent une chapelle consacrée au sacrifice du Christ et dédiée à lui, et firent de leurs propres mains la grande croix de bois qui est aujourd'hui dans la fenêtre de la chapelle, et dans laquelle saint Luc peignit de sa main l'image qui s'y trouve au-dessus. Laissez-moi ajouter : d'une maison, cette chapelle devint une chambre, et d'une chambre fut faite chapelle ; elle est construite en briques, a trente pieds de long et vingt et demi de large. Dans la cheminée (selon Villamont) se trouvent toujours les saintes cendres, que personne n'oserait emporter, et l'autel sur lequel on chante la messe a été fait de la main des apôtres. Il y a une chambre où vous entrez d'abord, séparée de la chapelle par une grille de fer, car personne n'entre dans la chapelle sans congé, sauf s'il dit ses prières dans la première chambre ; permission est alors donnée à qui le veut. Villamont ajoute qu'il a trouvé par diligente recherche que cette chapelle était tenue en grande révérence par l'Église primitive, mais que la Terre sainte ayant été subjuguée par les Sarrasins puis par les Turcs, il advint qu'en l'an 1291⁸ cette maison fut enlevée de ses fondations et dans la nuit transportée sur le rivage de l'Esclavonie⁹, où elle fut reconnue des gens par l'éclat de l'image de la Vierge, avant que celle-ci n'en révèle toute l'histoire par la vision d'un saint homme. Il ajoute l'Oraison à la Vierge, dans laquelle elle se donne elle-même tant de titres, qui furent inventés ultérieurement, et exalte tellement de sa bouche même ses propres louanges que celui qui lit le vieux chant de la sainte Vierge a

6 Les *Voyages* de Villamont avaient connu, de 1595 à 1609, de nombreuses éditions qui avaient fait de son livre (jusqu'à celui de Misson, en 1691) le guide obligé pour tous les voyageurs en Italie. Sur Lorette, voir l'édition de Paris, C. de Montr'oeil et J. Richer, 1595, chap. XXVII (« Ample description de la chapelle de Notre Dame de Lorette. Comme elle a été transportée miraculeusement par les anges. Ensemble des signes et miracles qui y ont été faits : des apparitions de la Vierge à plusieurs personnes religieuses et dévotes ») et chap. XXVIII (« Poursuite de la description de Notre Dame de Lorette. Ensemble des ornements royaux et richesses d'icelle »).

7 Moryson ajoute en note marginale « Que le lecteur en croie ce qu'il lui plaira », puis, à deux reprises « Malheur à celui qui le croit ».

8 Date de la prise de Saint-Jean-d'Acre par les mamelouks.

9 « En un lieu nommé Tersalto, joignant la mer Adriatique ». Le « saint homme » est le prieur de Tersalto (p. 66). Slavonie : partie de la Croatie.

envie de s'écrier avec le poète latin, changeant seulement le nom : « Ô combien nous est changée cette Vierge »¹⁰... qui si modestement parlait d'elle-même.

Villamont ajoute que des messagers furent envoyés en Palestine, qui trouvèrent cette histoire être très véridique, que cette chapelle ne demeura pas longtemps en Esclavonie, mais qu'en 1294 les anges l'enlevèrent à nouveau, la transportant sur ce rivage d'Italie, où elle se fit à nouveau reconnaître par l'éclat de son image et par les nombreux miracles qu'elle faisait tous les jours ; c'est pourquoi¹¹ la Chapelle de l'Image s'est appelée *Madonna di Loreto*, c'est-à-dire Notre-Dame de Lorette. Et comme les voleurs qui étaient dans le bois dépouillaient les étrangers qui y venaient tous les jours par dévotion, les Anges, dit-il, l'enlevèrent pour la troisième fois, l'installèrent dans la propriété de deux frères. Ceux-ci ne s'accordant pas sur le partage du profit qui croissait¹² par l'afflux du peuple, les Anges l'enlevèrent une quatrième fois pour la mettre dans ce lieu définitif, où on la voit maintenant. Après qu'elle eut reçu la visite de nombreux étrangers, le pape Paul II construisit sur elle une autre église, plus imposante, le pape Léon X ayant auparavant fortifié la petite ville contre les pirates. Qu'il me soit permis d'ajouter que le pape Sixte Quint, né en cette Marche d'Ancône, y établit un évêché et en fit une ville. Parlant du trésor de cette église, Villamont mentionne, parmi d'autres choses, des cartes de villes et de montagnes, les images des douze Apôtres, des calices, des croix d'or et beaucoup de pierres précieuses de grande valeur, deux croix toutes de pierres précieuses (dont l'une fut donnée par l'archiduc d'Autriche) et un cerf d'or fait de pierres précieuses (don de la duchesse de Lorraine), un bassin de grande valeur, offert par le roi de France Henri III avec cette inscription :

Ut quæ prole tua Mundum Regina beasti

Et regnum & Regem prole beare velis.

Henri III. Franc. & Pol. Reg.

Christianiss. MCLXXXIII

Additaque, Regni insignia.

[Ô reine qui a rendu le monde heureux par ton enfant

Ne laisse pas ce roi et ce royaume sans postérité.

D'Henri III, roi très chrétien de France et de Pologne, en l'an 1584.

Sont ajoutées les armoiries du royaume.]

10 Moryson adapte Virgile, *Énéide*, chant II, v. 275-276 (Énée, lors du sac de Troie : « *Quantum mutatus ab illo/Hectore* »).

11 Moryson ne donne pas la raison fournie par Villamont : « à raison du bois où elle était, qui appartenait à une dame nommée Lorette » (p. 68).

12 « Querellant un jour ensemble, à qui irait le profit de la maison » (p. 68).

Villamont rapporte encore qu'il n'a pas souvenir d'un don de plus grand prix que celui d'Henri III. Toutefois je prends la liberté de dire que ce roi, vrai esclave de l'Église de Rome, n'a pas obtenu cette grâce¹³. Tous ces dons sont faits par vœu, et j'ai moi-même vu à l'extérieur de cette chapelle une galère à pleines voiles, toutes d'or battu, offerte par le duc de Florence pour avoir recouvré la santé. Villamont ajoute que cette chapelle est entourée d'un mur de marbre blanc soigneusement gravé, mais que ce mur ne put jamais être fixé à la chapelle et que celle-ci est aussi entourée de vingt piliers portant les images de dix prophètes et des dix sibylles. Il ajoute que beaucoup de miracles s'y font et le premier cite le cas de la personne du marquis de Baden, en 1584¹⁴.

Moryson rapporte ensuite comment, quand il fallut en venir à l'aumône, avec ses deux compagnons de voyage hollandais, comme lui « *abhorring from this superstition* », il trompa l'avidité des prêtres en faisant sonner bien fort « *as with musicke* » des piécettes de cuivre de petite valeur. Il proteste néanmoins de sa révérence à la Vierge et de sa reconnaissance à Dieu, qui l'a protégé pour la suite du voyage et tout le reste de sa vie. Il rapporte, d'après Villamont, un quatrième miracle (un exorcisme) avant de conclure.

On voit ici un incroyable concours de peuple venu de tous les pays professant la religion de Rome, et dans les contrées les plus éloignées d'Europe, il n'est personne affligé d'une calamité qui ne fasse quelque vœu à cette image. Dans cette église, j'ai vu cinquante bannis, vulgairement appelés *Banditi*, bannis pour meurtres et semblables crimes et ayant obtenu leur pardon sous condition de servir quelques années l'Empereur en Hongrie contre les Turcs. Ces hommes détestés dans toute l'Italie et (certainement) très dévots à cette heure, faisaient de fermes vœux pour expier leurs péchés et pour revenir heureusement de Hongrie, mais en s'abstenant de donner de grosses aumônes. Mes compagnons et moi jeûnâmes tout le jour, car c'eût été un péché impardonnable de demander à manger en notre auberge avant d'être allés à l'église et qui eût donné quelque raison de soupçonner notre religion. Quand enfin nous retournâmes à l'auberge, notre voiturin nous apporta notre dîner.

An Itinerary [...], London, John Beale, 1617, t. I, livre II, chapitre II, p. 98-100.

13 Villamont taisait, en effet, l'insuccès du vœu, « le plus précieux et riche qui ait été donné à notre Dame de Lorette, comme à la vérité il est très beau et digne d'un Roi Très Chrétien » (p. 70).

14 Cousin du duc de Bavière, il fut guéri miraculeusement d'un bras paralysé par une blessure d'arquebuse (Villamont, éd. cit., p. 70-71).

ROME, *PATRIA COMUNIS*

Goethe : Rome, 1^{er} novembre 1786

On prendra mesure de l'exaltation éprouvée par Goethe à la vue de la Ville éternelle en rapportant ce propos tenu peu de temps avant lui (1764) par l'historien anglais Edward Gibbon : «Vingt-cinq ans après, je ne peux ni oublier ni exprimer les fortes émotions qui agitaient mon esprit quand, pour la première fois, je m'approchai de la *Ville éternelle* pour y entrer. Après une nuit sans sommeil, je parcourus d'un pas noble les ruines du Forum ; chaque lieu mémorable où s'était trouvé Romulus, où Cicéron avait parlé, où César était tombé, surgissait à la fois à mes yeux ; et ce n'est qu'après avoir perdu (ou savouré ?) plusieurs jours d'intoxication que je pus me résoudre à un examen minutieux conduit de sang-froid » (*The Autobiographies*, éd. John Murray, London, John Murray, 1896, p. 267).

Enfin je peux parler et saluer mes amis d'un cœur joyeux ! Qu'ils me pardonnent ce mystère, et le voyage, en quelque sorte souterrain, que j'ai fait jusqu'ici ! À peine osais-je me dire à moi-même où j'allais. Même en chemin, je craignais encore, et c'est seulement sous la porte *del Popolo*¹ que j'ai été certain de tenir la ville de Rome. Et laissez-moi vous dire aussi que je pense mille fois continuellement à vous, en présence des objets que je ne croyais jamais visiter seul. Ce n'est qu'au moment où j'ai vu chacun enchaîné de corps et d'âme dans le Nord, où j'ai vu toute aspiration vers ces contrées évanouie, que j'ai pu me résoudre à entreprendre un long voyage solitaire, et à chercher le centre vers lequel m'attirait une force irrésistible. Dans ces dernières années, cela était même devenu une sorte de maladie que la vue et la présence des objets pouvaient seules guérir. Je l'avoue maintenant, j'avais fini par n'oser plus regarder aucun livre latin, aucun dessin d'une contrée italienne. Mon désir de voir ce pays était mûr depuis trop longtemps. À présent qu'il est satisfait, je retrouve au fond de mon cœur, pour mes amis et ma patrie, l'affection la plus tendre, et le retour me sera doux, il le sera d'autant plus que je n'emporterai pas, je le sens bien, tous ces trésors pour les posséder seul, pour en user seul, mais qu'ils seront pour d'autres et pour moi, durant toute la vie, des guides et des encouragements.

Oui, je suis enfin arrivé dans cette capitale du monde ! Je m'estimerai heureux, si je l'avais vue il y a quinze ans, bien accompagné, conduit par un

1 Entrée nord de Rome, qu'empruntaient ordinairement les visiteurs étrangers.

homme éclairé. Mais puisque je devais la voir seul et de mes propres yeux, il était bon que cette jouissance me fût accordée si tard. J'ai franchi au vol, pour ainsi dire, les Alpes du Tyrol ; j'ai bien vu Vérone, Vicence, Padoue, Venise ; j'ai vu en courant Ferrare, Cento, Bologne ; j'ai à peine vu Florence. Tel était mon désir d'arriver à Rome, il augmentait si fort à chaque moment, que je ne pouvais plus m'arrêter, et je ne suis demeuré que trois heures à Florence. Me voilà maintenant à Rome et tranquille, et, à ce qu'il semble, tranquilisé pour toute ma vie.

122 C'est en effet commencer une vie nouvelle que de voir de ses yeux l'ensemble que l'on connaît en détail intérieurement et extérieurement. Tous les rêves de ma jeunesse, je les vois vivants aujourd'hui ; les premières estampes dont je me souviens (mon père avait placé les vues de Rome dans un vestibule), je les vois maintenant en réalité, et tout ce que je connaissais depuis longtemps en tableaux et en dessins, en gravures sur cuivre et sur bois, en plâtre et en liège, est réuni devant moi ; où que j'aille, je trouve une connaissance dans un monde étranger ; tout est comme je me le figurais et tout est nouveau. J'en puis dire autant de mes observations, de mes idées ; je n'ai point eu de pensées toutes nouvelles, je n'ai rien trouvé tout à fait étranger, mais les anciennes sont devenues si précises, si vivantes, si enchaînées, qu'elles peuvent passer pour nouvelles.

Quand Pygmalion² eut formé Élise au gré de ses vœux, quand il lui eut donné autant de vérité et de vie que l'artiste pouvait le faire, et qu'enfin Élise vint à lui et lui dit : « C'est moi ! », que l'être vivant était différent de la pierre sculptée !

Combien aussi il est moralement salutaire pour moi de vivre au milieu d'un peuple tout sensuel, sur lequel on a tant discours et tant écrit, et que chaque étranger juge à la mesure qu'il apporte avec lui ! Je pardonne à ceux qui blâment et condamnent ce peuple : il est trop loin de nous, il en coûte trop de fatigue et de frais d'avoir commerce avec lui comme étranger.

Voyages en Suisse et en Italie, dans *Œuvres complètes*, éd. Jacques Porchat, Paris, Hachette, 1862, t. IX, p. 177-178.

John Evelyn et les catacombes

Rentré de Hollande en décembre 1641, J. Evelyn obtient de son roi, deux ans plus tard, la permission de repartir sur le continent : séjour en France de décembre 1643 à octobre 1644, puis il gagne Gênes par mer. Après la Semaine Sainte de 1645, passée à Rome, J. Evelyn et son

2 Ovide, *Métamorphoses*, livre X, v. 243. Le nom d'Élise n'apparaît pas avant Johann Jacob Bodmer (*Pygmalion und Elise*, 1747).

compagnon James Thicknesse décident, avant de remonter vers le nord pour l'été, de visiter les catacombes romaines (1^{er} mars 1645).

Nous prîmes donc un coche un peu à l'écart de la ville, pour aller visiter les catacombes de la fameuse *Roma Subterranea*³, très semblables à celles de Saint-Sébastien. Là, dans un champ de blé, guidés par deux torches, nous rampâmes sur nos ventres dans un petit trou pendant une vingtaine de pas, avant de trouver une grande entrée qui nous conduisait dans plusieurs rues, ou allées, à une bonne profondeur dans les entrailles de la terre, pendant un passage étrange et effrayant de plusieurs milles, que Bossius a décrit et mesuré dans son livre⁴. De temps à autre nous arrivions à de belles chambres carrées, qui semblaient être des chapelles, avec des autels, certaines décorées de fresques anciennes très ordinaires. Ce qui rend le lieu vraiment effrayant, ce sont les squelettes et les corps, qui sont placés sur les côtés, en degrés superposés comme des rayonnages ; certains, que l'on suppose correspondre à des martyrs, sont fermés par une pierre plate et rugueuse, sur laquelle sont gravés des palmes et le monogramme du Christ. C'est là que selon toute vraisemblance se tenaient les rencontres des premiers chrétiens lors des persécutions, telles que les décrit Pline le Jeune⁵. Alors que j'étais en prières, je trouvai une fiole de verre remplie, croyait-on, de sang desséché, et deux lacrymatoires. De nombreux corps, ou plutôt des os (car ils n'étaient rien d'autre) étaient aussi intacts que si l'art d'un chirurgien les avait placés là, mais si on les touchait, ils tombaient en poussière. Après avoir circulé ainsi dans ce méandre souterrain, nous retournâmes à notre coche, presque aveugles quand nous retrouvâmes la lumière du soleil, et même choqués par la fumée. Un évêque français et sa suite s'étant aventurés trop loin semble-t-il, dans ces antres, leurs lumières s'éteignirent et on n'eut plus de nouvelles d'eux⁶.

The Diary, éd. E. S. de Beer, Oxford, Clarendon Press, 1955, t. II, p. 387-388.

Montaigne : la circoncision des Juifs

Tout au long de son voyage, Montaigne manifeste l'intérêt qu'il porte aux pratiques de dévotion comme aux débats théologiques. Le statut particulier dont jouissaient les Juifs dans l'Italie de son temps le rend plus attentif encore à leur religion : il visite une synagogue à Vérone et à Rome

3 Selon E. S. de Beer (t. II, p. 387, n.), J. Evelyn a probablement visité celle de Domitilla.

4 A. Bosio, *Roma sotterranea*, 1632 et éditions ultérieures.

5 *Épîtres*, I x, n. 96 ; le texte parle bien de ces réunions, mais ne dit rien des catacombes.

6 Voir John Raymond (voyage de 1646-1647). La tradition fait état de nombreux voyageurs qui ne sont pas revenus des catacombes, mais les meilleurs écrivains ne le mentionnent pas. W. I. Kip (*The Catacombs of Rom*, éd. 1859, p. 23) rapporte toutefois la disparition, en 1837, d'une trentaine de jeunes écoliers (note de E. S. Beer, *op. cit.*, t. II, p. 388).

et, dans cette dernière ville, assiste le 30 janvier 1581 à une circoncision (sur ce rite, voir *Essais*, livre I, chap. XXIII, 113 c-114 b ; livre II, chap. III, 356 a ; livre II, chap. XII, 509 c et 573 b).

Le trentième [janvier 1581], il fut voir la plus ancienne cérémonie de religion qui soit parmi les hommes, et la considéra fort attentivement et avec grande commodité : c'est la circoncision des Juifs.

124

Il avait déjà vu une autre fois leur synagogue⁷, un jour de samedi, le matin, [et] leurs prières, où ils chantent désordonnément, comme en l'église calvinienne, certaines leçons de la Bible en hébreu accommodées au temps. Ils ont les cadences de son pareilles, mais un désaccord extrême, pour la confusion de tant de voix de toute sorte d'âges : car les enfants, jusqu'au plus petit âge, sont de la partie et tous indifféremment entendent l'hébreu. Ils n'apportent non plus d'attention en leurs prières que nous faisons aux nôtres, devisant parmi cela d'autres affaires, et n'apportant pas beaucoup de révérence à leurs mystères. Ils lavent les mains à l'entrée, et en ce lieu-là ce leur est exécution de tirer le bonnet ; mais baissent la tête et le genou où la dévotion l'ordonne. Ils portent sur les épaules ou sur la tête certains linges, où il y a des franges attachées : le tout serait trop long à déduire. L'après-dînée, tour à tour leurs docteurs font leçons sur le passage de la Bible de ce jour-là, le faisant en italien. Après la leçon, quelque autre docteur assistant choisit quelqu'un des auditeurs, et parfois deux ou trois de suite, pour argumenter contre celui qui vient de lire, sur ce qu'il a dit. Celui que nous ouïmes lui sembla avoir beaucoup d'éloquence et beaucoup d'esprit en son argumentation.

Mais, quant à la circoncision, elle se fait aux maisons privées, en la chambre du logis de l'enfant, la plus commode et la plus claire. Là où il fut, parce que le logis était incommode, la cérémonie se fit à l'entrée de la porte. Ils donnent aux enfants un parrain et une marraine comme nous : le père nomme l'enfant. Ils les circoncisent le huitième jour de sa naissance. Le parrain s'assied sur une table, et met un oreiller sur son giron : la marraine lui porte là l'enfant et puis s'en va. L'enfant est enveloppé à notre mode ; le parrain le développe par le bas, et lors les assistants et celui qui doit faire l'opération commencent très tous⁸ à chanter, et accompagnent de chansons toute cette action qui dure un petit quart d'heure. Le ministre peut être autre que rabbin et quiconque ce soit d'entre eux ; chacun désire être appelé à cet office, parce qu'ils tiennent que c'est une grande bénédiction d'y être souvent employé : voire ils achètent d'y être conviés, offrant qui un vêtement, qui quelque autre commodité à l'enfant ; et tiennent que celui qui en a circoncis jusqu'à un certain nombre qu'ils savent, étant mort, a ce

7 À Vérone, « il fut en leur synagogue et les entretint fort de leurs cérémonies ».

8 Très tous : tous.

privilège que les parties de la bouche ne sont jamais mangées des vers. Sur la table où est assis ce parrain, il y a quant et quant un grand apprêt de tous les outils qu'il faut à cette opération. Outre cela, un homme tient en ses mains une fiole pleine de vin et un verre. Il y a aussi un brasier à terre, auquel brasier ce ministre chauffe premièrement ses mains, et puis trouvant cet enfant détroussé⁹, comme le parrain le tient sur son giron la tête devers soi, il lui prend son membre et retire à soi la peau qui est au-dessus d'une main, poussant de l'autre la gland¹⁰ et le membre au-dedans. Au bout de cette peau qu'il tient vers la dite gland, il met un instrument d'argent qui arrête là cette peau, et empêche que, la tranchant, il ne vienne à offenser la gland et la chair. Après cela, d'un couteau il tranche cette peau, laquelle on enterre soudain dans de la terre qui est là dans un bassin parmi les autres apprêts de ce mystère. Après cela, le ministre vient, à belles ongles¹¹, à froisser encore quelque autre petite pellicule qui est sur cette gland et la déchire à force, et la pousse en arrière au-delà de la gland. Il semble qu'il y ait beaucoup d'effort en cela et de douleur ; toutefois ils n'y trouvent nul danger, et en est toujours la plaie guérie en quatre ou cinq jours. Le cri de l'enfant est pareil aux nôtres qu'on baptise. Soudain que cette gland est ainsi découverte on offre hâtivement du vin au ministre qui en met un peu à la bouche, et s'en va ainsi sucer la gland de cet enfant, toute sanglante, et rend le sang qu'il en a retiré, et incontinent reprend autant de vin jusqu'à trois fois. Cela fait, on lui offre, dans un petit cornet de papier, d'une poudre rouge qu'ils disent être du sang de dragon¹², de quoi il sale et couvre toute cette plaie ; et puis enveloppe bien proprement le membre de cet enfant à tout des linges taillés tout exprès. Cela fait, on lui donne un verre plein de vin, lequel vin, par quelques oraisons qu'il fait, ils disent qu'il bénit. Il en prend une gorgée, et puis, y trempant le doigt, en porte par trois fois à tout le doigt quelque goutte à sucer en la bouche de l'enfant ; et ce verre après, en ce même état, on l'envoie à la mère et aux femmes qui sont en quelque autre endroit du logis, pour boire ce qui reste de vin. Outre cela, un tiers prend un instrument d'argent, rond comme un esteuf¹³, qui se tient à une longue queue, lequel instrument est percé de petits trous comme nos cassolettes, et le porte au nez premièrement du ministre, et puis de l'enfant, et puis du parrain : ils présupposent que ce sont odeurs pour fortifier et éclaircir les esprits à la dévotion. Il a toujours cependant la bouche toute sanglante.

30 janvier 1581, *Journal du voyage en Italie par la Suisse et l'Allemagne (1580-1581)*, éd. Meunier de Querlon, Rome et Paris, 1774.

9 Retroussé.

10 Ordinairement féminin au XVI^e siècle.

11 « Ongles » est souvent féminin en moyen français.

12 Résine rouge employée comme astringent.

13 Petite balle, au jeu de paume.

CAPITALES RÉGIONALES

Anonyme : Florence, Les jardins des Médicis à Pratolino

Notre voyageur anonyme (1588-1589) éprouve une fascination légitime pour les merveilles hydrauliques qu'il rencontre : au XVI^e siècle, l'Italie est bien en avant des autres nations européennes dans la maîtrise de l'eau pour des jardins d'agrément. Ceux de Pratolino – *Discours viatiques*, éd. L. Monga, Genève, Slatkine, 1983, p. 77-81 –, dont la construction avait commencé en 1569, faisaient l'orgueil du grand-duc de Florence, qui passait pour dépenser plus pour son eau que pour son vin. Sur les fontaines italiennes de la Renaissance, voir E. S. Bates, *Touring in 1600*, New York, Constable, 1911, p. 151 sq., et surtout Lino Pertile, « Montaigne in Italia : arte, tecnica e scienza dal *Journal agli Essais* », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, XXXIII, 1973. On comparera cette évocation à celle qu'en fait Montaigne dans son *Journal de voyage* (22 novembre 1580).

Pratolin est un lieu assis entre les montagnes, sur d'autres petites montagnes, et si peu auparavant fréquenté qu'il n'y avait point de chemin franc comme il est à présent. [Mais]¹ le lieu s'est par le dit chemin rendu accessible autant que peu avant par le défaut d'iceluy et de ses dépendances il était fréquenté, car par iceluy nous descendîmes par une voie toute pavée, et puis après, montant un peu, nous arrivâmes au château blanc, qui des deux côtés a deux beaux escaliers, belles salles et belles chambres et richement meublées par dedans.

De là nous fûmes conduits par le châtelain dedans des jardins dans lesquels nous vîmes quelques fontaines et quelques statues et, montant un peu plus haut, vîmes une grosse et ferme roche sur laquelle est assis un grand et gros sauvage² qui, par un vase, jette tant d'eau dedans un grand bassin qu'elle porte une galère. Le dit bassin est garni de poisson en grande quantité et tout pavé et entouré de petits paliers.

Derrière le rocher se monte à une fontaine, belle entre les excellemment belles, et laquelle par mille tuyaux, par cornes de limaçons et toutes autres sortes de telles bêtes, jette de l'eau si abondamment et de tant de côtés que personne ne peut qu'il n'y soit mouillé, s'il y entre ; puis, en descendant, nous fûmes à l'entour du grand bassin, et descendîmes jusqu'au château, qui

1 Le ms. comporte ici une inscription latine dont le texte et la pertinence sont problématiques : voir l'édition de L. Monga, note 209.

2 La Fontana dell'Appennino de Giambologna. Montaigne l'a vue en cours de construction.

a devant soi une belle place, toute verte, le long de laquelle de chaque côté sont trois statues, et entre elles des pyramides toutes couvertes de lierre ; après lesquelles vues, par un jardin de simples, dans lequel se voit une belle petite fontaine, nous tournâmes à l'entour du château et, descendant par l'autre escalier, nous allâmes à main gauche par un chemin fait exprès et pavé, vîmes une riche statue noire et plusieurs autres sur le chemin pris, avec un long ruisseau qui, descendant, rend plusieurs larges bassins pleins d'eau, avec un doux et plaisant murmure causé par les petits cailloux qui sont expressément mis en forme de degrés cavés à la descente du dit ruisseau qui, en coulant, fait une très artificieuse fontaine dedans une belle grotte. La fontaine³ est de telle industrie que celui qui entre, marchant sur un degré qu'il faut descendre, se baigne d'eau par les deux côtés, et a des sièges de pierre sur lesquels quiconque est assis, en les pressant, fait que l'eau, par un tuyau qui est enterré, lui saute au visage, comme encore tout à l'entour du pavé ; elle est peinte de trous qui tous jettent de l'eau quand les tuyaux se tournent ; et aux côtés encore y en a de semblables, et tant qu'aucuns, craignant d'être mouillés, n'y voulurent entrer. Nous en sortîmes et continuâmes notre promenade le long du clair ruisseau, le long duquel nous vîmes encore une autre belle fontaine et, devant, une fosse pleine de poisson, comme toutes les autres de dessus. Nous laissâmes le ruisseau couler et, montant à main droite vîmes une autre fontaine très belle dont l'eau sourdait d'un lange retors par une lavandière et la vitte d'un petit garçon remplissant un beau bassin de marbre qui était tout contre celui où elle lavait ses drapaux.

La fontaine vue et bu de son eau, suivîmes le chemin par lequel nous vîmes plusieurs grands réservoirs d'eau, et au milieu de petites cahuettes⁴ de bois et de paille pour la retraite d'une infinité d'oiseaux, et principalement d'Inde, qui sont nourris pour le plaisir de son Altesse ; et là auprès, un grand arbre dans lequel est bâtie une ronde galerie de bois, et non loin de là une excellente roche de pierre artificiellement bâtie, produisant plusieurs arbres verts, et surtout des lauriers. Cette roche, qui [est] haute comme un mont et a double croupe était le mont Parnasse, sur lequel est le cheval Pégase, Apollon et les neuf Muses ; et là, devant un beau siège de marbre, sur lequel étant assis, nous ouïmes les neuf Muses avec Apollon sonner de tous leurs instruments, et même une grosse tête à côté mouvait les dents et les yeux si bien que tout semblait être vif, quoique cela se fit par dedans la roche.

Bien contents d'une si belle vue, nous remontâmes de l'autre côté, vîmes de petits pourceaux d'Inde faits comme petits connils, et plus haut un vase et

3 La Grotta del Diluvio ; voir l'évocation qu'en fait Montaigne.

4 « Cahuette » : cabane.

quelques statues qui, par leur grandeur, dénotaient avoir été là quelque chose excellent, ainsi qu'il était vrai, car c'était une belle fontaine et la plus belle de toutes, laquelle son Altesse avait fait transporter à Florence pour honorer davantage ses noces avec la princesse de Lorraine⁵.

Nous passâmes outre et vîmes un jardin plein d'arbres toujours verts et pleins d'oiseaux, couvert de fer et fil d'archal⁶ ; et tirant vers l'escalier dernier laissé nous eûmes un plus grand plaisir de mirer, le long de la verte vallée, descendre l'eau par plus de cent tuyaux et à remplir cent bassins sur cent degrés au bout desquels est un beau grand bassin embelli de statues et de marbre recevant toutes les eaux qui par lesdits canaux descendent en la vallée, et de là, s'écoulant de terre, va remplir les ruisseaux d'en bas.

Mais toutes ces choses, encore qu'elles soient belles, si ne le sont-elles tant que les fontaines qui se voient au-dessous le dit escalier, en la [première]⁷ desquelles, dedans une roche artificiellement élaborée à main gauche en entrant, se voit une Daphné⁸ très belle de face, se muant en laurier, et un dieu Pan, lequel tenait entre ses mains la flûte à sept chalumeaux par lui inventée, laquelle par la force de l'eau courante fut par ses mains portée jusqu'à sa bouche, et fut ainsi ouïe une douce harmonie.

À main droite était un ange qui faisait encore résonner un clairon ; une autre fontaine était dessus, beaucoup plus belle et plus riche que toutes ; le dessus du portail était orné de riches glaces et luisantes, et à notre entrée des nymphes sortirent de la fontaine et nous firent la révérence de bonne grâce. À main gauche sont des étuves riches de toutes sortes de pierres, et à droite une petite chambre dans laquelle est une table ronde de marbre excellent, et a autant de bassins couverts, toujours pleins d'eau coulante de la fontaine, qu'il y peut tenir de personnes pour, durant le repas, faire rafraîchir son vin. Dedans les couvercles sont de fines pierres précieuses, et à un coin est un valet de marbre qui donne à laver, versant l'eau dedans un bassin aussi de marbre, laquelle eau s'écoule par un petit trou qui est à l'entour du bassin : toutefois il est malaisé d'essuyer ses mains à sa serviette, attendu la dureté de la matière qui est encore de marbre blanc. Il y a aussi un excellent vase d'une pierre de marbre dedans les dites fontaines, avec richesses et embellissements de tout ce

5 Les Médicis avaient commencé le transfert de la Fontana di Giunone de Bartolomeo Ammanati de Pratolino à Florence en mars 1588. Les statues s'y trouvaient déjà lors du passage de notre auteur, alors que se préparait le mariage du grand-duc Ferdinand I^{er} avec Christine de Lorraine, qui sera célébré le 9 mai 1589 : voir l'édition de L. Monga, note 216 et Anonyme, *Voyage de Provence et d'Italie*, éd. L. Monga, Genève, Slatkine, 1994, p. 111s. et introduction, p. 28.

6 « Arrechal » : fil d'archal, fil de fer.

7 Lacune du ms. On lit seulement « la p desquelles ».

8 Plutôt le groupe d'*Alfeo e Aretusa*, de Battista Lorenzi, selon L. Monga, note 217.

qui peut valoir à rendre une grotte et une fontaine parfaite, pour la quantité desquels je serais trop long à écrire. Seulement tu sauras encore ceci, que tout à l'entour y a des pertuis qui de l'un à l'autre versent de l'eau en forme de voûte, en telle abondance qu'il serait impossible, tant peut-on vite courir et être couvert, s'exempter d'être mouillé.

Si tu veux en savoir plus, attends à le voir, car voilà tout ce que brièvement je t'en peux rapporter.

Discours viatiques de Paris à Rome et de Rome à Naples et Sicile (1588-1589),
éd. Luigi Monga, Genève, Slatkine, 1983. Bibliothèque Méjanes, ms. 222
(424), f^o 31v^o-35v^o.

Fynes Moryson : fêtes vénitiennes

130

Associant les fastes de la république patricienne et les divertissements populaires, le calendrier des fêtes était particulièrement fourni à Venise : voir Bianca Tamassia Mazzarotto, *Le feste veneziane*, Sansoni, Firenze, 1980 et, pour le temps de Moryson, Edward Muir, *Civic Ritual Renaissance Venice*, Princeton, Princeton University Press, 1981.

L'État de Venise célèbre en grande pompe les fêtes publiques, certaines communes à toute la ville, d'autres propres aux familles ou aux paroisses ; certaines sont annuelles. Quand autrefois ils battirent et firent prisonnier le patriarche d'Aqualegia, une loi du Sénat institua, sous menace de lourdes pénalités, de fêter chaque année le jeudi gras (appelé ainsi vulgairement parce qu'il tombe le jeudi avant le Carême)⁹. Ce jour-là, le Doge et les sénateurs sont assis en une galerie du palais public qui se trouve sur la place Saint-Marc, dans laquelle on tue devant eux un bœuf, en lui coupant la tête d'un seul coup, avec une épée à deux mains faite à ce propos extrêmement affilée et lourde. Cela fait, il y avait autrefois un château de bois construit dans une grande salle du Palais, que les sénateurs prenaient d'assaut ; mais au cours des âges, cette cérémonie ressemblant à un ridicule jeu d'enfants tomba en désuétude¹⁰. De la même manière, ils tuaient jadis douze porcs et en envoyaient des morceaux aux sénateurs ; mais cette cérémonie avait elle aussi été abandonnée depuis longtemps. Mais aujourd'hui encore ils attachent des bœufs à des cordes tenues par des hommes, leur donnant la chasse dans les rues ; comme celles-ci sont très étroites, ils crient *Guarda il toro*, c'est-à-dire « Gare au taureau ! », pour qu'aucun passager ne soit piétiné par eux. Il va de soi que ces fêtes sont célébrées avec plus de pompe extérieure et de cérémonial qu'avec de grandes

9 Sur cette fête, voir B.T. Mazzarotto, *op. cit.*, p. 31-39.

10 Ce cérémonial avait été aboli par Andrea Gritti, doge de 1523 à 1538 (*ibid.*, note 21).

provisions de vin et de viande. Certaines sont circonstancielles. C'est ainsi que l'État a souvent fêté magnifiquement des papes, des rois et des princes : ainsi la réception du roi de France Henri III en 1574, de fraîche mémoire, a été faite en grande pompe aux frais de la République, quand il retourna par cette route de Pologne en France. Aussitôt qu'il arriva à la frontière de la République, partout où il passait, on allait à sa rencontre et les gouverneurs lui faisaient escorte, ainsi que, sur la terre ferme, par des partis de cavaliers et des compagnies de gens de pied. On lui souhaitait la bienvenue tous les jours avec des volées de petite artillerie, et depuis tous les forts et châteaux par des sonneries de cloches à toute volée ; quand il arriva à quai, de nombreux sénateurs vinrent à sa rencontre avec un grand nombre de gondoles ou de petits bateaux ordinairement recouverts de drap noir mais qui étaient alors couverts de drap d'or et de broderies achetés à cette intention pour le roi et sa suite. Après cela, avant son arrivée dans la cité, une garde de soldats vint à sa rencontre et de nombreux jeunes gentilshommes des meilleures familles furent envoyés pour le servir, et il fut salué par des volées de cloches des divers châteaux et de nombreuses galères et vaisseaux du port. Il se rendit ainsi avec grand accompagnement de tambours et de trompettes au palais Foscarini, où il fut logé pour la belle perspective qu'il avait sur les deux côtés du Grand Canal. Il était escorté chaque jour par les sénateurs et le Doge avec son Bucentaure, pour l'inviter et le conduire à des banquets où on le traitait avec quelque chose de la liberté française¹¹. Car un jour, lors d'un banquet tenu dans la grande salle où se tenait l'assemblée générale du duc, des sénateurs et des nobles, deux cent quarante jeunes filles furent invitées à escorter le roi, toutes assises d'un même côté, toutes habillées de blanc avec de riches bijoux. Le roi entrant et s'approchant d'elles tête nue, toutes se levèrent, le saluant à son passage d'une profonde révérence et, après le banquet, quand les tables furent enlevées, les Français et les autres gentilshommes leur firent exécuter les danses mesurées ; après avoir dansé quelques gaillardes, tous se séparèrent, le Doge et les sénateurs conduisant et escortant le roi dans le Bucentaure au palais où il résidait. On lui fit voir également toutes les raretés de la ville, le divertissant avec d'autres passe-temps ; ainsi de deux partis, l'un qui défendait, l'autre qui attaquait un pont construit afin qu'il pût le voir depuis son logis : un jeu très courant en d'autres temps, sans autres armes que les bras et les poings, mais qui souvent tournait à l'aigre, avec de vrais coups brutaux, l'un flanquant l'autre dans l'eau. Le roi fut escorté et fêté à son départ de la même manière jusqu'à la frontière de cet État dans la

11 Les témoins de ce temps l'opposent volontiers à l'étiquette espagnole qui tend à prévaloir en de nombreuses cours européennes.

direction de la France, avec grande magnificence et dépense de la République, en témoignage d'amour pour ce pays¹².

Shakespeare's Europe. A Survey of the condition of Europe at the end of the 16th century [...], éd. Charles Hugues, London, s.n., 1903 ; réimpr. New York, Benjamin Blom, 1967, extraits du ms. de Moryson, Oxford, Corpus Christi College, p. 448-450.

Thomas Coryat : courtisanes de Venise

J'entreprends, déclare Coryat, de parler des fameuses courtisanes vénitiennes, un sujet que tous les auteurs qui ont traité de la ville ont écarté avec un bel ensemble. Il insère « le portrait d'une de leurs plus nobles courtisanes, en ses habits vénitiens, et le mien avec lui, alors que nous nous entre-saluons ». Il terminera par une *excusatio* pour apaiser ses critiques les plus malveillants.

132

La femme qui exerce ce métier est appelée en italien *cortezana*, mot dérivant de *cortesia*, qui signifie courtoisie, parce qu'on dit que les femmes de cette sorte reçoivent des courtoisies en échange de leurs faveurs. Le mot a quelque affinité avec le grec *hétaïre*¹³, qui signifie proprement une femme sociable et a souvent désigné chez Démosthène, Athénée et autres prosateurs une femme de vie dissolue. Le nombre de ces courtisanes vénitiennes est très grand : on pense qu'elles sont au moins vingt mille dans toute la ville et les agglomérations voisines (Murano, Malomocco, etc.). Beaucoup sont tenues pour si débauchées qu'on dit qu'elles ouvrent leur carquois à toute flèche : c'est sans doute une chose si impie que l'on puisse tolérer une licence si effrontée dans une ville si glorieuse, si puissante et si renommée. Car selon moi, les Vénitiens devraient à tout le moins craindre chaque jour qu'en fermant les yeux sur une telle ordure, ils ne courent le risque d'attirer sur eux les malédictions de Dieu et la colère du ciel et de détruire leur cité par le feu et par le soufre, comme il fit autrefois de Sodome et de Gomorrhe. Mais ne craignant rien de tout cela, ils manifestent à leur égard beaucoup de générosité et d'indulgence, et ceci pour deux raisons. D'abord, *ad vitanda maiora mala*¹⁴, car ils pensent que la chasteté de leurs femmes subirait bientôt de rudes assauts et qu'ils pourraient s'en trouver fréquemment *capricornifiés* (de toutes les disgrâces du monde celle que le Vénitien supporte le moins) si n'existaient pas ces lieux d'évacuation. Mais je m'étonne comment cela pourrait se faire si ces courtisanes étaient extirpées de la ville. Car les hommes

12 Sur le séjour vénitien d'Henri III (18-26 juillet 1574), voir Pierre Chevallier, *Henri III* (Paris, Fayard, 1985, p. 235-244).

13 L'auteur donne la graphie grecque du mot.

14 Pour éviter un plus grand mal.



Ill. 5. « L'auteur saluant la belle Emilia », dans Th. Coryat, *Coryat's Crudities*, 1611

doivent même cloîtrer toujours leurs femmes entre les murs des maisons de crainte de tel inconvénient, comme s'il n'y avait aucune courtisane dans la ville, si bien que vous verrez très rarement la femme d'un gentilhomme vénitien, si ce n'est pour la célébration d'un grand mariage, au baptême d'un juif, ou tard le soir, ramant dans une gondole. La seconde raison est que les rentes qu'elles versent au Sénat pour être tolérées entretiennent une douzaine de galères (comme on m'a

souvent dit à Venise), ce qui épargne une grande dépense. Ces deux raisons leur ont fait tolérer pendant tant de siècles ces espèces de Laïs et de Thaïs qui pourraient être proprement appelées les sentines de la Chrétienté, comme celles là l'étaient autrefois de la Grèce. Si puissants en effet sont les attraits de ces amoureuses Calypsos que leur réputation en a attiré un grand nombre à Venise, venus des plus lointaines contrées de la Chrétienté, pour contempler leur beauté et se plaire à leurs badinages. Et de fait, telle est la variété des délicieux objets qu'elles procurent à leurs amants que rien ne leur manque en ce qui concerne le plaisir. Car lorsque vous entrez dans un de leurs palais (certaines des plus huppées vivent de fait en de majestueux et magnifiques bâtiments qui conviendraient aux plaisirs d'un grand prince), vous pensez entrer dans le paradis de Vénus, tant leurs plus belles pièces sont fastueuses et éblouissantes au regard. Les murs sont tout autour décorés de somptueuses tapisseries et de cuir doré, ainsi que je l'ai dit à propos de Padoue. Du reste, vous pouvez voir le portrait de la noble courtisane excellemment peint. Quant à elle, elle arrive parée comme la Reine et la Déesse de l'amour, au point que vous¹⁵ pourriez croire qu'elle vient de faire la transmigration de Paphos, Gnide ou Cythère, les anciens domiciles de Dame Vénus. Son visage est orné de la quintessence de la beauté. Sur ses joues vous pourrez voir le lis et la rose lutter pour la suprématie et les filets d'argent de ses cheveux coiffés soigneusement autour de ses deux pointes ondulantes se dressant comme de jolies pyramides, qui vous font croire à deux aiguisoirs d'amour. Mais si vous en jugez mieux, vous n'aurez pas de peine à discerner les effets de ces fameuses drogues d'apothicaires dont usaient autrefois les nobles dames romaines, même l'antimoine, la céruse et la pourpre. Car peu de courtisanes sont assez respectueuses de la nature pour ne pas falsifier leurs visages, afin de suppléer à ses défauts avec l'une des trois. Une chose si commune parmi elles est que beaucoup de celles qui ont naturelle beauté et élégance se maquillent le visage avec ce genre de tromperie sordide (j'eus en l'observant grandement pitié de leur vanité). En quoi à mon avis elles semblent *ebur atramento candefacere*¹⁶, si l'on s'en rapporte à cet excellent proverbe de Plaute, c'est-à-dire blanchir l'ivoire avec de l'encre. Les attraits de leur corps sont si riches que, sauf si vous deviez vous couper les attributs (une chose malaisée à faire) ou prendre avec vous l'herbe d'Ulysse appelée Molly dont parle Homère, c'est-à-dire quelque antidote contre ces titillations vénériennes, elles auront vite fait d'engourdir et captiver vos sens et de faire que votre raison ôte son bonnet devant l'affection. Car vous la verrez, telle une autre Cléopâtre, parée de chaînes d'or et de perles d'orient (mais elles sont peu nombreuses), divers anneaux d'or embellis de diamants et d'autres pierres précieuses et, à ses oreilles, des bijoux de

15 Dans la suite de cette apostrophe, Coryat use du *thou*.

16 En marge : Érasme, *Adages*, chil. 1, cent., adag. 70.

grande valeur, une robe de damas (je parle des plus nobles courtisanes) parée d'une large frange d'or (ainsi que je l'ai montré dans le portrait de la courtisane placé en tête de ce discours) ou fermée par cinq ou six lacets d'or larges chacun de deux pouces. Son jupon ou camelot¹⁷ rouge bordé d'une riche frange d'or, des bas de couleur incarnat, sa gorge et tout son corps embaumé d'odeurs les plus propres à t'énamourer. Bien que toutes ces choses puissent au premier abord te paraître les plus délectables attraits, si tu les pèses convenablement sur la balance d'un jugement mûr, tu diras avec le sage, et tu auras raison, qu'elles sont comme un anneau d'or au groin d'un cochon. En outre, elle s'appliquera à t'enchanter partiellement avec les notes mélodieuses qu'elle chante en gazouillant sur son luth, que ses doigts pincant aussi bien que le font de nombreux hommes qui sont excellents professeurs dans la noble science de musique, et partiellement avec l'harmonie de sa voix qui vous attendrit le cœur. Vous verrez aussi que la noble courtisane vénitienne (si elle est bien une femme de qualité) est une bonne rhétoricienne, et une causeuse très élégante, de sorte que si elle ne parvient pas à t'émouvoir avec les délices ci-dessus, elle tentera ta fermeté avec la rhétorique de sa langue. Et enfin elle te soumettra aux plus fortes tentations pour parvenir à ses fins, elle te montrera sa chambre de plaisir, où tu verras toutes sortes d'agréables objets, comme de nombreux jolis coffres peints qui la décorent tout autour, un curieux baldaquin blanc comme du lait et fait à l'aiguille, un édredon de soie brodé d'or, et plus généralement toute sa literie délicatement parfumée. Et parmi d'autres aimables ornements elle te montrera dans sa chambre une seule chose visant à la mortification, un étrange objet au milieu de tant d'aiguillons au mal : le portrait même de Notre Dame sur sa table de chevet, avec le Christ en larmes placé dans un vase en cristal. Mais prends garde à ce qu'en ne résistant pas à toutes ces délectables amours vénales¹⁸ tu n'entres en termes d'une conversation privée avec elle. Car alors tu trouveras en elle, comme Juste Lipse l'appelle justement, *callidam et calidam Solis filiam*, c'est-à-dire l'habile et ardente fille du Soleil. En outre je veux te dire la vérité : si tu devais avoir avec elle un entretien dévergondé et ne pas lui donner *ce salarium iniquitatis* que tu lui avais promis, et peut-être adroitement échapper à sa compagnie, ou bien elle te fera trancher la gorge par son ruffian s'il peut te trouver dans la ville, ou te faire arrêter et jeter dans une prison où tu resteras jusqu'à ce que tu lui aies payé tout ce que tu lui avais promis. Par conséquent, pour t'éviter ces inconvénients, je vais te donner le fameux conseil que Juste Lipse donna à un de ses amis en partance pour l'Italie, de te

17 Dans nos textes, le mot *chamlet* revêt des valeurs très variées, entre lesquelles il est parfois difficile de choisir. Il peut désigner une étoffe de poil de chèvre (Busbecq), un tissu de qualité médiocre (cf. notre *camelote*), ou soignée (le costume des dames russes). Nous le traduirons par *camelot*, qui recouvre ces diverses acceptions.

18 Coryat : « *illecebre et lenocinia amoris* ».

munir d'une double armure, l'une pour tes faibles yeux, l'autre pour tes faibles oreilles¹⁹. Tes faibles yeux, ferme-les et détourne-les de ces vénériens objets vénitiens. Car ils sont les fenêtres jumelles qui les acheminent à ton cœur. Il te faut aussi fortifier tes faibles oreilles contre les enchantements alléchants de leurs discours persuasifs. Par conséquent, de même que les lutteurs autrefois avaient coutume de protéger leurs oreilles contre certaines contrariétés extérieures en appliquant sur elles certains instruments appelés *amphotides*,²⁰ tu dois de même prendre pour toi cette ferme fondation contre les blessures amoureuses des courtisanes vénitiennes, ne prêter l'oreille à aucune de leurs balivernes effrontées. Si tu as besoin à la fois de les voir et de les entendre, jette seulement ton souffle sur elles de la manière dont nous faisons avec l'acier, qu'il n'est pas plus tôt sur lui qu'il s'efface aussitôt. Souffle donc un peu de mots sur elles, et éloigne-toi d'elles aussitôt ; car si tu devais t'attarder avec elles, tu découvrirais que leur poison est plus pernicieux que celui du scorpion, de la vipère ou du cocatrix²¹. Parmi d'autres choses que j'ai entendues sur cette espèce de femmes de Venise, l'une est que, lorsque leur *Cos amoris* vient à décroître, quand leur juvénile vigueur est éteinte, elles consacrent alors à Dieu la lie de leur vieillesse, en entrant en un monastère après avoir dédié au Diable la fleur de leur jeunesse, quelques-unes ayant amassé par leurs sordides talents autant de biens qu'il leur en faut pour bien s'entretenir en leur vieillesse. Car beaucoup d'elles sont aussi riches que le furent Rhodope en Égypte, Flora à Rome ou Laïs à Corinthe. J'en ai mentionné plus haut²² un exemple avec Margarita Emiliana qui fit construire un beau monastère de moines augustins.

Il y a encore une chose digne de mention concernant ces courtisanes vénitiennes, dont la relation mettra fin à ce discours. S'il arrive que certaines aient des enfants (ce qui advient rarement, car selon le vieux proverbe les meilleurs charpentiers construisent le moins de bateaux), ils sont élevés soit à leur charge soit dans une certaine maison de la ville réservée à l'éducation des bâtards de courtisanes, que je vis vers l'est de la rue Saint-Marc près du rivage. Sur le côté sud de cet édifice qui donne sur la mer, j'observai une certaine grille de fer insérée en un endroit creux du mur ; entre cette grille et une pierre sans ornement qui est dessous, est un petit espace suffisant pour mettre un enfant. C'est là que la mère ou quelqu'un qui le fait pour elle amène l'enfant peu après sa naissance et si le corps de celui-ci n'est pas trop grand pour qu'elle puisse le

19 Juste Lipse donne ainsi à Philippe de Lannoy (« *De Ratione cum fructu peregrinandi* », lettre du 3 avril 1578) une « double cuirasse, aux yeux et aux oreilles » (trad. Antoine Brun, Lyon, 1619, dans *Le Choix des épistres* de Lipse). On lira cette lettre (texte et traduction) en annexe à Normand Doiron, *L'Art de voyager*, Paris, Klincksieck, 1995, p. 205-217.

20 Juste Lipse évoque lui aussi ces boucliers pour les oreilles.

21 Animal fabuleux, proche du basilic, vivant dans les cavernes et les puits.

22 p. 249, entre Venise et Murano.

déposer sans le heurter au dit endroit, elle le met là sans dire à personne de cette maison de prendre charge de lui. Et la mère est désormais absolument déchargée du soin de son enfant. Mais s'il a atteint une telle taille qu'il ne puisse être déposé en cet endroit, il est rendu à la mère, qui s'occupe elle-même de lui et l'élève du mieux qu'elle peut. Ceux qui sont amenés dans la dite maison la quittent quand ils atteignent l'âge de raison, et beaucoup d'enfants mâles s'en vont à la guerre, ou servent à l'arsenal ou dans les galères, ou dans tout autre service public de la République pour le bien commun. Et bon nombre des filles, si elles sont jolies, se mettent à *matrizzare*²³, c'est-à-dire imitent leurs mères dans leurs talents lucratifs et gagnent leur vie en se prostituant à leurs préférés.

Coryat's Crudities, London, William Stansby, 1611, p. 264-271 ; réimpr. London, The Scolar Press, 1978.

Goethe : Naples et le Vésuve

Le Vésuve tient une place de choix dans le journal de Goethe : voir les entrées des 24 et 25 février 1787 (p. 231-233), 3 mars (p. 237-238), 6 mars (p. 241-243), 20 mars (p. 262-264) dans *Voyages en Suisse et en Italie*, dans *Œuvres complètes*, éd. Jacques Porchat, Paris, Hachette, 1862, t. IX, p. 177-178.

20 mars : La nouvelle qu'un torrent de lave, invisible pour Naples, venait de faire irruption et coulait vers Ottojano²⁴, m'a décidé à visiter le Vésuve pour la troisième fois. À peine arrivé au pied de la montagne, avec ma voiture à deux roues, à un cheval, comme je sautais à terre, j'ai vu paraître nos deux guides. Je n'ai voulu me passer d'aucun ; j'ai pris l'un par habitude et par reconnaissance, l'autre par confiance, tous deux pour faire la course plus à mon aise. Quand nous fûmes en haut, le vieux resta en place avec les manteaux et les vivres ; le jeune me suivit, et nous montâmes hardiment au-devant d'une vapeur prodigieuse qui s'élançait de la montagne, au-dessous du cratère ; puis nous la côtoyâmes et nous descendîmes doucement jusqu'à ce qu'enfin nous vîmes, sous un ciel clair, la lave ruisseler hors de l'affreux nuage de vapeur.

On a beau avoir entendu mille fois parler d'une chose, c'est la vue immédiate qui nous en révèle le caractère propre. Le courant de lave avait au plus dix pieds de large, mais la manière dont il coulait sur une pente douce, assez unie, était fort surprenante, car en se refroidissant sur les côtés et à la surface, tandis qu'elle coule, elle forme un canal qui s'élève sans cesse parce que la matière fondue se durcit pareillement sous le courant de feu, qui jette uniformément à droite et à

²³ It. « matrizzare » : ressembler à sa mère.

²⁴ Au nord de Naples.

gauche les scories nageant à la surface. Cela élève insensiblement une digue sur laquelle la matière embrasée continue de couler doucement comme le ruisseau d'un moulin. Nous avons côtoyé la digue, considérablement élevée, du côté de laquelle les scories roulaient régulièrement sur les côtés jusqu'à nos pieds. Nous pouvions voir en bas le courant de feu à travers quelques ouvertures du canal, et, comme il continuait sa course plus bas, nous pouvions aussi l'observer d'en haut.

La vive clarté du soleil semblait rembrunir le brasier ; il ne montait dans l'air pur qu'un peu de fumée. Je désirais approcher du point d'où la lave jaillit de la montagne. Mon guide assurait qu'elle s'y formait tout de suite une voûte et un toit sur lequel il s'était tenu souvent. Pour voir et pour éprouver aussi la chose, nous remontâmes la montagne, afin d'arriver à ce point par-derrière. Heureusement nous trouvâmes la place nettoyée par un vif courant d'air. Toutefois elle ne l'était pas tout à fait, car la vapeur fumait autour de nous par mille crevasses ; et nous arrivâmes enfin sur la voûte dure, roulée comme de la bouillie, mais elle s'étendait si loin en avant, qu'elle nous empêchait de voir sortir la lave. Nous essayâmes de faire encore une vingtaine de pas, mais le sol devenait toujours plus brûlant ; une vapeur insupportable, étouffante, qui obscurcissait le soleil, tourbillonnait ; le guide, qui me précédait, se retourna bientôt, me saisit, et nous nous arrachâmes à ce bouillonnement infernal.

Après que la belle vue eut réjoui nos yeux, et un coup de vin notre gosier, nous parcourûmes la montagne pour observer d'autres particularités de ce sommet de l'enfer, qui se dresse au milieu du paradis. J'ai observé de nouveau avec attention quelques ouvertures, véritables cheminées du volcan, qui ne donnent point de fumée, mais qui exhalent sans cesse avec violence un air brûlant. Je les ai vues entièrement tapissées d'une matière stalactiforme qui revêt, en figures de cônes et de mamelons, le canal jusqu'à l'orifice. L'irrégularité de ces cheminées nous a permis d'atteindre à plusieurs de ces produits de la vapeur qui pendaient en bas, en sorte que nous avons pu nous en saisir aisément au moyen de nos bâtons et d'instruments armés de crocs.

J'ai déjà trouvé chez le marchand, sous le nom de lave, des exemplaires pareils, et j'ai eu la satisfaction de découvrir que c'est une suie volcanique déposée par les vapeurs brûlantes, et qui manifeste les parties minérales volatiles qu'elle renferme. Le plus magnifique coucher du soleil, une soirée divine, m'ont récréé au retour. Cependant j'ai pu sentir combien un prodigieux contraste est propre à troubler les sens. Le passage de l'effroyable au beau, du beau à l'effroyable, les annule tous deux et produit l'indifférence. Le Napolitain serait certainement un autre homme qu'il n'est, s'il ne se sentait pressé entre Dieu et Satan.

Dans sa lettre 32 (Rome, 26 novembre 1739), adressée comme la précédente à M. de Neuilly, le voyageur réunit dans un « Mémoire sur les environs de Naples » les observations qu'il vient de faire dans la région. Après l'excursion au Vésuve, il s'engage dans la grotte de Séjan pour visiter le lac Agnano et la solfatare de Pouzzoles. Le lac volcanique (asséché depuis 1870) et la solfatare sont des lieux topiques du voyage d'Italie.

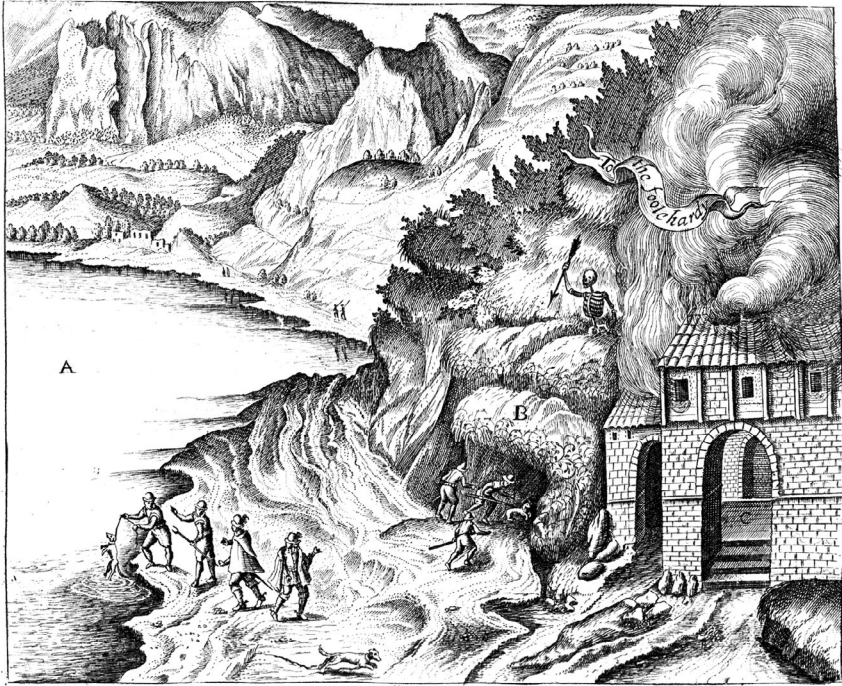
Remontés dans nos chaises, nous nous enfournâmes dans la grotte, ou chemin percé en voûte à travers le Pausilippe, par où l'on gagne l'autre côté de la colline ; c'est une fort singulière invention pour s'épargner la peine de la monter. L'ouvrage est si ancien, que quelques-uns l'attribuent aux premiers habitants du pays. Quoique le travail soit immense, il étonnera un peu moins, si l'on fait attention que le sol de cette caverne est plus souvent sablonneux que pierreux. Sénèque en pense fort mal (Épître LVII)²⁵, et il raconte de fort bonne foi la frayeur que lui donne le passage obscur. Pour moi, j'en parlerai mieux ; je ne l'ai pas trouvé fort incommode, et il faut qu'on y ait fait quelques réparations depuis son temps. Au milieu du chemin qui me parut avoir environ mille pas de long, on a fait à la voûte une ou deux grandes lucarnes qui percent jusqu'en haut pour donner un peu de jour. D'ailleurs, pour mieux éclairer la traversée de la caverne, on a tenu le chemin allant s'élargissant depuis les deux entrées jusqu'au milieu. Enfin, quoique fort obscur, il ne l'est pas au point de se heurter, et deux voitures de front y passent assez commodément.

L'issue de la caverne vous mène droit au lac Agnano, où l'eau bout naturellement sur le rivage sans être chaude. Il est assez spacieux, et le poisson ne peut pas se plaindre d'y être au court-bouillon. Sur son bord, on trouve d'abord, la grotte du Chien, qui n'est qu'un mauvais trou carré, grand comme une cheminée et quinze ou seize fois plus profond. Je ne vous en fais pas l'histoire que vous savez de reste. La vapeur mortelle n'a pas d'activité à plus d'un pied ou un pied et demi de terre ; mais là elle suffoque en peu de moments. Je crois avoir ouï dire que de tous les animaux, la vipère était celui qui y résistait le plus longtemps. Nous y éteignîmes des flambeaux et des mèches soufrées et fîmes rater nos pistolets. Le chien y joua son rôle, tomba en convulsions, et se vit prêt à mourir si son maître ne l'eût tiré de là, et jeté sur l'herbe comme un cadavre, où il reprit bientôt ses esprits. Il ne fut pas besoin de le plonger dans le lac, ce qui apporte un soulagement plus prompt. M. le barbet qu'on a coutume de mettre en expérience est fait à cela, comme un valet de charlatan à boire du

25 « Rien d'interminable comme ce boyau de prison, rien de sombre comme ces torches qui servent à faire voir non dans les ténèbres, mais les ténèbres mêmes ; au reste, quand l'endroit aurait la lumière, la poussière l'éclipserait, chose en plein air déjà incommode et pénible. Que ne fait-elle là-bas, tourbillonnant dans un milieu clos, où tout appel d'air manque, et retombant droit sur ceux qui l'ont soulevée ! » (Épître LVII).

jus de crapaud ; dès qu'il voit arriver des étrangers, il sait que cela veut dire : Couchez-vous, et faites le mort²⁶. Près de la grotte, ce sont des étuves naturelles, appelées *il Sudario di San Germano*. Quand on veut suer à grosses gouttes en deux minutes et être empesté d'odeur de soufre, il n'y a d'autre préparation que d'entrer un moment dans cette maison.

140



Ill. 6. « Le lac Agnano », dans G. Sandys, *A Relation* [...], 1621

De là je viens à la Solfatara, autrefois la marmite de Vulcain, *olla Vulcani* ; elle n'est guère moins curieuse que le Vésuve, ou plutôt c'est un Vésuve sur le retour, qui a bien dû faire des siennes en son jeune âge, il y a dix mille ans. La montagne est d'un large diamètre et de peu de hauteur, comme si on eût tranché net horizontalement les deux tiers ; si bien qu'on ne peut s'empêcher de dire en la voyant, qu'elle avait apparemment trois fois plus de hauteur, et que le volcan, à force d'agir, a consumé et dissipé ce qui en manque. Le dessus fait voir encore plus clairement qu'il est le fond de la chaudière d'un volcan tout usé. Il a parfaitement la forme d'un amphithéâtre un peu ovale. L'arène est une plaine vaste, unie, de couleur sulfureuse et alumineuse ; quand on frappe

²⁶ Mais en 1611, George Sandys assure que les chiens se réfugient dans les montagnes à l'approche d'un touriste étranger... (*A Relation of a Journey*, London, s.n., 1621, p. 267 ; voir la gravure p. 266).

du pied contre terre, on entend tout à l'entour de soi un bruit sourd ; ce qui peut faire conjecturer que ce n'est qu'une voûte au faux fond. La fumée s'élève de toute part, tant de la plaine que des éminences qui en font l'enceinte. Elle est de mauvaise odeur ; et, quand nous sortîmes de là, nous nous aperçûmes que nos cannes, nos montres, nos épées, les galons de nos habits et tout ce que nous avions en or ou doré, était noir ou terni : les galons n'ont pu se nettoyer assez bien pour reprendre leur lustre. Il y a dans la plaine quelques flaques d'eau tellement imprégnées d'alun, qu'il suffit de la faire chauffer jusqu'à évaporation pour avoir de l'alun pur. Pour faire bouillir les chaudières, on fait un creux à terre, sur lequel on les pose ; il n'y faut ni feu ni plus grande préparation. Près de là sont des halles où l'on achève de travailler l'alun. Pour le soufre, on le tire presque tout pur.

Le chemin n'est pas long de là à Pozzuoli, où, dès que nous arrivâmes, nous nous vîmes entourés de polissons qui nous voulaient faire acheter une foule de petits bronzes, de pierres gravées, de morceaux de statues et autres chiffons dont le meilleur ne valait pas quatre parpaiolles²⁷, et dont nous ne jugeâmes pas à propos de nous charger. Pozzuoli est bien situé, tout au bout du cap. J'y vis, en passant, un petit amphithéâtre, et les restes d'un temple de Jupiter, aujourd'hui Saint-Procule. Je ne fis que jeter les yeux là-dessus, n'ayant pas le loisir de l'examiner, parce qu'en arrivant nous trouvâmes le prince Jacci²⁸, qui était venu au-devant de nous, nous prendre dans la chaloupe du roi ; nous y entrâmes pour traverser la baie, et passâmes devant le môle ou pont de Caligula.

Lettres familières sur l'Italie, XXXII, éd. Y. Bézard, Paris, Firmin-Didot, 1931, t. I, p. 297-300.

27 « Parpaiolles » : monnaie milanaise de sept centimes.

28 Grand seigneur napolitain, évoqué dans la lettre précédente.

BIBLIOGRAPHIE

On ne cherchera pas ici une bibliographie, même choisie, de « la littérature de voyage », mais seulement l'indication des ouvrages qui ont plus spécifiquement servi au projet de ce livre. Les titres relatifs aux voyages particuliers sont répertoriés dans les notices relatives aux voyageurs ; ceux qui intéressent une aire géographique figurent dans le préambule correspondant.

RÉPERTOIRES ET RECUEILS

- Atkinson, Geoffroy, *La Littérature géographique de la Renaissance*, Genève, Droz, 1927-1936.
- Boucher de la Richarderie, Gilles, *Bibliothèque universelle des voyages*, Paris, Treuttel et Würtz, 1808, 6 vol. ; réimpr. Genève, Slatkine reprints, 1970.
- Cox, Edmund Godfrey, *A Reference-guide to the Travel Literature of Travel*, Seattle, University of Washington Press, 1949, 3 vol.
- Eden, Richard (éd. et trad.), *The Decades of the Newe World or West Indies*, London, G. Powell, 1555.
- Hakluyt, Richard, *Divers Voyages*, éd. D. B. Quinn, Amsterdam, Theatrum Orbis Terrarum, 1967, 2 vol.
- , *Principal Navigations*, London, G. Bishop, 1600, 3 vol. ; réimpr. Glasgow, Mac Lehosé, 1903-1905, 12 vol.
- Newby, Eric, *A Book of Travellers' Tales*, London, William Collins Sons, 1985 ; réimpr. London, Picador, 1986.
- Pennington, Loren (éd.), *The Purchas Handbook*, London, The Hakluyt Society, 1997, 2 vol.
- Purchas, Samuel, *His Pilgrimes*, London, Fetherston, 1625 ; réimpr. Glasgow, Mac Lehosé, 1905-1907, 20 vol.
- Quinn, David. B. (éd.), *The Hakluyt's Handbook*, London, The Hakluyt Society, 1974, 2 vol.
- Ramusio, Giovan-Battista, *Navigazioni et viaggi*, Venezia, Giunti, 1550-1559 ; éd. moderne Marica Milanesi et coll., Torino, Einaudi, 1978-1988, 6 vol.
- Viaggiatori del Seicento*, éd. Marziano Guglielminetti, Torino, UTET, 1967.

ÉCRITS SUR LE VOYAGE

- Adams, Percy G., *Travelers and Travel Liars, 1660-1680*, Berkeley, California University Press, 1962.
- , *Anthropology and the Colonial Encounter*, London, Ithaca Press, 1973.
- Ascham, Robert, *The Scholemaster*, London, J. Daye, 1570 ; réimpr. New York, Da Capo Press, 1968.
- Babeau, Albert, *Les Voyageurs en France, depuis la Renaissance jusqu'à la Révolution*, Paris, Firmin-Didot, 1885 ; réimpr. Genève, Slatkine reprints, 1970.
- Barket, Francis (éd.), *Europe and Its Others: Proceedings of the Essex Conference on the Sociology of Literature*, Colchester, Essex University Press, 1984.
- Bates, Ernest S., *Touring in 1600. A Study in the Development of Travel as a Means of Education*, New York, Constable, 1911.
- Batten, Charles L., *Pleasurable Instruction. Form and Convention in 18th Century Travel Literature*, Berkeley/London, University of California Press, 1978.
- 692 Baudelot de Dairval, Charles-César, *Mémoire de quelques observations générales qu'on peut faire pour ne pas voyager inutilement*, Bruxelles, Léonard, 1688.
- Berghoff, Hartmut et coll., *The Making of Modern Tourism. The Cultural History of the British Experience, 1560-2000*, Houndmills/New York, Palgrave, 2002.
- Bernard, Jean-Frédéric, « Essai d'instruction pour voyager utilement », dans *Recueil de voyages au Nord*, Amsterdam, J.-F. Bernard, 1715-1727, 3 vol., t. I, préface.
- Bishop, Elizabeth, *Questions of Travel*, New York, Straus and Giroux, 1965.
- Bonnaffé, Edmond, *Voyages et voyageurs de la Renaissance*, Paris, E. Leroux, 1895 ; réimpr. Genève, Slatkine reprints, 1970.
- Borde, Andrew, *The Breviary of Healthe*, London, 1547 ; réimpr. New York, Da Capo Press, 1971.
- , *Introduction to knowledge*, London, s. n., 1542 ; réimpr. Cambridge, 1994.
- Botero, Giovanni, *The Traveller's Breviat*, London, s. n., 1601 ; réimpr. London, Da Capo Press, 1969.
- Botton, Alain de, *The Art of Travel*, New York, Pantheon, 2002 ; *L'Art du voyage*, trad. J.-P. Aoustin, Paris, Mercure de France, 2003.
- Bourne, William, *A Regiment for the Sea*, London, T. Hackett, 1574 ; éd. E.G.R. Taylor, Cambridge, Cambridge University Press, 1963.
- , *A Book Called the Treasure for Travailers*, 1578 ; réimpr. Amsterdam, Theatrum Orbis Terrarum, 1979.
- Boyle, Robert, *General Heads for a Natural History of a Countrey, Great or Small; Drawn out for the Use of Travellers and Navigators [...]*, London, John Taylor, 1692.
- Cardan, Girolamo, *Proxenetia, seu de prudentia civile*, Leyde, Elzevier, 1627 ; trad. fr. A. Choppin, *La Science du monde, ou la Sagesse civile*, 2^e éd., Paris, Antoine de Sommerville, 1661.

- Carey, Daniel, « Compiling Nature's History: Travellers and Travel Narratives in the Early Royal Society », *Annals of Science*, 54, 1997, p. 269-293.
- (dir.), « Asian Travels in the Renaissance », *Renaissance Studies*, sept. 2003, numéro spécial.
- Dodd, Philipp (éd.), *The Art of Travel: Essays on Travel Writing*, London, Frank Cass, 1982.
- Doiron, Normand, *L'Art du voyage*, Paris, Klincksieck, 1995.
- Domenichelli, Mario et Fasano, Pino (éd.), *Lo Straniero*, Roma, Bulzoni, 1997, 2 vol.
- Elsner, Jas and Joan-Pau Rubiés (éd.), *Voyages and Visions: A Cultural History of Travel*, London, Reaktion Books, 1999.
- Gannier, Odile, *La Littérature de voyage*, Paris, Ellipses, coll. « Thèmes et Études », 2001.
- Göllnitz, Abraham, *Ulysses belgico-gallicus [...]*, Leyde, Elzévir, 1631.
- Gomez-Géraud, Marie-Christine, *Écrire le voyage au XVII^e siècle en France*, Paris, PUF, coll. « Études littéraires », 2000.
- Goodall, Baptist, *The Trial of Travel*, London, John Norton, 1630.
- Grataroli, Guglielmo, *De regimine iter agentium*, Bâle, s.n., 1561.
- Greenblatt, Stephen, *Marvellous Possessions: the Wonders of the New World*, Oxford, Clarendon Press, 1991 ; trad. fr. F. Regnot, *Ces merveilleuses possessions*, Paris, Les Belles Lettres, 1996.
- Griffiths, Sir Percival, *A License to Trade: The History of English Chartered Companies*, London, Ernest Benn, 1974.
- Gruber, Daniel, *Discursus de peregrinatione studiosorum*, dans Hentzer, Paul, *Itinerarium Germaniae, Galliae, Angliae, Italiae*, Nuremberg, s.n., 1612.
- Hall, Joseph, *Quo Vadis?*, London, H. Fethustone, 1617 ; réimpr. Norwood (NJ), W.J. Johnson, 1975 ; trad. fr. Th. Jaquemot, *Quo Vadis? ou Censure des voyages ainsi qu'ordinairement ils sont entrepris par les seigneurs et gentilshommes*, Genève, P. Aubert, 1628.
- Howell, James, *Instructions for Forreine Travell*, London, s.n., 1642.
- Hulme, Peter et Young, Tim (dir.), *The Cambridge Companion to Travel Writing*, Cambridge, Cambridge University Press, 2002.
- Linon-Chipon, Sophie, Véronique Magri-Mourgues et Sarga Moussa (dir.), *Miroirs de textes. Récits de voyages et intertextualité*, Nice, Publications de l'université des Lettres de Nice, 1998.
- Maczack, Antoni, *Viaggi e viaggiatori nell'Europa moderna*, Roma, Editori Laterza, 1994 ; Poznań, Wydawnictwo poznańskie, 1976 ; trad. angl. *Travels in early modern Europe*, Cambridge, Cambridge University Press, 1995.
- Maignan, Éloi, *Petit Discours de l'utilité des voyages ou pèlerinages*, Paris, Roger, 1582.
- Maria Alzira Seixo et Graça Abreu (éd.), *Les Récits de voyages. Typologie, historicité*, Lisbonne, Cosmos, 1998.
- Meierus, Albertus, *Methodus describendi regiones, urbes et arces [...]*, Helmstadt, 1587 ; trad. Philip Jones, *Certain briefe and speciall instructions for gentlemen, merchants, students, soldiers, mariners, etc.*, London, s.n., 1589.

- Mezciems, Jenny, « This is not to Divert the Reader: Moral and Literary Determination in some early Travel Narratives », *Prose Studies*, 5.1, 1982, *The Art of Travel*, p. 1-19 ; voir aussi *Art of Travel*, éd. Ph. Dodd (*infra*).
- Mills, Sara, *Discourses of Difference. An Analysis of Women's Travel Writing and Colonialism*, London/New York, Routledge, 1991.
- Monga, Luigi (éd.), « Hodoeporics Revisited/Ritorno all'odeporica », *Annali d'Italianistica*, 21, 2003.
- Moureau, François, *Le Théâtre des voyages. Une scénographie de l'Âge classique*, Paris, PUPS, coll. « Imago Mundi », 2005.
- Pagden, Anthony, *European Encounters with the New World. From Renaissance to Romanticism*, New Haven/London, Yale University Press, 1993.
- Palmer, Thomas, *An Essay on the Means how to Make your Travels Profitable*, London, H. Lownes, 1606 ; réimpr. New York/Amsterdam, Da Capo et Theatrum Orbis terrarum, 1972.
- Pasquali, Adriano, *Le Tour des horizons*, Paris, Klincksieck, 1994.
- Porter Dennis, *Haunted Journeys. Desire and Transgression*, Princeton (NJ), Princeton University Press, 1991.
- Pratt, Mary Louise, *Imperial Eyes. Travel Writing and Transculturation*, London/New York, Routledge, 1992.
- Profitable instructions describing what speciall observations are to be taken by travellers in all nations, states and countries*, London, B. Fisher, 1633.
- Rose, Gillian, *Feminism and Geography: the Limits of Geographical Knowledge*, Minneapolis, Minneapolis University Press, 1993.
- Shermann, William, « *Travel and Trade* », dans *A companion to Renaissance Drama*, dir. Arthur Kinney, Oxford, Blackwell, 2002, p. 109-120.
- Stagl, Justin, « *The Methodising of Travel in the 16th Century: A Tale of Three Cities* », *History and Anthropology*, 4, 1990, p. 303-308.
- , *A History of Curiosity. The Theory of Travel 1550-1800*, Chur (Suisse), Harwood Academic Publishers, 1995, p. 47-94.
- Stoye, John Walter, *English Travellers abroad, 1604-1667*, London, J. Cape, 1952.
- Turlerus, Hieronymus, *De peregrinatione [...]*, Argentorati, Bernhardum Jobinum, 1574 ; trad. William Howe, *The traveler of Jerome Turler*, London, Abraham Veale, 1575 ; réimpr. Gainesville (Fl.), Scholars' Facsimiles & Reprints 1951.
- Warnecke, Sara, *Images of the educational Traveller in early modern England*, New York, E. J. Brill, 1995.
- Wheeler, Valeire, « *Travelers tales: Observation on the Travel Book and Ethnography* », *Anthropological Quarterly*, 59, 2 avril 1986, p. 52-63.
- Youngs, Tim, voir Hulme, Peter.

NOTICES BIO-BIBLIOGRAPHIQUES

Alvares, Francisco (1490-après 1540)

Né à Coimbra, cet ecclésiastique part en 1515 pour les Indes orientales, et accompagne l'ambassadeur portugais Rodrigo de Lima dans une ambassade en Éthiopie, le mystérieux royaume de Prêtre Jean (1520-1526). En 1533, il présente à Clément VII l'acte d'allégeance de l'empereur d'Éthiopie et sa relation, traduite en latin par Paul Jove, imprimée à Lisbonne par L. Rodrigues en 1540 (*Verdadera Informaçam das terras do Preste Joam das Indias*). En 1550, Ramusio l'insère dans le premier volume de ses *Navigazioni*.

L'*Historiale Description de l'Éthiopie* [...], Anvers, chez Jehan Bellere, 1556-1558 (notre texte) procède (édition piratée) de l'*Historiale Description de l'Afrique* (Lyon, Jean Temporal, 1556), qui traduit le premier volume des *Navigazioni* (1550) de Ramusio (voir l'éd. de M. Milanese, I, XXXVII).

Mentionner, au XVIII^e siècle, l'ouvrage du P. Jérôme Lobo, portugais, traduit par Joachim Le Grand (*Relation d'Abyssinie*, 1728) et Samuel Johnson (*Father's Lobo's Voyage to Abyssinia*, 1735). Édition anglaise moderne par C. F. Beckingham et G. W. B. Huntingford, *Prester John of the Indies* [...], London, The Hakluyt Society, 1961.

Anonyme (Pratolino)

Relation d'un voyage accompli en Italie par un gentilhomme avec des compagnons au nombre et à l'identité variables (Paris, 21 septembre 1588-inachevé) ; Bibliothèque Méjanes, Aix-en-Provence, ms. 222 (424), f^o. 31^v°-35^v°. Édition par Luigi Monga, *Discours viatiques de Paris à Rome et de Rome à Naples et Sicile* (1588-1589), Genève, Slatkine reprints, 1983.

Anonyme (Japon, XVI^e siècle)

The Kingdom of Japania est une brève description ouvrant une série de relations réunies par Thomas Rundall dans le volume *Memorials of the Empire of Japan in the XVIth and XVIIth centuries*, éd. Th. Rundall, London, The Hakluyt Society, 1850 ; réimpr. New York, B. Franklin, 1963. Source ms. : *The First Booke of Relations of Moderne States*, BL, ms. Harleian 6249, s. d. (sous Elizabeth I^{re}) ; quelques extraits dans S. Purchas, *His Pilgrimes*, London, Fetherston, 1625, t. II, pages 1696-1702.

Bacon, Francis (Londres, 1561-1626)

On ne saurait résumer ici la carrière de l'homme d'État (il fut chancelier d'Angleterre) et l'auteur d'une œuvre philosophique qui joua un rôle décisif dans le développement de la science expérimentale. Son opuscule sur les voyages, paru en 1625, est traduit par Jean Baudoin, dans *Œuvres morales et politiques de messire Francis Bacon*, Paris, Bourdin et A. Périer, 1637, p. 275-280.

Badoero, Federico (1514-1575)

Issu d'une famille patricienne vénitienne (son père était sénateur), il occupa d'abord d'importantes charges politiques et administratives avant de se voir confier, auprès de Charles Quint, puis de Philippe II, une ambassade qui, de 1554 à 1557, le fit séjourner aux Pays-Bas et en Espagne.

696 La relation de Badoero est la première des sept *Relations des ambassadeurs vénitiens sur Charles Quint et Philippe II*, publiées par Louis-Prospér Gachard, Bruxelles, C. Mucquardt, 1856, sur des ms. de Madrid, Paris et Bruxelles et sur l'édition vénitienne de E. Albèri, 1839-1863, série I, t. III.

Baretti, Giuseppe (1719-1789)

Poète et traducteur, il quitte Turin en 1751, obtient un engagement à l'Italian Opera House de Londres. Par Samuel Johnson, il devient familier de la famille Thrall et sera tuteur de sa fille aînée. Il publie à Milan la relation de son voyage à Gênes de 1760 et entreprend un second voyage en 1768-1769, d'où procède la relation anglaise, plus développée, de 1770.

A Journey from London to Genoa through England, Portugal, Spain and France, London, T. Davies, 1770 ; réimpr. Fontwell (Sussex), Centaur Press, 1970, 2 vol. ; Lacy Collison-Morley, *Giuseppe Baretti. With an Account of his Literary Friendships and Feuds in Italy and in England in the Days of Dr. Johnson*, London, J. Murray, 1909 ; G. C. Rossi, « Gentes y paisajes de la España de 1760 en las cartas de Giuseppe Baretti », *Actas del Primer Congreso Internacional de Hispanistas*, Oxford, The Dolphin Book, 1964, p. 437-446.

Bartram, William (1739-1823)

Après avoir été négociant et dirigé des plantations d'indigo, Bartram accompagne son père, le botaniste américain John Bartram, lors de son exploration de la St John's River en Floride (1765-1766) et se dédie ensuite à l'étude de l'histoire naturelle (ornithologie notamment).

Travels Through North and South Carolina, Georgia, East and West Florida [...], Philadelphia, James & Johnson, 1791 ; *Travels and other writings*, éd. Thomas P. Slaughter, New York, Library of America, 1996. *Le Voyage de*

William Bertram. *Découverte du paysage et invention de l'exotisme américain*, trad. et prés. Yvon Chatelin, Paris, Khartala/Édition de l'ORSTOM, 1991.

Beatis, Antonio de

En mai 1517, le cardinal Louis d'Aragon quitte Ferrare pour une mission diplomatique qui doit lui faire rencontrer l'empereur Maximilien, le jeune roi Charles I^{er} d'Espagne (futur Charles Quint), qui réside alors dans les Flandres. Il passe au retour à Paris, pour y rencontrer François I^{er}, rend visite à Léonard de Vinci à Amboise. L'itinéraire français est assez insolite : Normandie, Bretagne, Massif central, puis Provence et retour à Ferrare en mars 1518. Relation due au chanoine Antonio de Beatis, chapelain et secrétaire du cardinal ; comparer à celle d'un anonyme marchand milanais qui, entre 1517 et 1519, voyage en France, dans les Pays-Bas, en Angleterre et en Espagne (*Un mercante di Milano in Europa. Diario di viaggio del primo Cinquecento*, éd. Luigi Monga, Milano, Edizioni universitarie Jaca, 1985).

Die Reise des Kardinals Luigi d'Aragona durch Deutschland, die Niederlande, Frankreich and Oberitalien, 1517-1518 [...], éd. Ludwig Pastor, Freiburg in Brisgau, Herder, 1905, établie sur un manuscrit aujourd'hui disparu. Nous n'avons pas retenu la traduction française, médiocre et lacunaire, de Madeleine Havard de la Montagne, *Voyage du cardinal d'Aragon [...]*, Paris, Perrin. Édition anglaise : *The Travel Journal of Antonio de Beatis [...]*, éd. J. R. Hale, London, The Hakluyt Society, 1979.

Bell, John (1691-1780)

Fils d'un pasteur écossais d'Antermony ; après des études à Glasgow, il arrive en Russie en 1714 et devient pendant trois ans médecin de l'ambassadeur russe en Perse. À son retour, il obtient d'exercer la même fonction auprès de l'ambassadeur Izmailov, envoyé par Pierre le Grand à l'empereur de Chine K'ang Hsi. Ils quittent Moscou en juillet 1719, arrivent à Pékin le 29 novembre 1720, sont de retour à Saint-Pétersbourg en décembre 1722. Après un retour probable en Écosse en 1724, on retrouve Bell (au service de l'Angleterre cette fois) en Russie et en Turquie, où il sera quelque temps marchand avant de se marier, regagner son domaine d'Antermony (1746) et publier à Glasgow (1763) sa relation, *A Journey from St Petersburg to Peking (1719-1722)*.

Édition moderne par J. L. Stevenson, Edinburg, Edinburg University Press, 1965.

Belon, Pierre (vers 1517-1565)

Né près du Mans ; un intérêt précoce pour la flore et la faune lui vaut d'importantes protections ecclésiastiques : Guillaume du Prat, René du Bellay,

le cardinal de Tournon, dont il devient l'apothicaire en 1542. Il voyage pour le compte de ce dernier en Allemagne et en Suisse, avant de faire partie (décembre 1546) de l'ambassade d'Aramon auprès du Sultan, puis de la suite de François de Fumel, ambassadeur extraordinaire, ce qui lui permet de visiter l'Égypte et la Palestine (arrivée à Jérusalem le 29 octobre 1547). Le retour à Paris est suivi d'un voyage à Rome en 1549, puis en Angleterre. Il se consacre ensuite à la rédaction de ses trois grands ouvrages : *L'Histoire naturelle des estranges poissons marins [...]*, Paris, Regnaud Chaudière, 1551 ; *Les Observations de plusieurs singularitez et choses memorables, trouvées en Grece, Turquie, Judée, Égypte [...]*, Paris, Cavellat, 1553 ; *L'Histoire de la nature des oyseaux [...]*, Paris, Cavellat, 1555. Il meurt mystérieusement assassiné en avril 1565.

Édition moderne par Alexandra Merle, *Voyage au Levant. Les Observations de Pierre Belon du Mans de plusieurs singularités et choses mémorables, trouvées en Grèce, Turquie, Judée, Égypte, Arabie et autres pays étrangers* (1553), Paris, Chandeigne, 2001.

698

Bergeron, Pierre (vers 1570- vers 1637)

Avocat et homme de lettres, comme son père Nicolas Bergeron. On lui doit un important *Traicté de la navigation et des voyages de découverte et conquête moderne, et principalement des François* (Paris, Heuqueville et Soly, 1629), l'édition des *Relations des Voyages en Tartarie* (1634) et des *Voyages fameux du sieur Vincent Le Blanc, Marseillais* (1648). Sur les voyages de Bergeron lui-même, deux séjours en Italie (1601-1603 et 1611-1612) ; à son *Voyage ès Ardennes, Liège et Pays-Bas en 1619* (éd. H. Michelant, Liège, impr. de L. Grandmont-Donder 1875) ajouter un *Voyage d'Italie et d'Espagne* (deux ms. à la BnF, éd. Ch. Claverie, *Revue hispanique*, 1923, p. 359 sqq.), passablement tributaire, pour l'Espagne, d'informations livresques. Luigi Monga, disparu en 2004, n'a pu achever l'édition critique à laquelle il travaillait.

Venanzio Amoroso, « Les voyages de Bergeron » dans *La Découverte de la France au XVII^e siècle*, actes du colloque CMR, Marseille, 1979, Paris, CNRS Éditions, 1980, p. 173-179 ; Lindsay, Robert O., « Pierre Bergeron: A Forgotten Editor of French Travel Literature », *Terrae incognitae*, 7, 1975, p. 31-38 ; Grégoire Holtz, *L'Ombre de l'auteur Pierre Bergeron et l'Écriture du voyage au soir de la Renaissance*, Genève, Droz, 2010.

Bernardin de Saint-Pierre (1737-1814)

Rédigé sous forme de lettres, son *Voyage à l'île de France* (1773) est le fruit d'un séjour (juillet 1768-novembre 1770) à l'île Maurice. La lettre XII, « Des noirs » est un témoignage ému sur le traitement réservé aux esclaves noirs importés de Madagascar pour travailler dans les plantations de sucre de l'île. Elle est suivie

d'un post-scriptum, « Réflexions sur l'esclavage ». La lettre XXVIII et dernière, « Sur les voyageurs et les voyages », datée de Paris, 1^{er} janvier 1773, est tout entière une petite dissertation sur la pratique du voyage.

Voir *Œuvres complètes*, éd. L. Aimé-Martin, Paris, Méquignon-Marvis, 1820.

Boswell, James (1740-1795)

Fils aîné de Lord Auchinleck, avocat et juge écossais, il se destine au barreau où il est admis en 1766. Il ne cessera de pratiquer, avec plus ou moins de succès. Mais la rencontre de Samuel Johnson en 1763 ouvre sa carrière littéraire et le début d'un Grand Tour, accompli entre 1763 et 1766, que suivra en 1773 un voyage en Écosse, en compagnie de son illustre aîné, dont le récit paraîtra en 1775. Boswell attendra la mort de S. Johnson pour publier le sien (*Journal of a Tour to the Hebrides with Samuel Johnson*, London, Ch. Dilly, 1785 ; édition moderne de F. A. Pottle) ; mais ce dernier pouvait prendre connaissance du texte de son compagnon de voyage dès le soir, à l'étape. On doit à J. Boswell une monumentale *Life of Johnson* (1791 ; édition moderne G. B. Hill et L. F. Powell, Oxford, Clarendon Press, 1964, 6 vol.). L'édition a bien servi son voyage en Corse : deux éditions anglaises (février et avril 1768) s'étaient vendues à 7 000 exemplaires et la troisième paraît dès mars 1769, la même année que deux traductions françaises :

An Account of Corsica. The Journal of a Tour to that Island, and Memoirs of Pascal Paoli (1768).

– *État de la Corse*, trad. Gabriel Seigneux de Correvon (sur l'édition de 1769) ; reprise dans *L'Île de Corse. Journal d'un voyage*, Paris, Hermann, 1991.

– *État de la Corse*, éd. Jean Viviès, Paris, CNRS Éditions, 1992 (traduit sur la première édition).

Relation de l'isle de Corse [...] et mémoires de Pascal Paoli, trad. de l'anglais sur la seconde éd. par J.-P.-I. Du Bois, La Haye, Staatman, 1769 ; réimpr. Neuilly, Altaïr, 1992.

En défense des valeureux Corses, trad. Béatrice Vienne, précédé de « La campagne de Corse de J. Boswell », éd. F. A. Pottle, Monaco/Paris, Éditions du Rocher, 2002.

Sur le voyage en Écosse : Pat Rogers, *Johnson and Boswell. The Transit of Caledonia*, Oxford, Clarendon Press, 1995 ; *Voyage dans les Hébrides*, trad. Marcel Le Pape, introd. Maurice Denuzière, Paris, Éditions de la Différence, 1991.

Bouchard, Jean-Jacques (Paris, 1606 – Rome, 1641)

Appartenant à une famille aisée de magistrats, il est un collégien précoce épris de curiosités et d'expériences (rapportées dans ses *Confessions*) qui l'amènent à fréquenter les milieux libertins. Tout en l'aidant à se détacher de la passion conçue pour une femme de chambre, son départ pour l'Italie (1631) lui

permet de compléter une culture et une connaissance des hommes acquises, notamment grâce à la médiation de son ami Peiresc auprès des milieux cultivés d'Italie. *Confessions et Journal de Paris à Rome* ne seront édités (partiellement) qu'au XIX^e siècle, par Alcide Bonneau, Paris, Liseux, 1881. Riche édition du *Journal*, mais restée incomplète des notes, par Emanuele Kanceff, dans *Œuvres de Jean-Jacques Bouchard*, Torino, G. Giappichelli, 2 vol., 1976-1977, t. I, *Les Confessions. Voyage de Paris à Rome. Le Carnaval de Rome*, t. II, *Voyage dans le royaume de Naples. Voyage dans la campagne de Rome*.

Bougainville, Louis-Antoine de (Paris, 1729-1811)

Après avoir combattu les Anglais au Canada, Bougainville tente d'implanter une colonie française aux Malouines ; mais il doit les rendre à l'allié espagnol. La mission se prolonge par un tour du monde (1766-1769) que rendra célèbre son évocation de Tahiti (*Voyage autour du monde*, Paris, Saillant, 1771), même si Wallis l'y avait devancé. Mais les résultats du voyage sont scientifiquement décevants (il n'a pas trouvé le continent austral que la lecture du livre du président de Brosses – ci-dessous – lui faisait espérer) et le contexte politique ne permettra pas au navigateur d'entreprendre une nouvelle expédition dans le Pacifique.

Journaux de navigation de Bougainville et de ses compagnons, éd. Étienne Taillemite, Paris, Imprimerie nationale, 1977, 2 vol. ; *Voyage autour du monde*, éd. Jacques Proust, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1982 (réimpr. 1996) ; éd. critique par Michel Bideaux et Sonia Faessel, Paris, Presses de l'université Paris-Sorbonne, coll. « Imago Mundi », 2001.

Bougrenet, Jacques-Louis de, chevalier de la Tochnaye

Officier de cavalerie français, émigre en 1792. *Promenade dans la Grande-Bretagne* (1795), puis *Promenade d'un Français dans l'Irlande* (1797, rééd. Brunswick, chez l'auteur, 1801), traduit en 1798 par John Stevenson, *A Frenchman's Walk through Ireland*, éd. John A. Gamble, Belfast, Blackstaff ; réimpr. de l'édition Dublin, Hodges, Figgins/Belfast, McCaw, Stevenson & Orr, 1917.

Brosses, Charles de (Dijon, 1709-1777)

Premier président du parlement de Dijon, né d'une famille de parlementaires, il mène de front activité de juriste et intérêts de lettré. Voyage en Italie (1739-1740) avec Sainte-Palaye et Le Gouz de Gerland pour des recherches sur Salluste, qui ne verront le jour qu'en 1777. Lue attentivement par les navigateurs français et traduite en 1766 par l'Anglais Callander pour ceux de sa nation, son *Histoire des navigations aux terres australes* (Paris, Durand, 1756,

2 vol.) marque une date dans la conquête du Pacifique. Ses *Lettres familières sur l'Italie*, (rédigées, en fait, pour l'essentiel, entre 1745 et 1755), après deux éditions incomplètes en 1799 et 1836 (celle-ci due à Romain Colomb) ne seront publiées qu'en 1928 (Dijon) sous le titre de *Lettres d'Italie*, et d'après l'exemplaire personnel de l'auteur, par Yvonne Bézard.

Éditions modernes par Romain Colomb et préface de M.-Th. de Brosse, Grenoble, Roissard, 1971, 2 vol. ; Frédéric d'Agay, Paris, Mercure de France, 2005, 2 vol. Sur de Brosse, voir Hermann Harder, *Le Président de Brosse et le Voyage en Italie au XVIII^e siècle*, Genève, Slatkine, 1981 ; éd. Sylviane Leoni et Réal Ouellet, *Mythes et géographies des mers du Sud. Études suivies de l'Histoire des navigations aux terres australes de Charles de Brosse*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, 2006.

Busbecq, Ogier Christian de (1522, Flandres-1591, Rouen)

Ambassadeur impérial auprès de Soliman II (1554-1562), puis gouverneur des fils de Maximilien II et intendant de l'archiduchesse Élisabeth (épouse de Charles IX). Adressées à Nicolas Michault, qui fut son condisciple en Italie avant de devenir ambassadeur impérial au Portugal, ses *Lettres sur la Turquie*, écrites en latin, publiées en 1589, seront souvent rééditées et traduites, en français (*Ambassades et voyages en Turquie et Amasi [...]*, Paris, P. David, 1646), anglais (*Turkish Letters*, éd. F. E. Seymour, Oxford, Clarendon Press, 1927), allemand et hollandais.

Caminha, Pêro Vaz de (Porto-Calicut, 1500)

Né à Porto, Pêro Vaz de Caminha y était contrôleur des monnaies, ayant repris la charge de son père. Quand Pedro Alvares Cabral prend en mars 1500 la route de l'Inde avec treize vaisseaux, il emmène Caminha qui doit, avec Aires Correia, fonder une factorerie à Calicut. La flotte découvre le 22 avril le Brésil et y reste dix jours avant de repartir pour la destination prévue. Mais à Calicut, Caminha, qui exerçait sans doute la fonction d'« *écrivain* », sur le navire amiral, est massacré au cours d'un conflit avec les autochtones, comme Correia et une soixantaine de Portugais. Par sa « Lettre au roi Don Manuel », datée du 1^{er} mai 1500 (et découverte seulement en 1807 dans les archives de Torre do Tombo), Caminha signe la plus ancienne relation de la découverte du Brésil, que les Portugais avaient d'abord appelé « île de la vraie Croix ». La flotte de Cabral retrouvera Lisbonne en juin 1501.

Éd. Jaime Cortesao, *A Carta de Pêro Vaz de Caminha*, 2^e éd., Lisboa, Portugalia Editore, 1967.

Traduction française de Ternaux-Compans (voir *infra*, à Gandavo), de Jacqueline Penjon et Anne-Marie Quint, dans *Lisbonne hors les murs*, Paris,

Éditions Autrement, série « Mémoires », 1, sept. 1990, p. 167-192, repris dans Leila Peyronne-Moisés, *Le Voyage de Gonneville (1503-1505) et la découverte de la Normandie par des Indiens du Brésil*, Paris, Chandeigne, 1995, p. 159-181 ; Silvio Castro, *La Lettera di Pero Vaz de Caminha sulla scoperta del Brasile*, Padova, Università di Padova, 1984 ; Isabel Moutinho, « Portuguese Perceptions of the New World: Caminha's *Carta* (1500), Gandavo's *Historia* (1576) and Manuel Alegre's *Nova do Achamento* (1979) », *Antipodas (Place, Memory, Identities. Australia, Spain and the New World)*, 15, 2003/2004, p. 145-155.

Cardan, Girolamo (Pavie, 1501-1576)

Mathématicien, médecin et philosophe, docteur de Padoue, il enseigne la médecine à Milan, Pavie et Bologne, et en Écosse, après avoir décliné une invitation du roi du Danemark.

702

Proxeneta, seu De prudentia civili Liber, Leyde, Elzévir, 1627 ; trad. fr. *La Science du monde, ou la Sagesse civile*, 4^e éd., Paris, Antoine de Sommaville, 1661.

Cartier, Jacques (1491-1557)

Après avoir exploré l'entrée du golfe du Saint-Laurent en 1534, le navigateur malouin repart l'année suivante, pour remonter le fleuve à la recherche de métaux précieux et du passage du Nord-Ouest conduisant à la Chine. Il découvre les sites actuels de Québec (Stadaconé) et Montréal (Hochelaga) et connaît un hivernage difficile avant le retour en France (août 1536). Une troisième expédition, sous le commandement de Roberval, échouera piteusement (1542-1544). François I^{er}, qui avait financé les trois voyages, n'avait pas trouvé ses Indes et, pendant un demi-siècle, ses successeurs se désintéresseront de la Nouvelle-France (voir Marcel Trudel, *Histoire de la Nouvelle-France*, Montréal, Fides, 1964, t. I). La relation du deuxième voyage avait connu une édition parisienne, médiocre, en 1545, mais le récit des deux premiers se trouve dans le tome III des *Navigazioni et viaggi* de Ramusio (1556).

Édition critique de l'ensemble – on ne possède qu'un fragment pour le troisième voyage – par Michel Bideaux, dans Jacques Cartier, *Relations*, Montréal, Presses de l'université de Montréal, 1986.

Castañeda, Pedro de

En 1540, le vice-roi Antonio de Mendoza envoie une expédition au nord du Mexique ; le manuscrit original de la relation qu'en a laissée Pedro de Castañeda (dont la vie est très mal connue) est perdu. G. P. Windship a traduit en 1899 (texte reproduit par Hodge) une copie manuscrite faite à Séville en 1596 (aujourd'hui à la New York Public Library, direction générale Lennox). La copie

de 1596 avait précédemment été traduite par H. Ternaux-Compans, *Voyages*, t. IX, 1838.

The Journey of Coronado de Pedro de Castañeda et coll., éd. George Parker Winship, introd. Frederick Webb Hodge, San Francisco, Graborn Press, 1933 et New York, Dover Publications, 1990 ; F. W. Hodge, *Spanish Explorers in the Southern United States, 1528-1543. The Narrative of Alvar Nuñez Cabeça de Vaca*, New York, Barnes and Nobles, 1965.

Challe, Robert (Paris, 1659- Chartres, 1721)

Avant d'être l'auteur des *Illustres Françaises* (1713), il avait servi Colbert et son fils, marquis de Seignelay, comme *écrivain du navire* et accompli avec une escadre française (1690-1691) le voyage dont il publia en 1721 la relation à Rouen, chez J. B. Machuel, en 3 vol. : *Journal d'un voyage fait aux Indes orientales* (éditions modernes par Frédéric Deloffre et Melhâhat Menememcioglu, Paris, Mercure de France, 1979 (réimpr. 1983) ; *Journal du voyage des Indes orientales*, éd. Jacques Popin et F. Deloffre sur ms. olographe, Genève, Droz, coll. « Textes littéraires français », 1998 ; J. Popin, « Challe contre Choisy », dans *Miroirs de textes*, dir. Sophie Linon-Chipon, Véronique Magri-Mourgues et Moussa Sarga, Nice, Publications de l'université des Lettres de Nice, 1998, p. 59-72.

Champlain, Samuel de (Brouage, 1567 ?- Québec, 1635)

Champlain joint à une expérience précoce de la navigation celle de la guerre, apprise dans les combats contre la Ligue, qui lui valent la confiance d'Henri IV. Après avoir publié (1601 ?) un *Brief Discours*, récit d'un voyage en Amérique d'authenticité très douteuse, il est envoyé au Canada (Tadoussac) pour une exploration préluant à une entreprise coloniale (*Des sauvages*, Paris, Claude de Monstr'œil, 1603). Le prochain voyage sera en Acadie (1604-1606). En 1608, Champlain repart, fonde Québec, combat les Iroquois. De nombreux voyages suivront, pour développer la colonie installée, s'engager à l'intérieur du continent et affronter les entreprises concurrentes des Anglais. Ses *Voyages* connaissent plusieurs éditions, toujours augmentées (1613, 1619, 1632). On lui doit aussi un *Traité de la Marine* (1632).

Édition critique bilingue par H. P. Biggar et coll., Toronto, The Champlain Society, 1922-1936, 6 vol. ; *Les Voyages de Samuel de Champlain*, éd. Hubert Deschamps, Paris, PUF, 1951.

Chapelain, Jean (1595- 1674)

Fils d'un notaire de Paris, il se tourna vite vers les lettres : ouvert aux littératures étrangères (traduction du *Guzman d'Alfarache* de Mateo Aleman, préface à l'*Adone* de Batista Marini), curieux également des anciens textes français, il fut

remarqué de Richelieu, qui en fit son homme de confiance lors de la création de l'Académie française. Il fut aussi celui de Colbert. Tant d'honneurs devaient lui attirer des inimitiés. La médiocrité de sa *Pucelle*, restée inachevée en 1656, fit le reste. Il n'en est pas moins un acteur important des débats littéraires de son temps.

Chappe d'Auteroche, Jean (1722-1769)

Envoyé en Russie pour y observer à Tobolsk le passage de Vénus sur le soleil, l'abbé Chappe d'Auteroche a rapporté sur le pays une brassée d'informations (sur la Russie plus que la Sibérie) qui font de son livre une source très documentée sur le pays, mais très critique sur ses institutions et ses mœurs. Diversemment reçu en France et éreinté par la *Correspondance littéraire* de Grimm (mars 1769), l'ouvrage provoqua la colère de Catherine II qui, estimant que son auteur avait écrit un livre anti-russe, suscita contre lui un *Antidote* (anonyme, 1770). S'étant embarqué pour la Californie afin d'y observer le nouveau passage de Vénus, prévu pour le 3 juin 1769 (celui que Cook choisira d'étudier à Tahiti), Chappe y meurt quelques jours plus tard d'une fièvre contagieuse.

704

Publié en 1768 en édition de luxe (planches de Le Prince), le *Voyage en Sibérie fait par ordre du roi en 1761 ; contenant les mœurs, les usages des Russes, et l'état actuel de cette puissance [...]*, réimpr. Amsterdam, Marc-Michel Rey, 1769, 2 vol. (allégé de l'édition de Paris de quelques observations scientifiques) ; éd. Michel Mervaud, Oxford, The Voltaire Foundation, 2003-2004, 2 vol. ; Catherine Claudon-Adhémar et Francis Claudon, « *Le Voyage en Sibérie de Chappe d'Auteroche* », *XVIII^e Siècle*, 22, 1990, p. 61-71.

Chardin, Jean (Paris, 1643-Londres, 1713)

Fils d'un riche joaillier parisien, il s'embarque en 1664 pour les Indes orientales, par Constantinople et la mer Noire. Arrivé en Perse en 1666, il devient bijoutier du chah Soliman III, voyage en Inde en 1667, retourne en Perse en 1669 et à Paris, en 1670. Il repart l'année suivante, arrive à Ispahan en 1673 après un voyage mouvementé, y demeure quatre ans, suivant le souverain dans ses déplacements. Le retour s'effectue par Le Cap en 1681. Mais Chardin, protestant, décide, devant la montée des persécutions, de s'installer en Grande-Bretagne, où il devient joaillier de Charles II (qui le fait chevalier) et se marie. En 1684, il part en Hollande pour plusieurs années et finit sa vie en se consacrant à la rédaction de ses mémoires : nombreuses éditions, dont la plus complète est *Voyages du chevalier Chardin en Perse et autres lieux de l'Orient*, éd. Louis Langlès, Paris, Le Normant, 1811, 10 vol. Extraits dans éd. S. Yerasimos, Paris, Maspero/La Découverte, 1983, 2 vol. ; Dirk van der Cruyse, *Chardin le Persan*, Paris, Fayard, 1998.

Choisy, François-Timoléon, abbé de (1644-1724)

Abbé de Sainte-Seine (Bourgogne) à dix-huit ans, mais fantaisiste, joueur et travesti, Choisy mène une existence dissipée jusqu'à ce qu'une grave maladie décide de sa conversion : pieuse retraite et publication, avec son ami l'abbé de Dangeau, de *Quatre dialogues sur l'immortalité de l'âme, l'existence de Dieu, la Providence, la religion* (1684). Désireux de participer en bonne place à la christianisation du Siam, Choisy est de la suite du chevalier de Chaumont, qui conduit la première ambassade française en ce pays (1685-1686). Mais la suffisance des Occidentaux et les manigances du favori Constance Faucon qui, pour sa cause personnelle, soutient les projets français d'implantation religieuse et militaire, dressent la population contre le pouvoir du roi thaï Phraï Naraï. En 1688 éclate une révolution qui débouche sur sa destitution, la mise à mort de Faucon et, pour un siècle et demi, la fermeture du pays à l'influence française.

Sur ces événements voir abbé de Choisy, *Journal du Voyage de Siam fait en 1685 et 1686*, Paris, Mabre-Cramoisy, 1687 ; La Loubère, *Du royaume de Siam*, (1691) ; *Mémoires* du comte de Forbin (1729) ; récit du jésuite Guy Tachard, *Voyage au Siam des Pères Jésuites envoyés par le Roi au Royaume de Siam* (Paris, Seneuze et Horthemels, 1686) ; Dick van der Cruysse, *Louis XIV et le Siam*, Paris, Fayard, 1991.

Éditions modernes par Maurice Garçon, *Journal de Choisy*, Duchartre et Van Buggenhondt, 1928 ; réimpr. Bangkok, Orchid Press, coll. « Itineraria Asiatica », 1999 ; Michael Smithies, trad. anglaise, Kuala-Lumpur, Oxford, Oxford University Press, 1993 ; Dirk van der Cruysse, Paris, Fayard, 1995.

Clarke, Edward Daniel (1769, Willingdon, Sussex-1822)

Antiquaire et minéralogiste, il entreprend de 1790 à 1800 de longs voyages, comme tuteur de deux jeunes *gentlemen*, en Grande-Bretagne (1790) et en Italie (1792). De 1799 à 1802, il voyage en Europe du Nord et au Proche-Orient en compagnie de T. R. Malthus.

Travels in various Countries of Europe, Asia and Africa, London, T. Cadell & W. Davies, 1810-1823, 6 vol. ; *Voyages en Russie, en Tartarie et en Turquie*, trad. de l'anglais, Paris, Buisson, 1813.

Colomb, Christophe (Gênes, vers 1451- Valladolid, 1506)

Très jeune, il prend la mer, sert des corsaires catalans. Au terme d'un engagement contre ses compatriotes génois, il se retrouve au Portugal, s'y marie, navigue de l'Islande aux postes portugais sur la côte de Guinée. Surtout, il lit (voyages de Marco Polo, *Ymago mundi* de Pierre d'Ailly), connaît les travaux de l'astronome florentin Toscanelli, propose vainement au roi Jean II de chercher par l'Ouest une route vers la Chine. Mais son projet obtient en Espagne le

soutien d'Isabelle de Castille et, avec trois caravelles, il débarque le 12 octobre aux Lucayes, puis découvre Cuba et Haïti. Son retour triomphal (mars 1493) est suivi d'un deuxième voyage (1493-1496), où il découvre notamment la Guadeloupe, Porto Rico, la Jamaïque, mais les conflits entre Espagnols et Indiens minent son autorité. Au cours d'un troisième voyage (1498-1500), il découvre la côte du continent sud-américain et les sources de l'Orénoque, mais il est arrêté par Bobadilla, qu'Isabelle avait envoyé enquêter sur son administration, et rentre à Cadix enchaîné. Il entreprend un quatrième voyage de 1502 à 1504 et longe la côte de l'Amérique centrale, mais fait naufrage à la Jamaïque. Il rentre trois semaines avant la mort de la reine, discrédité, malade, abandonné. Les journaux de bord de Colomb nous ont été conservés par la version résumée due à Bartolomé de Las Casas. L'édition de Martin Fernandez Navarrete, *Coleccion de los viajes y descubrimientos* (Madrid, Imprimerie nationale, 1825-1837, 5 vol.) a été aussitôt traduite à Paris sous le titre de *Relations des quatre voyages entrepris par Christophe Colomb*.

Éditions françaises par Alexandre Cioranescu, *Œuvres de Christophe Colomb*, Paris, Gallimard, 1961 et Michel Lequenne, *La Découverte de l'Amérique*, Paris, Maspero/La Découverte, 1979, 3 vol.

Cook, James (1728-1779)

Combattant les Français au Canada, le lieutenant James Cook exécute aussi des travaux de cartographie et rédige un mémoire sur une éclipse de soleil, ce qui le qualifie pour une importante mission scientifique : observer le passage de Vénus en 1769 et statuer sur l'existence de ce continent austral que recherchent alors les deux nations rivales. Le retour de Wallis lui permet de situer son observatoire à Tahiti. Il explore ensuite la Nouvelle-Zélande, découvre la côte orientale de l'Australie et rapporte de son premier tour du monde (1768-1771) une incomparable moisson scientifique. Le suivant (1772-1775) a pour objet l'exploration systématique du Pacifique : le continent austral n'existe pas. Cook repart en 1776 pour un troisième voyage, à la recherche de ce fameux passage du Nord-Ouest qui, au nord de l'Amérique, ferait communiquer les deux océans. Mais il trouve la mort aux îles Hawaï, lors d'un affrontement avec les autochtones.

Récit du premier voyage dans l'édition (peu fidèle) faite par John Hawkesworth, des voyages de Byron, Wallis, Cook et Carteret, *An Account of the Voyages [...]*, London, Strahan, 1773, t. II et t. III ; trad. fr. par J.-B. Suard, *Relation des voyages entrepris par Sa Majesté britannique [...]*, Paris, Saillant et Nyon, 1774 ; *Histoire des nouvelles découvertes faites dans la mer du Sud en 1767, 1768, 1769 et 1770 [...]*, 1774, t. II à IV. Récit du deuxième voyage : *A Voyage to the South pole, and Round the World. Performed in His Majesty's Ships the Resolution and*

Adventure, in the years 1772, 1773, 1774 and 1775. In which is included Captain Furneaux's Narrative [...], éd. John Douglas, London, Strahan and Cadell, 1777, 2 vol. ; trad. J.-B. Suard, *Voyages dans l'hémisphère austral et autour du monde, fait sur les vaisseaux d[u] Roi, L'Aventure et la Résolution, en 1772, 1773, 1774 et 1775 [...]*, Paris, Hôtel de Thou, 1778, 5 vol.

Édition critique des journaux des trois navigations par J. C. Beaglehole, London, The Hakluyt Society, 1955-1967, à qui on doit aussi une *Life of Captain Cook*, Stanford, Stanford University Press, 1974. Extraits dans *Relations de voyages autour du monde*, éd. Christopher Lloyd, Paris, Maspero/La Découverte, 1980, 2 vol. L'édition anglaise du troisième voyage (1776-1780) au cours duquel le navigateur trouvera la mort (février 1779) paraît en 1785, également par les soins de J. Douglas.

Coronado : voir Castañeda

Cortés, Hernán (Medellin, 1484 ou 1485-1547)

La première des cinq lettres (*Cartas de relación*) qu'il écrivit à Charles Quint entre 1519 et 1526 pour relater sa conquête du Mexique est perdue ; les trois suivantes furent aussitôt imprimées (Séville, puis Tolède) et vite connues de toute l'Europe : traductions parfois condensées en français (1522), latin, italien. La dernière ne sera publiée qu'en 1844 par Navarrete. Les quatre lettres connues sont réunies pour la première fois par l'édition de Pascual de Gayangos, *Cartas y Relaciones de Hernán Cortés*, Paris, A. Chaix, 1866.

Édition moderne par Manuel Alcalà, Mexico, s. n., 1943. Riches notes dans l'édition anglaise, *Letters from Mexico*, éd. J. H. Elliott et A. R. Pagden, Oxford, Oxford University Press, 1972. Éditions françaises, *Lettres de Fernand Cortés à Charles-Quint sur la découverte et la conquête du Mexique*, trad. Désiré Charnay, Paris, Hachette, 1896 ; Bernard Grunberg, *La Conquête du Mexique*, Paris, Maspero/La Découverte, 1982.

Coryat, Thomas (1577 ?-1617)

Fils du recteur d'Odcombe, Somersetshire, études à Gloucester Hall (Oxford), puis familier d'Henry, prince de Galles et bouffon (« *comic attendant* ») à la cour de Jacques I^{er}. 14 mai–3 octobre 1608 : voyage en Europe. *Coryat Crudities. Hastly gobled up in Five Moneths Travells in France, Savoy, Italy, Rhetia commonly called the Grisons Country, Helvetia alias Switzerland, some parts of high Germany, and the Netherlands [...]*, London, William Stansby, 1611 (réimpr. London, Scholar Press, 1978) ; *Coryat's Crudities*, Glasgow, James Mac Lehosé, 1905, 2 vol. ; Michael Strachan, *The Life and Adventures of Thomas Coryate*, Oxford, Oxford University Press, 1962.

William M. Schutte (préface de l'édition de 1978) tient le livre pour le premier guide de voyage imprimé en Angleterre et suggère que le titre a pu être inspiré par la préface de Dallington : « *Our memories are so surcharged with the multiplicity of [...] books, and our understanding so weakened with their unseasoned crudities (like stomachs with rawe fruities), that we are not able to digest them into any good blood either of knowledge or vertue* ». À son retour, Coryat pendit ses chaussures utilisées depuis Venise dans l'église d'Odcombe, où elles restèrent jusqu'au début du XVIII^e siècle. Dans ses *Crudities*, il insère « *An Oration made by Hermannus Kirchnerus, in Praise of Travel* » (*op. cit.*, t. I, p. 122-148) et une autre, du même auteur « *that the travell of Germany is to be preferred before all other travels* » (*ibid.*, t. II, p. 71-86). Un deuxième voyage, commencé en 1612, le conduit à Constantinople, Smyrne, Égypte, Jérusalem, Alep, Perse, puis en Inde : il y passe quatorze mois, rencontre l'ambassadeur Thomas Roe (voir *infra*, p. 734) en décembre 1615 et meurt à Surate en décembre 1617. Pas de relation, mais des lettres publiées par S. Purchas, *His Pilgrimes*, *op. cit.*, t. II, livre X, chap. XII et William Foster, *Early travellers in India [...]*, Oxford, Oxford University Press, 1921, p. 234-287.

Dallam, Thomas (vers 1570-après 1626)

Né dans le Lancashire, souche d'une dynastie de facteurs d'orgues qui construira celles de la cathédrale de Worcester (1613) et de King's College à Cambridge (1615), il est dès 1599 assez réputé pour qu'Elizabeth le charge d'en construire un qu'elle offrira au sultan Mahomet III afin de se ménager son amitié, dans le combat qu'elle mène contre les puissances catholiques comme pour faciliter les activités marchandes de la jeune Compagnie du Levant (1582). Dallam se rend ainsi à Constantinople (voyage de février 1599-mars 1600) ; au palais de Topkapi, il peut, par ruse, voir le harem. À Athènes, il sera victime d'une agression.

Relation dans *Voyages and Travels in the Levant*, t. I, *The Diary of Master Thomas Dallam, 1599-1600*, t. II, *Extracts from the diaries of Dr John Covel, 1670-1679*, éd. J. Theodore Bent, London, The Hakluyt Society, 1893. Sur Th. Dallam, voir Stanley Mayes, *An Organ for the Sultan*, London, Putnam, 1956, qui reproduit p. 96 une gravure « *The Organ Made by Thomas Dallam for the Grand Signior* » parue dans *The Illustrated London News*, 20 octobre 1860, « *said to be taken from the original specification* ».

Dallington, Robert (Geddington [Norfolk], 1561- Londres, 1637)

À la sortie de l'université de Cambridge, il devient *schoolmaster* à Norfolk, ce qui lui procure les ressources pour entreprendre un long voyage d'agrément en France. De retour en Angleterre, il est secrétaire de Francis Manners, futur 6^e Earl of Rutland, puis gentilhomme de la chambre privée des princes Henry et

Charles, et enfin *Master of the Charterhouse* et chevalier en 1624. Son livre associe heureusement compilation, information historique, expérience personnelle et réflexion critique. Il apparaît, dans sa deuxième édition, comme la mise en pratique d'un art de voyager, tout comme l'ouvrage qu'il consacra peu après à la Toscane (*A Survey of the Great Dukes state of Tuscany, in the yeare of our Lord 1596*, London, Edward Blount, 1605).

The View of Fraunce, London, Symon Stafford, 1604 ; réimpr. et introd. W. P. Barrett, Oxford, Oxford University Press, 1936. Édition piratée d'un ouvrage presque achevé en 1598, qui avait circulé en manuscrit. Dallington protesta dans l'introduction de l'ouvrage qu'il fit imprimer presque aussitôt sous un nouveau titre : *A Method for Travel. Shewed by Taking the View of France. As It Stood in the Yeare of our Lord 1598*, London, Thomas Creede ; trad. fr. par É. Emérique, « The view of Fraunce ». *Un aperçu de la France telle qu'elle était vers l'an 1598*, Versailles, Impr. de Cerf, 1892.

Dampier, William (1652-1715)

Tour à tour boucanier et chef d'expéditions régulières, il accomplit quatre tours du monde ; au cours du deuxième, il rencontre les Aborigènes d'Australie (*A New Voyage Round the World*, London, James Knapton, 1697 ; trad. fr., *Nouveau Voyage autour du monde*, Amsterdam, P. Marret, 1698).

Édition moderne par Mark Beken, « *A New Voyage Round the World* ». *The Journal of an English Boucaneer*, London, Hummongbird Press, 1998 ; extraits dans *Le Grand Voyage*, trad. J.-Y. Prate et préface de Michel, Le Bris, Phébus, 1993.

Davis, John (Sandrige, 1550 ?-Bornéo, 1605)

Très jeune, il navigue avec Adrian Gilbert. Toujours à la recherche du passage du Nord-Ouest, malgré les échecs précédents, l'Angleterre lui confie en 1585 une expédition au cours de laquelle il double le cap Farewell, arrive à la côte qu'il nomme *Desolation*, découvre le détroit qui porte son nom. Deux autres voyages ont lieu (1586 et 1587) ; il atteint la latitude de 73°, mais les bancs de glace lui imposent le retour. Il participe à la bataille contre l'*Armada* espagnole et continuera à naviguer, notamment sur les côtes sud-américaines avec Cavendish, à Cadix et aux Açores avec Raleigh, et aux Indes orientales, où il sera massacré par des pirates japonais.

R. Hakluyt avait inséré la relation de ses voyages dans l'Arctique (la seconde par lui-même, les deux autres par le marchand John Janes) dans ses *Principal Navigations* (London, G. Bishop, 1600), réimpr. Glasgow, Mac Lehosé, 1904, t. VII, p. 381-445 ; édition moderne par A. H. Markham, *The Voyages and Works of John Davis*, London, The Hakluyt Society, 1880 ; réimpr. New York, B. Franklin, 1970.

Defoe, Daniel (1660-1731)

S'engage en 1685 dans l'armée protestante de Monmouth. Après le succès de la révolution orangiste, Robert Harley lui confie des missions d'espionnage en Angleterre et Écosse (1705). Elles lui donnent une connaissance précise du pays, dont il célèbre la prospérité présente et les espérances. La publication de *Robinson Crusoe* (1719) et de *Moll Flanders* (1722) l'avait déjà rendu célèbre quand il fait paraître en 1724-1726 *A Tour through Great Britain*, 3 vol. : un livre très documenté, tant par les informations de première main (on en a parfois contesté l'importance) que par les lectures qui l'alimentent. Jeune homme, il avait rêvé, au cours d'un voyage en Angleterre accompli avec un ami, d'une circumnavigation de l'ensemble des îles Britanniques, comme le fit le général romain Julius Agricola.

710

Daniel Defoe, *A Tour through the Whole Island of Great Britain*, éd. G. D. H. Cole et D. C. Browning, London, Dent, 1962 ; extraits illustrés, par P. N. Furbank et W. R. Owens, London, Yale University Press, 1991. Sur D. Defoe et C. Fiennes, voir E. Moir, *The Discovery of Britain. The English Tourists, 1540 to 1840*, London, Routledge et K. Paul, 1964, p. 42-45.

Della Valle, Pietro (Rome, 1586-1652)

En 1614, il s'embarque pour Constantinople. De là, il se rend en Égypte, Terre sainte, Alep (juin 1616), puis en Perse et à Bagdad (octobre 1616), où il épouse une jeune chrétienne. Il rencontre Abbas I^{er}, reste deux ans à Ispahan. En septembre 1621, il part pour Ormuz, mais sa femme meurt en chemin, le 30 décembre 1621. Inconsolable, il fait embaumer le corps, qu'il porte avec lui, en Inde, à Goa, pour l'ensevelir dans le caveau familial lors de son retour à Rome en mars 1626. Relations sous forme de lettres (effectivement envoyées à son ami Mario Schipano) publiées à Rome : Turquie (1650), Perse (1658), Inde (1663). Nombreuses traductions : françaises (*Les Fameux Voyages de Pietro della Valle*, Paris, s. n., 1661-1665 ; Paris, G. Clouzier, 1670 ; Rouen, chez Robert Machuel, 1745), anglaise (1664), néerlandaise (1664-1665), allemande (1674). Pour les années 1615-1629, voir le journal inédit à la Bibliothèque vaticane (Ottoboniano Latino 3382).

I Viaggi di Pietro della Valle. Lettere dalla Persia, éd. F. Gaeta et L. Lockart, Roma, Istituto poligrafico dello Stato, coll. « Il Nuovo Ramusio », 1972, t. I ; *In viaggio per l'Oriente. Le mummie, Babilonia, Persepoli*, éd. Antonio Invernizzi, Alessandria, Edizioni dell'Orso, 2001.

De Marees, Pieter

Neveu d'un marchand d'Amsterdam à qui il dédia la relation de son voyage en Guinée, entrepris en novembre 1600. Peu intéressante pour la flore et la faune (elle

recopie souvent des textes relatifs à l'Asie), elle l'est davantage pour l'ethnologie : sans indulgence pour certaines coutumes ou superstitions des Africains, Pieter de Marees est toutefois plus ouvert à leur égard que la plupart de ses contemporains.

Description et recit historial du riche royaume d'or de Guinea [...], Amsterdam, C. Claesson, 1605, traduction française (peut-être par lui-même). Épître au lecteur du 16 avril 1602 ; traduction anglaise, *Description and Historical Account of the Gold Kingdom of Guinea* (1602), trad. de l'allemand et éd. Albert von Dantzig et Adam Jones, Oxford, Oxford University Press, 1987.

Des Hayes, Louis, baron de Courmenin (?-1632).

Conseiller de Louis XIII qui lui confie une mission au Levant (avril 1621-mai 1622), dont il s'acquittera avec succès : obtenir la restitution aux cordeliers des Lieux saints, que leur disputent les Arméniens (*Voyage du Levant, fait par le commandement du roi en 1621*, Paris, Adrian Taupinart, 1624 et 1632 ; la rédaction est l'œuvre d'un secrétaire ; exempl. BnF Richelieu, Ge. FF. 8531). Des Hayes livre des informations précieuses sur les Balkans, Constantinople et Jérusalem. Ses *Voyages au Danemarck*, publiés en 1664 seulement, rapportent des missions effectuées en 1629. Il se joint ensuite aux ennemis de Richelieu, ce qui lui vaut d'être arrêté en Allemagne, puis décapité à Béziers.

Díaz del Castillo, Bernal (vers 1492-1581)

Né à Medina del Campo, où son père était *regidor*, il s'embarque à la mort de ce dernier, en 1514, pour le Nouveau Monde. Gouverneur de Tierra Firme, il suit Diego Velazquez à Cuba, puis s'engage dans l'expédition de Cortés en 1519 et sera récompensé de sa fidélité par une *encomienda* au Guatemala. Il continue sa carrière militaire puis, en 1568, met la dernière main à sa *Verdadera historia de la conquista de la Nueva Espana* (publiée seulement en 1632), destinée à répondre à la *Cronica de la conquista de Nueva España* (1552), version « officielle » rédigée par Gomara, qui fut chapelain de Cortés. *Verdadera historia [...]*, éd. critique Carmelo Saenz de Santa Maria et Ramon Iglesia, Madrid, Instituto Gonzalo Fernandez de Oviedo, CSIC, 1982.

Diderot, Denis (Langres, 1713-Paris, 1784)

Le maître d'œuvre de l'*Encyclopédie* n'a guère voyagé avant sa visite à Catherine II, et ses deux séjours à La Haye (juin-août 1773 et avril-octobre 1774) encadrent son voyage en Russie.

Drake, Francis (1540 ?-1596)

Il a déjà effectué des raids contre Panama quand Elizabeth I^{re} lui confie en 1577 une flotte de cinq navires pour harceler les colonies espagnoles sur la

côte du Pacifique. Mais conflits internes et désertions dans la zone du détroit de Magellan la réduisent bientôt à un seul bâtiment avec lequel il achèvera en novembre 1579 le premier tour du monde après celui de Magellan. Il participe à la victoire contre l'Invincible Armada en 1588 mais ses entreprises océaniques connaissent des succès divers et il meurt de la dysenterie dans les Antilles espagnoles. Compilant deux relations manuscrites (voir *Hakluyt's Handbook*, t. I), R. Hakluyt publie en 1600 le récit de sa circumnavigation dans le tome III de ses *Principal Navigations* (réimpr. de 1904, *op. cit.*, t. XI, p. 48 sq.).

Études modernes par David B. Quinn, *Sir Francis Drake as seen by his Contemporaries*, Providence, John Carter Library, 1996 ; Harry Kelsey, *Sir Francis Drake. The Queen's Pirate*, London, Yale University Press, 1998.

Ducket, Geoffrey

712 Agent anglais de la Muscovy Company, il accompagne avec Bannister l'ambassade de Thomas Randolph en Russie (1568 : voir Turberville, p. 347 et 741) ; ils y passent l'hiver avant de repartir pour la Perse en juillet 1569 pour le compte de la Moscovy Company, sous le commandement de Thomas Bannister, auquel il succède après sa mort (29 juillet 1571). Blessé par des pirates cosaques sur la Caspienne, il revient à Moscou, puis à Londres (octobre 1574). R. Hakluyt publie dès 1589 la relation du voyage qui, selon le *Hakluyt's Handbook*, t. II, p. 356, a été tirée par Philip Jones d'une narration faite par Lionel Plumtree (BL Add. Ms. 481 51, f. 161-174). Elle figure également dans ses *Principal Navigations* (t. III, p. 162-166) et dans *Early Voyages and Travels to Russia and Persia by Anthony Jenkinson and other Englishmen*, éd. E. Delmar Morgan et C. H. Coote, London, The Hakluyt Society, 1886, 2 vol. (t. II, p. 436-440).

Du Halde, Jean-Baptiste (Paris, 1674-1743)

Homme de lettres et géographe, il poursuit pour ses supérieurs jésuites la publication des *Lettres édifiantes*. Il en tira également un ouvrage remarquablement informé : sa *Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de l'empire de Chine et de la Tartarie chinoise*, Paris, P. G. Lemercier, 1735, 4 vol.

Dunton, John (1659-1733)

Libraire. Il venait de se remarier en 1697 quand des querelles avec sa belle-mère l'amènent à quitter le foyer pour voyager en Irlande. Son existence mouvementée donnera lieu à une autobiographie, *Life and Errors of John Dunton*, London, s. n., 1705. Lié à Defoe et aux membres du parti politique britannique Whig, il attendra vainement la gratitude de George I^{er} et sa mort passera inaperçue. Il

laisse de l'Irlande une image dépourvue de complaisance, mais n'est pas hostile à son peuple : « *I take the Irish to be a people well humor'd and open hearted, and verie capable of good impressions if a prudent care be taken to manage them* » (p. 27) ; mais font obstacle à cette promotion des Irlandais leur religion et leur pauvreté. Dunton pensait publier le manuscrit (Bodleian, Rawl. D.71) de son *Teague Land or a Merry Ramble to the Wild Irish. Lettres from Ireland* (1698), éd. Edward Mac Lysagh, Dublin, Irish Academic Press, 1982 (paru d'abord en appendice à son *Irish Life in the 17th Century*, Cork/London, Longmans, 1939).

Evelyn, John (Wotton, 1620-1706)

Issu d'une puissante famille du Middlesex. Il abandonne des études en dilettante pour s'engager dans l'armée hollandaise (1641) après la mort de son père, rentre en octobre à Londres, « *studying a little, but dancing and fooling more* », embrasse la cause royaliste, reçoit du roi le congé de voyager et part pour un Grand Tour en France, Italie et Suisse (1643-1647). Il arrive en France le 11 novembre 1643, en Italie en octobre 1644, séjourne à Rome, Naples, Venise, Padoue (études de médecine). En avril 1646, il quitte Venise avec le poète Edmund Waller, visite Vérone et Milan, franchit le Simplon. Il épouse en 1647 Mary Browne, douze ans, fille unique de l'ambassadeur anglais à Paris (elle ne le rejoindra qu'en 1652). De retour à Londres en septembre, il publie en 1649 une traduction de François de La Mothe Le Vayer. Les vicissitudes des guerres civiles lui font traverser plusieurs fois la Manche. La cause royaliste perdue, il s'installe à Deptford. Après la Restauration, Evelyn participe à la fondation de la Royal Society, dont il devient secrétaire en 1672. Toujours royaliste convaincu, il n'occupe cependant que des emplois mineurs. Il est curieux de jardins et d'architecture, laisse une œuvre variée et abondante, mais sans autre pièce majeure que son *Diary*, imprimé en 1818-1819 par William Bray.

Édition moderne de E. S. de Beer, *The Diary*, Oxford, Clarendon Press, 1955 (réimpr. 1966), 6 vol.

Fanshawe, Lady Ann (Londres, 1625-1680)

Ann Harrison épouse en 1644 sir Richard Fanshawe, très fidèle aux Stuarts pendant la guerre civile et qui, après la Restauration, devient ambassadeur en Espagne (1664) ; rappelé en 1666, il meurt la même année. Poétesse lettrée, elle le suit dans ses voyages, accompagnée de ceux de leurs nombreux enfants en âge de les suivre. Tout en étant soucieuse de ne pas gêner les affaires de son mari, et curieuse des réalités quotidiennes, elle jette sur l'Espagne un regard personnel, qui échappe aux stéréotypes. Ses *Mémoires*, écrits en 1676 à l'intention de son seul fils encore en vie et restés manuscrits jusqu'en 1829, sont consacrés pour l'essentiel à ses années espagnoles.

Édition moderne par John Loftis, *Memoirs*, Oxford, Clarendon Press, 1979 (avec les mémoires de Lady Anne Halkett).

Fiennes, Celia (1662-1741)

Fille d'un colonel de Cromwell, hardie et non-conformiste, elle parcourt à cheval l'Angleterre entre 1685 et 1710. *The Illustrated Journeys of Celia Fiennes 1685-1712*, éd. Christopher Morris, London, Macdonald, 1982.

Fletcher, Giles (vers 1549 -1611)

714 Poète et diplomate, fils d'un vicaire du Hertfordshire, étudie à Cambridge ; il conduit en 1588-1589 une mission commerciale qui, en dépit de certaines avanies, est un succès pour les marchands anglais. En 1610, il est engagé dans des négociations commerciales avec le Danemark. Sa relation, *Of the Rus Common Wealth; or Manner of Government by the Russe Emperour [...], with the Manners and Fashions of the People of that Countrey* (London, Thomas Charde, 1591), fut vite retirée de la vente à la requête de marchands anglais alarmés par des passages qui pouvaient offenser le tsar, et réimprimée, abrégée et épurée, par R. Hakluyt (*Voyages*, t. I, p. 542 *sqq.*), qui semble avoir eu accès à la relation manuscrite (BL Sloane Ms. 61) : voir *Hakluyt's Handbook*, éd. D. B. Quinn, London, The Hakluyt Society, 1974, t. I, p. 228 et S. Purchas, *His Pilgrimes*, *op. cit.*, t. III, p. 413 *sq.*

Fonvazine, Denis (1744 ou 1745-1792)

En 1777-1778, ce noble russe d'ancienne famille, qui venait par son mariage de se soustraire à une existence besogneuse, quitte Saint-Pétersbourg pour un voyage avec son épouse en Pologne, Allemagne et France. À son retour, il continue son activité d'auteur dramatique et entreprend un nouveau voyage en Allemagne et Italie (1784-1785). Les lettres qu'il adressa lors de son premier séjour à sa sœur, au comte Piotr Ivanovitch Panine et au diplomate écrivain Iakov Boulgakov ont été traduites de l'édition en russe de Moscou-Léningrad (1959, t. II) et commentées par Henri Grosse, Jacques Proust et Piotr Zaborov (*Lettres de France, 1777-1778*, Paris, CNRS Éditions/Oxford, The Voltaire Foundation, 1995 ; l'édition ajoute, pour Panine et Boulgakov, des manuscrits autographes).

Nous remercions les éditions du CNRS d'avoir autorisé gracieusement la reproduction d'un extrait de ce livre.

Forrest, Thomas (1729 ?-1802 ?)

Ce marin entre après 1748 au service de l'East India Company. Une longue expérience de la navigation dans l'océan Indien lui vaut de se voir confier une mission d'exploration en Nouvelle-Guinée (1774-1776), que suivront

d'autres voyages dans le Pacifique jusqu'à sa mort (sans doute en Inde, vers 1802). *A Voyage to New Guinea and the Moluccas, from Balambangan, 1774-1776*, London, G. Scott, 1779 ; 2^e édition, *id.*, avec index, 1780 (fac-similé, Oxford University Press, 1969) ; traduction française *Voyage aux Moluques et à la Nouvelle-Guinée (1774-1776)*, Paris, Hôtel de Thou, 1780.

Frobisher, Martin (vers 1535-1594)

1544 : premier voyage en Guinée. 1577 : capitaine général et amiral de la flotte de la Company of Cathay. 1576-1578 : voyages infructueux en quête du passage du Nord-Ouest. Accompagne Drake dans son expédition de 1585. Il commande un vaisseau contre l'*Armada* en 1588. Blessé en 1594, dans un nouveau combat contre l'Espagne, près de Crozon, il meurt à son retour à Plymouth. R. Hakluyt insère dans ses *Principal Navigations* une relation des trois voyages, par Christopher Hall, Dionise Settle et Thomas Ellis, et une autre, de l'ensemble, par George Best (celle-ci dans *The Three Voyages of Martin Frobisher [...] 1576-78*, éd. Richard Collison, London, The Hakluyt Society, première série ; réimpr. New York, B. Franklin, 1963 ; Sur les expéditions dans l'Arctique, voir les *Recueils des voyages au Nord*, Amsterdam, Bernard, 1724-1731.

Gage, Thomas (Angleterre, vers 1603-Jamaïque, 1656)

Envoyé par son père en 1612 étudier chez les jésuites en Espagne, il les quitte pour les dominicains de Valladolid. Il veut être missionnaire aux Philippines en 1625, mais demeure au Mexique et au Guatemala (1626-1637). Assailli de doutes religieux, il rentre en Espagne. Le spectacle des dévotions de Lorette le fait retourner en Angleterre (1641), où il abjure et se marie (1642), choisit le camp des parlementaires, devient un virulent prédicateur anti-catholique et publie *A New Survey of the West-Indias* (London, 1648) ; *Travels in the New World*, éd. J. Eric S. Thompson, Norman, Oklahoma University Press, 1958. Bien informé des faiblesses des défenses de l'Amérique espagnole, il s'engage comme chapelain dans l'expédition du général Venable, mais meurt lors de la prise de la Jamaïque.

Dans le t. IV de sa *Relation de divers voyages curieux* (1674), M. Thévenot insère des extraits du livre, qui est traduit (expurgé) sur ordre de Colbert (*Voyages dans la Nouvelle-Espagne*, Paris, Clouzier, 1676, 2 vol.). Également traductions allemande et hollandaise.

Gama, Vasco de (1469-1524)

En 1487, Jean II de Portugal confie à ce navigateur la direction d'une flotte destinée à contourner l'Afrique pour atteindre l'Inde, mais le départ n'aura lieu

qu'en 1497. Il atteint le cap des Tempêtes, déjà doublé par Bartolomeu Dias en 1487 et l'appelle cap de Bonne-Espérance, longe la côte orientale de l'Afrique puis, aidé d'un pilote du Gujerat, fait voile vers Calicut, où il aborde le 19 mai 1498 et signe un avantageux traité de commerce. Nommé à son retour amiral des Indes, il entreprend un deuxième voyage (1502-1503) et consolide en Inde et à Cochin les résultats du précédent, établissant une puissance militaire et jetant les fondements de l'empire portugais dans l'océan Indien. Jean II le nomme vice-roi des Indes en 1524, avant que Camoens ne fasse de lui le héros de ses *Lusiades* (1572). Relation de ses voyages par Castanheda en 1551, *Historia do descobrimento e conquista da India pelos Portugueses*, selon un ms. anonyme attribué à Alvaro Velho. Une copie contemporaine de l'original perdu du récit d'Alvaro Velho a été découverte en 1834 (aujourd'hui à la Biblioteca Pública Municipal de Porto, 804). Première édition par Diogo Köpke et Antonio da Costa, *Roteiro da Viagem que em Descobrimto da India pelo Cabo da Boa Esperança fez Dom Vasco da Gama em 1497*, Porto, Typogr. commercial portuense, 1838 ; Édouard Charton, *Voyageurs anciens et modernes*, trad. Ferdinand Denis, Paris, s. n., 1855, t. III, reprise par J. Cassou, *La Découverte du Nouveau Monde*, Paris, Albin Michel, 1966. Édouard Charton, *Voyageurs anciens et modernes*, Paris, bureaux du « Magasin pittoresque », 1863, t. III, édite le *Roteiro* (qu'il attribue à Alvaro Velho) trouvé dans le monastère de Santa Cruz de Coimbra et déjà passé à la Bibliothèque publique de Porto : une copie du début du xv^e siècle, qu'il juge fidèle ; mais il déclare *in fine* qu'il a fait sa traduction « d'après » l'édition de Diogo Köpke, Porto, 1838 ; édition française moderne par Paul Teyssier et Paul Valentin, Chandeigne, 1995. Sur la rencontre avec les Hottentots, lire A. Margarido, « La vision de l'autre (africain et indien d'Amérique) dans la Renaissance portugaise », dans *L'Humanisme portugais et l'Europe*, actes du XXI^e colloque international d'études humanistes (Tours, juillet 1978), Paris, Fondation Gulbenkian, 1984, p. 507-555 ; Malvern Van Wyk Smith, « "The most wretched of the human Race": The iconography of the Khoikhoi (Hottentots), 1500-1800 », *History and Anthropology*, 5, 3-4, 1992, p. 285-330 ; François-Xavier Fauvelle-Aymar, *L'Invention du Hottentot. Histoire du regard occidental sur les Khoisan (xv^e-xix^e siècle)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2001 ; *Fureur et Barbarie. Récits de voyage chez les Cafres et les Hottentots (1665-1721)*, éd. Dominique Lanni, Paris, Cosmopole, 2003.

Gandavo, Pero de Magalhães de

Né à Braga et fils d'un Flamand de Gand, il passe quelques années au Brésil, ouvre à son retour une école publique et livre aux presses de Antonio Gonçalves son *Historia da Provincia de Santa Cruz* (Lisboa, 1576), précédée de tercets et d'un sonnet de Camoens. Édition rarissime, réimprimée en 1922 à Sao Paulo

par Assis Cintra, *Nossa primeira historia*. Traduction par H. Ternaux-Compans, *Voyages, relations et mémoires originaux pour servir à l'histoire de la découverte de l'Amérique*, Paris, Arthur Bertrand, 1837-1840, t. II ; republiée sous le titre *Histoire de la province de Santa Cruz que nous nommons le Brésil*, Nantes, Éditions Le Passeur, 1995.

Gmelin, Jean George (Tübingen, 1709-1755)

Au terme de ses études de médecine en 1727, il part pour Saint-Petersbourg où il est admis à l'Académie des sciences. Il fait partie d'une expédition scientifique envoyée par l'impératrice Anna pour explorer la Sibérie et le Kamtchatka ; ils atteignent Irkoutsk et le lac Baïkal et ne retrouvent la capitale russe qu'en janvier 1743. À son retour en Allemagne, Gmelin devient professeur de botanique et de chimie à Tübingen en 1749. On lui doit une *Flora sibirica [...]*, Sankt-Peterburg, 1747-1750, 4 vol. et, en allemand, un *Voyage en Sibérie de 1733 à 1743*, Göttingen, 1751-1752. Ce dernier, relation minutieuse surchargée de détails, n'existe en français que dans les extraits donnés par l'abbé Prévost, *Histoire des voyages* (t. XVIII) et la traduction abrégée de Kéralio, *Voyage en Sibérie, contenant la description des mœurs et usages des peuples de ce pays, le cours des rivières considérables [...]*, Paris, Dessaint, 1767, 2 vol.

Goethe, Wolfgang (1749-1832)

Quand il quitte Weimar pour l'Italie en septembre 1786, Goethe a depuis une dizaine d'années congédié l'époque de *Werther* et du *Sturm und Drang* pour se convertir à une esthétique résolument classique. L'Italie n'est pas pour lui, comme elle l'est pour les voyageurs du Grand Tour, une étape de la formation, mais le terme d'une quête : celle de l'antiquité classique. Retour : mars 1788. On peut lire *Italienische Reise* dans la traduction de Jacques Porchat, *Voyages en Suisse et en Italie*, dans *Œuvres complètes*, Paris, Hachette, 1862, t. IX.

Göllnitz, Abraham

Ce géographe allemand né à Dantzig quitte l'Allemagne en 1628 pour voyager en Europe (Pays-Bas espagnols, France, royaume de Piémont) : relation dans son *Ulysses belgico-gallicum*, Leyde, Elzévir, 1631, in-12 (traduction libre en 1643 par Louis Coulon, *L'Ulyse français*). On le retrouve en 1642 à Copenhague (secrétaire du roi), avant de perdre sa trace.

Graaf, Nicolas de

Ayant achevé son apprentissage de chirurgien à Alkmaar, l'auteur s'embarque pour les Indes Orientales sur un vaisseau de la V.O.C. et naviguera de 1639 à 1687. Édition originale néerlandaise, *Reisen [...]*, Horn, 1701 ; traduction

française, *Voyages aux Indes orientales et en d'autres lieux de l'Asie [...]*, Amsterdam, Bernard, 1719.

Grataroli, Guglielmo (Bergame, 1516-1568)

Médecin de Padoue, qu'il quitte pour des raisons religieuses, il devient le collègue de Turler à Marbourg et celui de Zwinger à Bâle. Voyages en Italie, Suisse, Savoie, Bourgogne. Son *De regimine iter agentium [...]*, Basileae, s.n., 1561 est exploité par de nombreux traités postérieurs (dont le *Brevarium* de S. Zwicker en 1638 ; extraits dans *Voyages et voyageurs de la Renaissance*, éd. E. Bonnaffé, Paris, E. Leroux, 1895 ; réimpr. Genève, Slatkine reprints, 1970).

Gallizioli, Giovanbattista Conte, *Della vita, degli studii e degli scritti di Guillelmo Grataroli Filosofo e medico*, Bergame, 1788 ; Bietenholz, Peter, *Der italienische Humanismus und die Blütezeit des Buchdrucks in Basel*, Bâle/Stuttgart, Helbing & Lichtenhahn, 1959, p. 131 sq.

718

Gray, Thomas (1716-1771)

La tutelle de son oncle le soustrait à un père violent et l'envoie comme pensionnaire à Eton. Il quitte Cambridge en 1738, sans un diplôme. Ami de Richard West et d'Horace Walpole, il part avec ce dernier pour un Grand Tour (mars 1739-septembre 1741) : deux mois à Paris, puis Reims, Lyon, la Grande Chartreuse, Turin, Florence (onze mois, où s'arrêtent les lettres conservées de ce voyage, dans *Correspondence*, éd. Peter Toynbee et Leonard Whibley, Oxford, Clarendon Press, 1935 [t. I, p. 99-182] : Venise, Padoue, Vérone, Milan, Turin, Lyon, etc.).

Hall, Joseph (1574-1656)

Évêque d'Exeter et de Norwich, théologien puritain profondément engagé dans les conflits religieux de son temps, il laisse une œuvre abondante : traités doctrinaux, méditations, sermons, satire, poésie (première édition complète par Josiah Pratt, London, 1808, 10 vol.). Il publie à Londres en 1605 (à l'adresse de Francfort et sous le nom de Mercurius Britannicus) un voyage imaginaire, *Mundus alter et idem Sive Terra Australis hac semper incognita [...]*, éd. et trad. John Millar Wands, New Haven, Yale University Press, 1981. Dans *Quo vadis? A Just Censure of Travell as it is commonly undertaken by the Gentlemen of our Nations*, London, 1617 ; réimpr. Norwood (NJ), W. Johnson, 1975 ; traduction par Théodore Jaquemot, *Quo Vadis ? ou Censure des voyages [...]*, Genève, Pierre Aubert, 1628, des arguments empruntés aux stoïciens et aux Pères de l'Église servent au « Sénèque anglais » à dénoncer le voyage de formation pratiqué par l'élite sociale d'Angleterre comme un « *private and publike meschiefe* ». Nul besoin, selon lui, de chercher à l'étranger ce qu'offre l'Angleterre : le meilleur

régime politique, les meilleures universités. Les mêmes arguments serviront aux critiques anglaises du Grand Tour. Voir J. Locke, *Some thoughts concerning education*, London, 1693, p. 189-201, et Richard Hurd, *Dialogues on the uses of foreign Travell...*, 1764. Sans contester l'intérêt des voyages pour le commerce ou le service de l'État, Hall s'en prend seulement au voyage de curiosité : trop de parents, selon lui, envoient à l'étranger des enfants immatures, qui s'y corrompent sans profit, surtout en pays papiste. Mais il s'élève au-dessus de cette polémique pour déplorer la curiosité futile qui aboutit au mépris de la patrie. Le voyage est désormais inutile : le monde est connu, et tant de bons auteurs nous instruisent sur lui.

Hentzner, Paul (mort en 1623)

Juriste de Brandebourg, il voyage comme tuteur de Christoph Rehdiger, jeune noble silésien en Allemagne, France, Suisse, Italie et Angleterre de 1596 à 1600. Édition latine de son *Itinerarium* à Nuremberg, 1612. Les pages anglaises du livre sont les plus personnelles, les autres relevant souvent d'une érudition de seconde main (voir E. S. Bates, *Touring in 1600*, p. 43-44) ; édition anglaise par William Rye, *England as seen by foreigners in the days of Elizabeth and James the First*, London, R. J. Smith, 1865 ; réimpr. New York, B. Blunt, 1967.

Herbert, Thomas (York, 1606-1682)

De 1627 à 1629, il fait partie de l'ambassade de Sir Dodmore Cotton auprès d'Abbas I^{er}, roi de Perse. Il resta loyal à Charles I^{er} qui l'avait fait gentilhomme de la chambre. *A Relation of some Years Travaile into Afrique, Asia, Indies*, London, 1634, réédité en 1638 sous le titre *Some Yeares Travels into divers parts of Asia and Afrique* ; ainsi qu'une édition de 1677, sous le titre *Some Yeares Travels into divers parts of Africa and Asia the Great*, London, R. Scot, T. Basset, J. Wright and R. Chiswell, laquelle nous a servi à illustrer notre ouvrage. Traduction hollandaise de son livre en 1658, sur laquelle est établie une version française peu fidèle, que nous n'avons pas retenue (*Relation du voyage de Perse et des Indes orientales*, Paris, Jean Du Puis, 1663). Réimpr. de l'édition de 1634, Amsterdam/New York, Theatrum orbis Terrarum/ Da Capo Press, 1971.

Ides, Evert Ysbrand (1657, Schleswig-Holstein-1708)

Né d'une famille de marchands hollandais, il est dès 1677 à Arkhangelsk et, dix ans plus tard, exerce le commerce entre Hambourg et la Russie, avec assez de succès pour devenir familier de Pierre le Grand, qui lui confie une mission diplomatique à Pékin. Parti en mars 1691, il voit Kama, Tobolsk, Irtysh et traverse les grands fleuves sibériens avant d'arriver à Pékin en novembre 1693. La méfiance des Chinois et sa propre inexpérience ne lui permettent pas

d'atteindre ses objectifs politiques ; mais il obtient des avantages commerciaux et s'enrichit dans ce voyage, dont la relation parut à Londres en 1706 : *The Three Years Travels from Moscow over-land to China* [...].

Édition moderne par David N. Collins, dans *Siberian Discovery*, Richmond, Curzon Press, 2000, t. I ; éd. allemande par Michael Hundt, *Beschreibung der dreijährigen Chinesischen Reise*, Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 1999.

Johnson, Samuel (1709-1784)

Une des figures majeures des lettres britanniques du XVIII^e siècle : œuvres poétiques, littérature narrative (*Rasselas*), travaux de critique, journalisme, et surtout son grand *Dictionary of English Language* (1755) et son édition de Shakespeare (1765). Il a déjà soixante-quatre ans et sa santé est déclinante quand il se rend à l'invitation de son cadet admiratif, James Boswell : entreprendre la découverte de l'Écosse et des Hébrides (voyage d'août à novembre 1773). Le récit de S. Johnson, publié en 1775, connaît un vif succès.

720

A Journey to the Western Island of Scotland, éd. Mary Lascelles, New Haven/London, Yale University Press, 1971. Thomas M. Curley, *Samuel Johnson and the Age of Travel*, Athens, Georgia University Press, 1976.

Joly, abbé Barthélemy

De l'auteur, nous ne savons que ce qu'il nous livre de lui dans la relation de son voyage en Espagne, conservée dans le ms. fr. 24917 de la BnF. (« Voyage fait par M. Barthélemy Joly, conseiller et ausmonier du Roy, en Espagne, avec M. Boucherat, abbé et général de l'ordre de Citeaux », f^o 1r^o-67r^o), publié dans la *Revue hispanique* (20, 1909, p. 460-618) par L. Barrau-Dihigo (R. Foulché-Delbosc) sous le titre de *Voyage de Barthélemy Joly en Espagne (1603-1604)*. B. Joly manifeste à l'égard des Espagnols des préventions exaspérées par l'intervention de leur pays dans les affaires françaises lors de la Ligue.

Kaempfer, Engelbert (1651-1716)

Médecin allemand de Westphalie, il voyage en Pologne, Suède, Perse, s'installe à Batavia en 1689 pour y poursuivre ses recherches d'histoire naturelle. En 1690, il s'embarque sur la flotte de la V.O.C. qui, une fois l'an, rend visite à la cour impériale du Japon. Il ne quitte le pays qu'en novembre 1692, pour un bref séjour à Batavia, et le retour en Europe. En avril 1694, il est reçu docteur à l'université de Leyde et, à l'occasion de sa thèse inaugurale, ruine la légende de l'*Agnus scythicus*.

To History of Japan, together with a Description of the Kingdom of Siam, 1690-1692, est la traduction du manuscrit original allemand faite par John Gaspard Scheuchzer et publiée par Hans Sloane (London, 1727 ; trad. fr. François Nannet, *Histoire véritable [...] du Japon*, La Haye, 1729, 2 vol.) ;

édition moderne, Glasgow, MacLehose, 1906, réimpr. New York, AMS Press, 1971. Réimpr. *A Description of the Kingdom of Siam*, Bangkok, Orchid Press, coll. « Itineraria Asiatica », 1987 puis 1998.

Kalm, Pehr (1716-1779)

Botaniste suédois, élève de Linné à Uppsala, à l'initiative duquel il s'embarque pour un séjour en Angleterre dans les colonies françaises et anglaises d'Amérique du Nord (1748-1751) ; nommé à son retour professeur à Abo (1752). De la relation de son voyage, *En resa till Norra America*, seuls les trois premiers volumes furent publiés ; les quatre autres disparurent dans l'incendie de l'université d'Abo. Kalm fonda le jardin botanique de cette ville.

Édition anglaise : London, s. n., 1770-1771, 3 vol. Traduction partielle en français (textes relatifs au Canada) par L. W. Marchand, *Voyage de Kalm en Amérique*, Montréal, T. Berthiaume, 1880.

Kelly, Michaël (1764 ?-1826)

Acteur, ténor et compositeur, fils d'un marchand de vin et maître de cérémonie au château de Dublin. S'embarque en 1799 pour Naples. Chante à Florence et Venise (1780), puis à Vienne (quatre saisons, dont le rôle de Don Basilio à la création des *Nozze di Figaro*, en 1786). Il fut bien reçu de Mozart et Salieri et confia à Theodore Hook la rédaction de ses *Reminiscences* (London, s. n., 1826, 2 vol. ; réimpr. New York, B. Blom, 1969).

La Barbinais Le Gentil

Né près de Saint-Malo, il quitte Cherbourg pour le Chili en août 1714. Dans les années suivantes, il est au Pérou, à Guam, en Chine, à l'île Bourbon, au Brésil, en Galice, puis à Gênes (1718) et au Chili. Il achève son voyage (un tour du monde) en 1724 et en édite la relation sous forme de lettres adressées au comte de Morville, ministre et secrétaire d'État.

Nouveau Voyage autour du monde, avec une description de la Chine, Paris, François Flahault, 1725-1727, 3 vol. ; Amsterdam, P. Mortier, 1728 ; l'édition faite à Paris, chez Briasson, en 1728 est la plus complète.

Labat, Jean-Baptiste (1663-1738)

Ce dominicain s'embarque à la fin de 1693 pour les Antilles (Martinique et Guadeloupe) et devient bientôt procureur général de la mission de son ordre dans l'archipel. En 1705, on l'appelle en Espagne (Andalousie), à La Rochelle, puis en Italie. Il ne revient à Paris qu'en 1716, et travaille à la rédaction de ses voyages ainsi qu'à d'autres textes de littérature viatique dont on lui confie l'édition (*Nouvelle relation de l'Afrique occidentale [...]*, Paris, G. Cavalier,

1728, d'après les mémoires d'André Brue). Labat est un conteur enjoué, proluxe, très tenté par l'anecdote, avec une nette propension à s'installer au centre de la toile.

Voyages du chevalier Desmarchais en Guinée, îles voisines, et à Caienne [...], 4 vol. ; *Relation historique de l'Éthiopie occidentale [...]*, 1732, 5 vol.

Ses voyages : *Voyage en Espagne et en Italie*, 1730, 8 vol. et surtout *Nouveau Voyage aux îles de l'Amérique, contenant l'histoire naturelle de ces pays [...]*, Paris, G. Cavelier, 1722, 6 vol.

Lafitau, Joseph-François (Bordeaux, 1681-1746)

722

Entré très jeune dans la Compagnie de Jésus, il fit deux séjours missionnaires au Canada, qui lui inspirèrent un ambitieux essai d'ethnologie comparée, *Mœurs des Sauvages Américains, comparées aux mœurs des premiers temps*, Paris, Saugrain, 1724, 2 vol. (extraits dans éd. Edna Hindie Lemay, Paris, Maspero/La Découverte, 1983, 2 vol). On lui doit aussi une *Histoire des découvertes et conquêtes des Portugais dans le Nouveau-Monde*, Paris, J.-B. Coignard, 1733, 2 vol.

Andreas Motsch, *Lafitau et l'Émergence du discours ethnographique*, Sillery (Québec), Septentrion, coll. « Les nouveaux cahiers de CELAT »/Paris, Presses de l'université de Paris-Sorbonne, coll. « Imago mundi », 2001.

Laudonnière, René Goulaine de (?- 1574)

Coligny, qui veut fonder en Amérique un refuge pour les huguenots, envoie le capitaine dieppois Jean Ribault et son adjoint Laudonnière, gentilhomme réformé breton, en Floride (1562), dont les indigènes avaient chassé les Espagnols. La richesse du pays et l'accueil favorable des Indiens firent naître une entreprise coloniale qui se termina tragiquement en septembre 1565, quand l'Espagnol Menendez de Aviles fit massacrer à Matanzas Inlet les Français (dont Ribault) qui s'étaient rendus à lui. En 1566, Laudonnière rentre, fraîchement accueilli à la Cour, et meurt dans l'obscurité, sans avoir publié *L'Histoire notable de la Floride située es Indes occidentales [...]* qui rapportait ces événements. En 1586, le manuscrit, devenu la propriété du cosmographe A. Thevet, lui est subtilisé par R. Hakluyt, qui en confie l'édition à Martin Basanier : *Histoire notable de la Floride située es Indes occidentales [...]* mise en lumière par M. Basanier, Paris, Guillaume Auvray, 1586.

Laujardière, Guillaume Chenu de (1672, Bordeaux- 1731, Magdebourg)

Fils cadet d'une famille huguenote de Bordeaux ; les persécutions contraignent son père, procureur, à renoncer à sa charge en 1682 et à s'exiler en Brandebourg, sous la protection de la famille d'Anhalt-Dessau. Le jeune Guillaume, qu'on

avait envoyé à Madère pour attendre l'occasion de l'y rejoindre, doit au contraire, pour échapper aux jésuites, s'embarquer sur un vaisseau anglais en partance pour les Indes orientales. Sa destinée aventureuse se confirme quand, à la suite d'un naufrage qui le jette sur la côte des Cafres, il échappe au massacre que ceux-ci font de ses compagnons. Employé comme bouvier et bien considéré du roi, il vivra une année (février 1686-février 1687) avec ce peuple dont il découvre l'humanité. Il sert ensuite trois ans la Compagnie hollandaise des Indes orientales, rejoint sa famille en Allemagne (1689) pour y poursuivre une paisible carrière militaire.

Écrite entre 1689 et 1696, sa relation a été conservée par trois manuscrits – Magdebourg, édité en 1748 et 1900 en traduction allemande, mais disparu entre 1940-1945, Berlin et Halle – et une publication par N. Weiss dans le *Bulletin de la Société d'histoire du Protestantisme français*, 1921, t. 70 (ms. Halle). Édition moderne d'Emmanuelle Duguay, *Relation d'un voyage à la côte des Cafres (1686-1689)*, présentée par F. Lestringant, P. Carile et F. Moureau, Paris, Les Éditions de Paris, 1995.

Léon l'Africain (Grenade, 1476 ? - après 1554)

Hasan-al-Wazzan, né à Grenade, d'où le chasse la prise de la ville par les Rois catholiques (1492), réside à Fez où il est docteur de la loi coranique et diplomate. Il accomplit pour le sultan des voyages, notamment à Tombouctou et en Tunisie. En 1517, des pirates siciliens le capturent près de Djerba. Baptisé à Rome en 1520, il devient Giovanni Leone Africano. Écrit en italien, le manuscrit de sa *Description de l'Afrique* est achevé en 1526. On perd ensuite la trace de son auteur : il a pu profiter de la période troublée qui a suivi le sac de Rome (1527) pour retourner en terre d'islam ; on signale sa présence à Tunis en 1554. G. B. Ramusio insère l'ouvrage dans le premier livre de ses *Navigazioni et Viaggi* (Venise, 1550 ; réédition moderne par Marica Milanesi, Torino, Einaudi, 1978, vol. I, p. 19-460). Il est traduit en français par Jean Temporal (*Historiale description de l'Afrique* [...], Lyon, 1556 (réédition Ch. Schefer, Paris, Leroux, 1896-1898) et en anglais par John Pory, à l'initiative de R. Hakluyt. Traduction moderne par Alexis Épaulard, Paris, Maisonneuve, 1956, rééd. 1980.

Études critiques : Zhiri, Oumelbanine, *L'Afrique au miroir de l'Europe. Fortunes de Jean Léon à la Renaissance*, Genève, Droz, THR, 1991 ; Nathalie Zemon Davis, *Léon l'Africain. Un voyageur entre deux mondes*, Paris, Payot, 2007 ; éd. Pouillon, F., Zhiri, O. et Rauchenberger, D., *Léon l'Africain*, Paris, Karthala, 2009 (actes du colloque, Paris, EHESS, mai 2003).

Léry, Jean de (Bourgogne, 1534-Genève, 1613)

Cordonnier de son métier, il étudie la théologie à Genève et fait partie de la mission des calvinistes envoyés au Brésil (novembre 1556) par l'amiral de

Coligny pour soutenir l'implantation française de Villegaignon. Il séjourne dans la baie de Rio de Janeiro de mars 1557 à janvier 1558. À son retour, il termine sa formation théologique à Genève, s'y marie et devient pasteur à Nevers en 1564. Fuyant les massacres qui prolongent en province la Saint-Barthélemy, Léry se réfugie à Sancerre qui, assiégée et affamée, capitule (*Histoire mémorable de la ville de Sancerre*, 1574).

Son *Histoire d'un voyage fait en la terre de Brésil* paraît à Genève en 1578. Édition moderne par Frank Lestringant, *Histoire d'un voyage en la terre de Brésil* (1578), Paris, Hachette, coll. « Bibliothèque classique », 1994 ; éd. Gisèle Mathieu-Castellani, actes de la journée d'études de l'université Paris VII sur *L'Histoire d'un voyage [...]*, *Cahiers Textuel*, 21, décembre 1999.

Lescarbot, Marc (Vervins, vers 1570 – Presles-la Commune, 1642)

724

Après des études de droit à Paris, il retourne à Vervins pour y exercer la profession d'avocat. Il prononce en 1598 des harangues remarquées lors des négociations franco-espagnoles et, en 1606, s'embarque pour le Canada avec l'expédition de Jean de Poutrincourt. Il passera un an à Port-Royal (Acadie) et, à son retour, publiera plusieurs pièces réunies sous le titre *Les Muses de La Nouvelle-France* en 1609, année où paraît également son *Histoire de La Nouvelle-France*, rééditions augmentées en 1612 et 1617 ; *The History of New France*, texte français et traduction par W. L. Grant et H. P. Biggar, Toronto, The Champlain Society, 1913-1914, 3 vol. De plusieurs séjours dans les cantons suisses naîtra en 1620 son *Tableau de la Suisse*.

Paolo Carile, *Le regard entravé. Littérature et anthropologie dans les premiers textes sur La Nouvelle-France*, Sillery, Les Éditions du Septentrion/Rome, Arcane Editrice, 2000. *Un homme de plume au service de La Nouvelle-France*, Paris, Champion, 2001. Marie-Christine Pioffet, « Marc Lescarbot et la littérature géographique de la Renaissance », *Nouvelle Revue du XVII^e siècle*, 1, 2004, p. 91-93. *Id.*, *Marc Lescarbot. Voyages en Acadie*, Paris, PUPS, coll. « Imago Mundi », 2007.

Lewis, Meriwether et Clark, William

Secrétaire du président Jefferson, Lewis se voit confier (avec Clark comme second) une mission d'exploration qui veut atteindre la côte du Pacifique. L'expédition part de Saint-Louis en mai 1804, franchit le Missouri, puis les montagnes Rocheuses et passe l'hiver 1805 sur la côte du Pacifique avant de repartir vers l'Est et de retrouver Saint-Louis le 23 septembre 1806. Clark deviendra gouverneur du Missouri et Lewis de la Louisiane, mais ce dernier trouvera une mort tragique trois ans plus tard dans des circonstances obscures.

Instructions par Jefferson, 20 juin 1803, dans *Original Journals of the Lewis and Clark Expedition*, éd. Frank Bergon, New York, Penguin Books, 1989 ; autre sélection par Bernard de Voto, Boston, Houghton Mifflin, 1953, sur éd. de R. G. Thwaites, 1904-1905 : voir p. 483-487 et surtout l'introduction. Denis Vaugeois, *America, 1803-1853. L'Expédition de Lewis et Clark et la naissance d'une nouvelle puissance*, Sillery, Éditions du Septentrion, 2002.

Lippomanno, Jérôme

J. Lippomanno fut ambassadeur de Venise à Paris de 1577 à 1580. La relation est l'œuvre de son secrétaire.

Lithgow, William (1582-1645)

Écossais né à Lanark, où il était « *Cut-lugged Willie* », quatre frères lui ayant coupé les oreilles après l'avoir trouvé avec leur sœur. Assure avoir couvert 36 000 milles de 1610 à 1629 en Europe, Asie et Afrique. Dévalisé en Moldavie (1616), agressé en Lybie, soumis au supplice du chevalet par l'Inquisition à Malaga.

The Totall Discourse of rare Adventures, and painful of Long Nineteene Years Travayles, London, Nicolas Okes, 1632 ; éd. Glasgow, MacLehose 1905. Voir aussi *Voyages en Égypte des années 1611 et 1612* (Sandys et Lithgow), éd. Oleg V. Volkoff, Le Caire, IFAO, 1973.

Locke, John (Somerset, 1632-London, 1704)

Le philosophe effectua un long séjour en France de 1675 à 1679, à la suite de Lord John Berkeley, ambassadeur extraordinaire à la Cour, puis en compagnie d'un ami d'Oxford, George Walls. Il passa quinze mois à Montpellier, dont l'air était réputé guérir la consommation dont il souffrait, et séjourna également à Paris et Bordeaux. L'ampleur de son *Journal* n'a pas permis jusqu'ici qu'il soit édité complètement : on peut en lire l'essentiel dans l'édition de John Lough, *Locke's Travels in France, 1675-1679*, Cambridge, Cambridge University Press, 1953, à laquelle on ajoutera les pages « philosophiques » publiées en 1936 par R. I. Aaron et Jocelyn Gibb, *An Early Draft of Locke's Essay on the Human Understanding together with Excerpts from his Journal*, Oxford, Clarendon Press, 1936. La richesse des observations politiques, économiques et scientifiques font de ce texte un document essentiel pour la connaissance de la France de Louis XIV.

Magellan, Ferdinand de, vers 1480-1521

L'Espagne, qui cherche par l'Ouest une route plus rapide pour atteindre les épices que viennent de se procurer les Portugais aux Moluques, envoie avec cinq navires Magellan, navigateur portugais confirmé, mais que son roi a congédié. Il maîtrise habilement une rébellion, puis contourne l'Amérique du Sud par

le détroit qui porte son nom, entre dans un océan dont on connaît tout juste l'existence (Balboa, 1513) et auquel il donne le nom de « Pacifique ». Après trois mois d'une traversée épuisante, il parvient à Guam, puis aux Philippines où il trouve la mort en s'immiscant dans une guerre entre autochtones (avril 1521). Un seul navire reviendra en Espagne, *La Victoria*, conduite par El Caño, riche d'une cargaison d'épices.

Deux relations ont été conservées : *De Moluccis Insulis* (1523), œuvre de Massimiliano Transilvano, secrétaire impérial, et surtout le journal de Pigafetta, *Primo viaggio attorno al mondo*, traduction française conservée par trois ms. et *Le Voyage et navigation fait par les Espagnolz es Isles de Mollucques [...]*, Paris, Simon de Colines, 1536 ; éd. moderne par Léonce Peillard, *Premier Voyage autour du monde*, Paris, Taillandier, 1983. Éditions italiennes des deux relations à Venise (1536), insérées dans Ramusio, *Navigazioni et viaggi*, Venise, 1550 (éd. M. Milanese, Torino, Einaudi, 1978, t. II). Éditions modernes du *Journal* de Pigafetta : Mario Pozzi, *Il primo viaggio intorno al mondo*, Vicence, N. Pozza, 1994 ; Xavier de Castro, Jocelyne Hamon et Luis Filipe Thomaz, *Le Voyage de Magellan (1519-1522)*. *La Relation d'Antonio Pigafetta & autres témoignages*, Paris, Chandeigne, 2007, 2 vol.

726

La vie d'Antonio Pigafetta, patricien de Venise (né entre 1480 et 1491) est très mal connue ; on perd sa trace en 1525. Il participe à l'expédition de Magellan comme domestique et parle toujours de lui avec affection. Au retour à Séville avec El Caño (septembre 1522), il présente sa relation à Philippe de Villiers, grand maître de l'ordre de Rhodes, dont Pigafetta était chevalier.

Maupertuis, Pierre-Louis Moreau de (Saint-Malo, 1698- Bâle, 1759)

Mathématicien, l'Académie des Sciences lui confie une expédition en Laponie, destinée à mesurer la longueur d'un arc de méridien terrestre d'un degré : son rapport (1737) conclut à l'aplatissement de la Terre auprès du pôle. En 1746, il se rend à l'invitation de Frédéric II qui le fera directeur de la Bibliothèque royale de Prusse. Voltaire l'avait favorisé, avant de se brouiller avec lui et de le brocarder dans *Micromégas* et la *Diatrise du docteur Akakia*. Malade, Maupertuis rentre en France et 1756 et meurt à Bâle chez son ami Bernouilli.

Œuvres de Maupertuis, Lyon, J.-M. Bruyset, 1768, 4 vol., réimpr. Hildesheim, Georg Olms, 1965 ; t. III, p. 177-206, *Relation d'un voyage au fond de la Laponie pour trouver un ancien monument*.

Mendes Pinto, Fernão (vers 1510 -1583)

Une existence tumultueuse et la carrière atypique de son livre, *Peregrinação*, n'ont pas encore livré tous leurs mystères. Au cours de ses vingt-et-une années de voyages en Asie (1537-1558), il est tour à tour soldat, pirate, marchand,

esclave (vendu seize ou dix-sept fois), docteur, ambassadeur et missionnaire, tour à tour riche et ruiné. Il fut un des premiers Occidentaux à fouler le sol du Japon, où il aida François-Xavier à bâtir sa première église. En 1554, alors qu'il se dispose à rentrer au Portugal pour y fonder une famille, une crise mystique le jette dans la Compagnie de Jésus, qu'il quitte en 1556. À son retour, il se marie, attend vainement des subsides royaux qui ne lui parviendront qu'à la veille de sa mort. Dans l'intervalle, le Portugal a été absorbé par l'Espagne. Son livre paraît à Lisbonne en 1614 : grand succès, mais on en dénonce les mensonges, la chronologie incertaine. Cette lenteur à paraître peut s'expliquer : la *Peregrinação* contient d'incisives critiques contre les institutions du Portugal et les pratiques de ses sujets. Dès la fin du XVII^e siècle, on accorde davantage de crédit à l'ouvrage, très vite traduit en espagnol (1620), français (1628), néerlandais (1652), anglais (1653), allemand (1671).

Peregrinacão de Fernam Mendez Pinto, Lisboa, Pedro Crasbeeck, 1614 (édition moderne de 1961-1962 en 2 vol.) ; trad. fr. Bernard Figuiet, *Les Voyages aventureux de Fernand Mendez Pinto*, Paris, Mathurin Hénault, 1628. Éditions modernes et traductions par Rebecca D. Catz, *The Travels of Mendes Pinto*, Chicago, The University of Chicago Press, 1989, et Robert Viale, *Pérégrination*, Paris, Éditions de la Différence, 1991.

Mendoza, Juan Gonzalez de (Logrono, 1545- Popayan, 1614)

À dix-sept ans, il s'embarque pour le Mexique, puis entre dans l'ordre des Augustins et y poursuit pendant neuf ans ses études de théologie. Cet ordre est engagé dans l'évangélisation des Philippines, afin de pourvoir aussi Philippe II d'informations fiables sur la Chine. Divers contretemps (exposés à la fin de son livre III) empêcheront Mendoza d'accomplir le voyage et c'est sans avoir mis le pied sur le sol chinois qu'il publiera en 1585 à Rome son *Historia de las cosas mas notables, ritos y costumbres del gran reino de la China*. Mais il s'inspire très fidèlement des relations laissées par les missionnaires augustins qui s'y rendirent en 1577, 1579 et 1581.

Édition moderne : *Historia del gran reino de la China*, Madrid, Miraguano Ediciones, 1990 ; traduction française (1588) par Luc de la Porte, *Histoire du grand royaume de la Chine [...]. Plus trois voyages faits vers iceluy en l'an 1577, 1579 et 1581*. Nouvelle édition : Lyon, François Arnoullet, 1608.

Mésenge, Pierre

Prêtre-chanoine de Rouen, il quitte la ville le 8 avril 1507, en compagnie de prêtres et de marchands, pour se rendre en Terre sainte. En Dauphiné, ils redoutent les gens de guerre et aventuriers qui suivent l'armée du roi Charles VIII (expédition de Gênes). Inachevée et restée inédite, la relation de P. Mésenge est

conservée par deux manuscrits de la Bibliothèque municipale d'Amiens : voir M.-Ch. Gomez-Géraud, *Le Crépuscule du Grand Voyage. Les récits des pèlerins à Jérusalem (1458-1612)*, Paris, Champion, 1999, p. 928. Notre texte : *Livre et exhortation pour esmouvoir les crestiens de aller visiter le saint sepulchre de nostre seigneur en Jherusalem et les autres saints lieux en la terre sainte* (Bibliothèque municipale d'Amiens, ms. Les 98c).

Methwold, William (?-1653)

Neveu du Chancelier de l'Échiquier, il fait son apprentissage de marchand à Middleborough, s'embarque en 1615 pour Surate, au service de l'East Indian Company, visite en 1622 les mines de diamant de Golconde. Nouvelle mission à Surate et en Perse (1633-1636). En 1650, il est fait gouverneur de l'East Indian Company.

728 *Relations of the Kingdome of Golchonda and other neighbouring Nations within the Gulfe of Bengala*, 1626, dans *Purchas Pilgrims*, t. V ; *Relations of Golconda in the early Seventeenth century*, éd. W. H. Moreland, The Hakluyt Society, 2^e sér., 66 (réimpr. Kraus, 1967).

Middleton, Henry (?- 1613) : voir Scott, Edmund.

Misson, Maximilien (vers 1650-1722)

Protestant français que la révocation de l'Édit de Nantes, en lui faisant perdre sa charge de conseiller au Parlement de Paris, condamne à l'exil en Angleterre. Au terme d'un Grand Tour accompli en 1687-1688 (Hollande, Allemagne et Italie) comme tuteur de Charles Butler, futur comte d'Arran, il publie son *Nouveau Voyage d'Italie, avec un Mémoire contenant des avis utiles à ceux qui voudront faire le même voyage*, La Haye, H. Van Bulderen, 1691, 2 vol. ; de nombreuses rééditions (avec des *remarques* par Addison, Utrecht, 1722) en feront pour le siècle suivant un guide très apprécié du public, en dépit de sa sévérité pour l'Église de Rome ; il y montre plus d'esprit critique que dans son *Théâtre sacré des Cévennes* (1707). On lui doit aussi des *Observations faites par un voyageur en Angleterre*, La Haye, Van Bulderen, 1698, et l'édition des *Voyages et aventures de François Leguat* (1708).

Mocquet, Jean (1575 - après 1617)

Né en Île-de-France, « apothicaire ordinaire du roi », familier d'Henri IV qui s'intéressait à ses expéditions et à ses récits, il entreprit six grands voyages et devint garde du « Cabinet des Singularités du Roi » constitué à partir des collections d'objets (artefacts, animaux, minéraux) qu'il en avait rapportés. Très discret sur ses sympathies religieuses.

Voyages en Afrique, Asie, Indes orientales et occidentales faits par Jean Mocquet, Garde du Cabinet des singularitez du Roy, aux Tuilleries, divisez en six livres et enrichiz de Figures [...], Paris, Jean de Heuqueville, 1617, dédicace à Louis XIII (livre IV dans l'éd. Xavier de Castro et D. Couto), *Voyage à Mozambique et Goa*, Paris, Chandaigne, 1996. Rééditions Rouen (1645 et 1665), traductions hollandaise (1656), allemande (1668), anglaise (1696).

Montagu, Lady Mary Wortley (1689-1762)

Fille du premier duc de Kingston, elle accompagne fin juillet 1716 son mari Edward Wortley Montagu, nommé ambassadeur en Turquie. Après leur retour en octobre 1718, elle mène une vie de femme de lettres et accomplit de longs séjours en Italie. Ses *Lettres* ne paraîtront qu'en 1763. Ainsi que le souligne la préface de Mary Astell (écrite en 1724 pour une édition de *Letters from the East* qui ne vit pas le jour), elles ont le mérite de présenter sur la Turquie musulmane un point de vue féminin qui renouvelle le sujet. Lady Montagu s'employa avec succès à diffuser en Angleterre la vaccination anti-variolique, qu'elle avait observée en Turquie.

Letters [...] during her travels in Europe, Asia and Africa, London, 1763, 3 vol. Éditions modernes : Robert Halsband, Oxford, 1966-1967, 3 vol ; Jack Malcolm, London, W. Pickering, 1993. Trad. fr. *Lettres de M. de Wortley Montagu, écrites pendant ses voyages en Europe, en Asie et en Afrique, etc. Traduites de l'anglais sur la seconde édition* (qui est un choix de lettres), Amsterdam, J. F. Boite, 1763.

Montaigne, Michel de (1533-1592)

Montaigne venait de publier les deux premiers livres de ses *Essais* quand il entreprit un voyage en Suisse, Allemagne et Italie (juin 1580-novembre 1581). Non destiné, semble-t-il, à la publication, le journal qu'il rédigea (avec le concours d'un secrétaire) ne paraîtra qu'en 1774 (éd. Meunier de Querlon). L'original est perdu, mais une copie (copie Leydet), découverte par François Moureau, a permis de lui apporter quelques compléments. Riches annotations dans l'éd. Alessandro d'Ancona, 1889. Éditions modernes : Fausta Garavini (Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1983) ; François Rigolot (Paris, PUF, 1992).

Montesquieu, Charles Secondat, baron de (1689-1755)

Rendu célèbre par ses *Lettres persanes* (1721), élu à l'Académie française (1728), il voyage en Allemagne, Autriche, Italie, Suisse, Hollande et Angleterre de 1728 à 1732. L'ensemble des notes qu'il laissa ne sera publié qu'en 1894, à Bordeaux dans *Voyages de Montesquieu*, chez G. Gounouilhou en 2 volumes.

Édition moderne par Roger Caillois et Marion Lièvre, dans Montesquieu, *Œuvres*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1949, t. I.

Morrison, James (1760-1807)

Il entre dans la marine royale en 1779, participe à l'expédition de Bligh à Tahiti ; entraîné dans la révolte de la *Bounty*, il est condamné à mort par la cour martiale (1792), mais obtient le pardon du roi. Le journal qu'il tenait échappa au naufrage de la *Pandora* qui ramenait les mutins en Angleterre. Morrison servira de nouveau dans la Navy et trouvera la mort en 1807, dans une tempête, au large de Madagascar. *Journal of James Morrison [...]*, éd. Owen Rutter, London, Golden Cockerell Press, 1935. Les Éditions Ouest-France ont publié en 2002 la partie proprement narrative du *Journal*.

Moryson, Fynes (Lincolnshire, 1566-1630)

730

Bachelier de Cambridge en 1584, maître ès arts en 1587, il interrompt ses études en 1589 pour séjourner à Londres et voyager en Europe de mai 1591 à mai 1595. À la fin de 1591 il est à Prague ; en janvier 1593, il s'inscrit à l'Université de Leyde, se rend ensuite à Vienne par le Danemark et la Pologne. Il est en Italie en octobre 1593, visite Naples, puis Rome et l'Italie du nord (avril 1594-début 1595) ; il rencontre Th. de Bèze à Genève au début du printemps. En France, il est dépouillé par des soudards, entre Metz et Châlons, et entrevoit Henri IV à Fontainebleau. Il repart (décembre 1595) avec son frère cadet Henry, traverse l'Allemagne et s'embarque à Venise (avril 1596) pour Jaffa, Tripoli, Antioche, où meurt Henry en juillet 1596. Il est à Constantinople l'hôte de l'ambassadeur Edward Barton (1600) et retrouve Londres en juillet 1597. Novembre 1600 : il part pour l'Irlande afin d'y exercer des fonctions administratives et devient secrétaire du lord-deputy Charles Blount qui s'emploie à mater la rébellion de Tyrone ; il le suit lors de son retour en Angleterre (mai 1603) et le servira jusqu'à sa mort (1606). Il entreprend alors la rédaction de son *Itinerary* ; l'ouvrage paraît, inachevé, en 1617 (notes manuscrites jusqu'en 1619-1620, partiellement publiées en 1903 par Ch. Hugues) En 1626, Moryson avait obtenu une permission pour faire imprimer son manuscrit. Le gros in-folio de 1617 constitue un témoignage capital sur l'Europe de la fin du xvi^e siècle, en dépit de certaines redites et des limites de l'observation (à quatre jours de visite des monuments de Rome correspondent cinquante pages de texte, mais rien sur l'édification de la nouvelle basilique de Saint-Pierre).

An Itinerary, London, John Beale, 1617. Réédition 1907, Glasgow et réimpr. anast. de 1617, New York/Amsterdam, Da Capo Press et Theatrum Orbis Terrarum, 1971. Après le récit détaillé de ses voyages vient une deuxième partie presque indépendante, consacrée à la rébellion irlandaise, suivie d'une

troisième (« *Of Travelling in general* ») riche d'observations concrètes sur la pratique quotidienne du voyage, l'économie et les mœurs des principales nations européennes.

Shakespeare's Europe. A Survey of the Condition of Europe at the end of the 16th Century. Being unpublished chapters of F. M.'s Itinerary, éd. Charles Hugues, London, s. n., 1903 ; réimpr. New York, Benjamin Blom, 1967 avec les extraits du ms. de Moryson, Oxford, Corpus Christi College.

Mundy, Peter (vers 1596-1667 ?)

Sa vie est très mal connue. En 1611, il quitte sa Cornouaille natale et s'embarque pour apprendre le commerce. Des voyages en France, Espagne et Portugal précèdent de plus lointaines expéditions : Turquie, Inde, Japon, Chine, Russie, etc. Son retour en Angleterre en 1656 lui permet de consigner l'expérience d'une quarantaine d'années de pérégrinations dans un manuscrit achevé en 1667, mais qui ne sera publié qu'au xx^e siècle : *The Travels [...] in Europ and Asia*, éd. Richard Carnac Temple, London, The Hakluyt Society, 2^e série, 1907-1919, t. II, XVII, XXXV, XLV - XLVI, LV, LXXVIII ; réimpr. New York, Kraus reprints, 1967-1972.

Nicolay, Nicolas de (Dauphiné, 1517-Paris, 1581)

Diverses missions secrètes l'amènent à voyager dans les Îles britanniques et en Méditerranée. Au retour d'un voyage accompli sur la côte africaine et à Constantinople, il est nommé géographe du roi (1552), puis premier cosmographe royal en 1570. Ses *Quatre Premiers Livres des navigations et pérégrinations orientales* (Lyon, G. Rouillé, 1568) sont des études de mœurs qui ne dévoilent rien de ce qu'ont été les activités diplomatico-militaires de leur auteur. Réédition G. Sylvius, Anvers, 1576. Édition moderne : *Dans l'empire de Soliman le Magnifique*, éd. Marie-Christine Gomez-Géraud et Stéphane Yerasimos, Paris, CNRS Éditions, 1989.

Oviedo (Gonzalo Fernandez de Oviedo y Valdes), 1478-1557

Né de vieille famille asturienne, il est en 1491 page du prince héritier don Juan. Il va en Italie (1497) comme page et soldat *di ventura*, voyage, se dote d'une culture humaniste et traduit (*El laberinto de amor*) une œuvre de Boccace restée manuscrite, *Il Corbaccio*. De retour en Espagne en 1502, il se met l'année suivante au service de Ferdinand d'Aragon, duc de Calabre. En 1514, il suit en Amérique Pedrarias Davila gouverneur de Tierra Firme, rentre en Espagne en 1515, y publie *Claribalte*, roman de chevalerie (Valence, 1519). 1520 : nouveau départ pour les Indes (receveur fiscal à Antigua). Dès 1515, il entre en conflit avec Davila, coupable d'exactions contre les Indiens) ; il regagne l'Espagne pour

protester devant le Conseil des Indes (1523) et publier un *Sumario de la natural y general historia de las Indias* (Tolède, 1526). Il occupera désormais des fonctions civiles et militaires (Panama, Saint-Domingue) coupées de séjours en Espagne.

1535 : il publie à Séville sa *Primera Parte de la Historia natural y general* (trad. française *Histoire naturelle*, 1556), 19 livres suivis d'un « *libro de los naufragios* », destiné à conclure l'ensemble de l'œuvre, envoie des notices sur le progrès des découvertes à Bembo, Fracastoro et surtout Ramusio, qui traduit le texte de 1535 dans le livre III de ses *Navigazioni* (1556, traduction fidèle, qui élague quelque peu le texte espagnol). 1546-1549 : il est en Espagne et réédite (1547) l'ouvrage précédent, y ajoutant une *Historia del Peru*. 1556 voit son retour définitif en Espagne où il publie, l'année de sa mort, une édition revue de l'ouvrage de 1535. L'édition complète (49 livres), établie par José Amador de Los Rios ne paraîtra qu'en 1851-1855 à Madrid. Édition J. Natalicio Gonzales, Ascension, Editorial Guarania, 1944-45, 14 vol. ; éd. Juan Perez de Tudela Bueso, *Historia natural y general de las Indias*, Madrid, Atlas, 1959, BAE, 117-121.

732

Paré, Ambroise (début du XVI^e siècle- 1590)

Créateur de la chirurgie française, il eut à affronter les médecins jaloux de ses succès et les persécutions que lui valurent ses convictions réformées. La protection de Charles IX, qui appréciait ses compétences, lui permit d'échapper à la Saint-Barthélemy. Le voyage en Bretagne ne représente qu'un mince épisode au début de sa longue carrière. On en trouve le récit au vingt-neuvième livre de ses œuvres : « Une Apologie, avec les voyages faicts par l'Autheur », dans *Œuvres complètes*, Paris, Buon, 1598, p. 1200 sq.

Pigafetta, Antonio : voir Magellan

Pigafetta, Filippo (1533-1604)

De la famille du précédent, né et mort à Vicenze, il choisit d'abord le métier des armes, combat avec Condé au siège de Paris, participe à la bataille de Lépante. En 1586, il voyage : Alep, Jérusalem, Tripoli et recueille à Rome (mai 1589), auprès d'un religieux portugais, Duarte Lopes, les informations qui deviendront *la Relazione del Reame del Congo e delle circonvicini contrade tratta dalli scritti et ragionamenti di Odoardo Lopes Portoghese* (Rome, 1591).

Première traduction française par Léon Cahun, *Le Congo* (sur l'éd. latine des frères de Bry, 1598), Bruxelles, J.-J. Gay, 1883. Édition moderne : *Le Royaume de Congo et les contrées environnantes. La description de Filippo Pigafetta et Duarte Lopes présentée, traduite et annotée par Willy Bal*, Paris, Chandeigne/Éditions Unesco, 2002.

Platter, Thomas le jeune (1574-1628)

Demi-frère de Félix Platter, il quitte Bâle (1595) comme l'avait fait celui-ci une trentaine d'années plus tôt, pour étudier la médecine à Montpellier. Il séjourne ensuite en Catalogne, à Paris, Rouen, en Angleterre, aux Pays-Bas ; il est de retour en Suisse en 1600.

Beschreibung der Reisen durch Frankreich, Spanien, England und die Niederlande, 1595-1600, éd. Rut Keiser, 2 vol., Basel/Stuttgart, Schwabe Verlag, 1968. *The Journal of two Travellers in Elizabethan and Early Stuart England. Thomas Platter and Horatio Busino*, éd. P. Razzell, Caliban Books, 1995. Sur la famille des Platter, Emmanuel Leroy-Ladurie et Francine Lichtenhan, *Le Siècle des Platter*, Paris, Fayard, 1995-2006, 3 vol.

Racine, Jean (1639-1699)

Sur le conseil de son oncle Vitart, le jeune Racine, qui envisage une carrière ecclésiastique, quitte Paris en octobre 1661 pour Uzès, en quête d'un bénéfice : il regagne la capitale au printemps 1663 sans l'avoir obtenu. Les lettres qui subsistent de ce séjour en Languedoc révèlent un intérêt très mitigé pour cette province où il se sent étranger, bien loin surtout de ce Paris où il rêve de faire une carrière littéraire. Voir Alain Viala, « Racine, les Lettres d'Uzès : Topique d'un Parisien ? », dans *Découverte de la France au XVII^e siècle*, Marseille, CNRS Éditions, 1980, p. 87-93.

Regnard, Jean-François (1655- 1709)

Fils d'un marchand de salines des Halles de Paris ; après un premier voyage à Constantinople (1671-1673), il séjourne en Italie (1678-1679), mais au retour, le navire est attaqué par des corsaires algérois entre Gênes et Marseille et il faut l'intervention du consul de France pour le libérer de l'esclavage, avec son ami Fercourt. Deux ans plus tard, tous deux, accompagnés du juriste Corberon, sont en Suède pour un voyage en Laponie (Stockholm, 23 juillet 1681 et retour le 27 septembre 1681). Si la rédaction du récit suit immédiatement le voyage, sa publication a pu se trouver retardée par la traduction française que le père Augustin Lubin venait de publier (*Histoire de Laponie* [...], 1678) de l'ouvrage latin de Johann G. Scheffer (*Lapponia, id est religionis Lapponum et gentis nova et verissima descriptio*, Francfort, 1673), un ouvrage auquel la relation de Regnard doit beaucoup.

Œuvres, éd. Édouard Fournier, Paris, Garnier, 1874. t. II : voyages de Flandre et de Hollande (p. 175), de Danemark (p. 193), de Suède (p. 199), de Laponie (p. 220), de Pologne (p. 320), d'Allemagne (p. 358), de Normandie (p. 416), de Chaumont (p. 424). *Voyage en Laponie*, précédé de *La Provençale*, éd. Jean-

Clarence Lambert, Paris, 10/18, 1997 ; *Voyage en Laponie*. 1681, préface de Philippe Geslin, Boulogne, Éditions du Griot, 1992.

Roe, sir Thomas (1580 ou 1581-1644)

Il quitte une carrière de courtisan pour explorer la Guyane (1610), puis se met au service de l'East Indian Company qui lui confie une ambassade auprès du Grand Mogol, s'embarque en février 1615, arrive en Inde en décembre et le 10 janvier suivant, peut se présenter à Jahangir, le fils du grand Akbar. Il rentre sans avoir pu obtenir la signature du traité espéré, mais en ayant bien servi son pays, qui lui confiera d'autres missions diplomatiques. Ses *Mémoires* sont connus de Melchisédech Thevenot, qui les traduit et insère dans sa *Relation de divers voyages curieux* (1663). *The Embassy of[...] to the court of the Great Mogul, 1615-1619*, London, The Hakluyt Society, 1899 ; réimpr. Kraus, 1967.

Michael Strachan, *Sir Thomas Roe, 1581-1644. A life*, Salisbury, Wiltshire, M. Russel, 1989.

734

Rozmital, Leo de (1426-1480)

Leo de Rozmital, beau-frère du roi de Bohême, entreprend un long voyage en Occident pour suggérer aux princes chrétiens d'intercéder auprès de Rome afin de réconcilier son prince, un ardent hussite, avec la Papauté (la mission ne semble guère avoir été fructueuse). Il quitte Prague le 26 novembre 1465 ; dans la suite princière, deux scribes, le chevalier Schaseck, qu'intéressent les reliques et les plantes, et Gabriel Tetzl, marchand de Nuremberg, plus ouvert aux contacts humains. La relation en tchèque du premier nous est conservée par une traduction latine (Olmütz, 1577 ; nouvelle édition, Prague, 1951), celle de Tetzl, en allemand, étant restée inédite (ms. à la Staatsbibliothek de Munich, Cod. Germ. 1279) jusqu'à l'édition allemande et latine des deux relations (Stuttgart, 1843). Ils visitent la péninsule ibérique au cours de l'été 1466 : celle-ci intéresse peu les voyageurs des xv^e-xvi^e siècles, et c'est pourquoi nous avons retenu ces textes qui débordent notre cadre chronologique.

The Travels of Leo of Rozmital through Germany, Flanders, England, France, Spain, Portugal and Italy, 1465-1467 (éd. Malcolm Letts, Cambridge, Cambridge University Press, coll. « Hakluyt Society », 1957. Extraits des deux relations du voyage de Rozmital dans E. Bonnaffé, *Voyages et voyageurs de la Renaissance*, 1895, p. 21-60 et 144-146. Françoise Michaud-Fréjaville, « Le voyage du seigneur Léon de Rozmital en Occident, un apprentissage ? », dans *Voyages et voyageurs au Moyen Âge*, éd. Noël Coulet, Paris, Publications de la Sorbonne, 1996, p. 31-52.

Sandys, George (1577, York-1644)

7^e fils de l'archevêque d'York, il devient avocat après des études à Oxford, se marie en 1598, se sépare en 1606, entre au Foreign Office en 1608, et voyage. Mai 1610 : Paris, puis Constantinople, qu'il quitte fin janvier 1611 pour l'Égypte. Il visite ensuite la Palestine, la Sicile et l'Italie, est de retour à Londres en mars 1612. La relation de son voyage (Londres, 1615) est une de celles qui montrent le mieux la mutation du pèlerinage aux Lieux saints en Grand Tour d'Orient. Sandys effectue ensuite un séjour en Virginie (1621) puis exerce des fonctions administratives avant de consacrer ses dernières années à la paraphrase des *Psaumes* et la traduction des *Métamorphoses* d'Ovide.

A Relation of a Journey begun An. Dom. 1610. Four bookes containing a description of the Turkish Empire, Aegypt and the Holy Land. 2^e éd., London, 1615 ; éd. moderne Jonathan Haynes *George Sandys's Relation of a Journey begun An. Dom. 1610* (London, Associated University Press, 1986) ; *id.*, *The Humanist as Traveler: Georges Sandys's Relation of a Journey begun An. Dom. 1610*, Rutherford, New Jersey, Fairleigh University Press, 1986 ; *Voyages en Égypte des années 1611 et 1612* (Sandys et Lithgow), éd. Oleg V. Volkoff, Le Caire, IFAO, 1973.

Scott, Edmund

Agent de l'East Indian Company aux Moluques depuis le 31 mai 1603, il y accueille l'année suivante Henry Middleton, marchand et capitaine qui, après un premier voyage dans les Indes orientales comme facteur de la compagnie, commande une flotte de quatre vaisseaux, avec une riche cargaison d'épices. Middleton trouve la mort à Bantam, lors de l'incendie de son bâtiment par les Javanais. Scott repart avec les autres navires, rejoint les Dunes le 6 mai 1606 et sera le narrateur de cette expédition.

The Voyages of Sir Henry Middleton to Bantam and the Maluco Islands, 1606 ; rééd. Bolton Corney, The Hakluyt Society, 1855. *The Voyage of Sir Henry Middleton to the Moluccas, 1604-6*, The Hakluyt Society, 2^e s., 88, Kraus reprints. 1967 (inclut E. Scott, *An exact Discourse [...] of the subtilities [...]*, London, Walter Burre, 1606 ; réimpr. Amsterdam, Theatrum Orbis Terrarum, 1973.

Seignelay, Jean-Baptiste Colbert, marquis de (1651-1690)

Le ministre obtint de Louis XIV que son fils lui succédât en sa charge de secrétaire d'État à la marine, qu'il dirigea à partir de 1676. Il conduisit la flotte française qui humilia Gênes en bombardant la ville avant d'emmener le doge à Paris (1684) et consacra le reste de sa carrière à la marine de guerre plutôt qu'à l'expansion coloniale.

Relation d'un voyage du Marquis de Seignelay, éd. Pierre Clément, Paris, s. n., 1867 (sur ms. BnF Mélanges Colbert, vol. 84).

Silhouette, Étienne de (1709-1767)

Carrière administrative, couronnée par un emploi de contrôleur général (1757) qu'il ne sut pas garder longtemps. Son *Voyage de France, d'Espagne, de Portugal et d'Italie* (1770, 4 vol.) exploite des observations faites en 1729-1730.

Simond, Louis (1767-Genève, 1831)

Entre 1792 et 1814, il visite les États-Unis et la Grande-Bretagne. À son retour en France, il publie son *Voyage d'un Français en Angleterre, pendant les années 1810 et 1811, avec des observations sur l'état politique et moral, les arts et la littérature de ce pays, et sur les mœurs et les usages des habitants*, Paris, Treuttel et Würtz, 1816, 2 vol. Il en avait auparavant donné une édition anglaise (*Journal of a Tour [...]*, Édimbourg, 1815). De voyages ultérieurs naîtront *Voyage en Suisse fait dans les années 1817, 1818, 1819, suivi d'un Essai historique sur les mœurs et les coutumes de l'Helvétie ancienne et moderne*, Paris, 1822-1823, 2 vol, et *Voyage en Italie et en Sicile*, Paris, 1827, 2 vol.

736

Sorbière, Samuel (Uzès, 1710- Paris, 1670)

Protestant, il abandonne des études de théologie pour celles de médecine, exerce cet art en Hollande. Il rentre en France, se convertit en 1653 sans obtenir d'un voyage à Rome les avantages qu'il en escomptait. Il séjourne quelque peu à Paris avant d'entreprendre un voyage en Angleterre dont il publie à son retour une relation qui, contenant quelques traits qui provoquèrent la protestation du Danemark, lui valut un exil à Nantes. Historiographe du roi (1660), bien introduit dans les milieux littéraires, il s'y fit toutefois de nombreux ennemis, irrités par son arrivisme et la superficialité de ses ouvrages. Ses *Lettres et discours sur diverses matières curieuses* (1660) contiennent, sur le voyage, des réflexions passablement banales. Quoique reçu à la Royal Society lors de son séjour de trois mois en Angleterre, Sorbière s'était, dans sa *Relation d'un voyage en Angleterre* (1664), autorisé une liberté de plume qui lui avait valu une violente réplique de Thomas Sprat (1665) et les auteurs anglais (ainsi Defoe) ne lui pardonnèrent pas les fréquents traits satiriques de cette relation. La vivacité de la polémique a desservi un ouvrage, critique à l'occasion, mais bien informé. Sorbière fut aussi l'ami et traducteur de Hobbes.

Relation d'un voyage en Angleterre, où sont touchées plusieurs choses, qui regardent l'état des sciences et de la religion, et autres matières curieuses, Paris, 1664 ; réédition Louis Roux (1666), Saint-Étienne, Publications de l'université de Saint-Etienne, 1980.

Tasman, Abel Janszoon (1603 ?- 1659)

Marin au service de la V.O.C., il quitte Batavia le 18 février 1634 pour les postes de commerce d'Amboine, Céram, Banda et rentre en Hollande en août 1637. Un an plus tard, il est à nouveau à Batavia. Son expérience de navigateur lui vaut de se voir confier en 1642 un voyage d'exploration vers une terre inconnue que les Hollandais (Cartenszoon, van Diemen, etc.) ont déjà approchée : la Nouvelle-Hollande, qui deviendra au XIX^e siècle l'Australie. Il découvre aussi le 25 novembre, jetant l'ancre dans une baie du Sud-Ouest (aujourd'hui Storm Bay), la « terre de van Diemen » – elle s'appellera en 1853 la Tasmanie – et la côte ouest des deux grandes îles de la Nouvelle-Zélande. Il est de retour le 15 juin 1643, effectue un deuxième voyage en 1644 et réside jusqu'à sa mort à Batavia, au service de la Compagnie.

The Voyages of Abel Janszoon Tasman, éd. Andrew Sharp, Oxford, Clarendon Press, 1968. On lit, parmi les *Relations de divers voyages curieux [...] de Melchisédech Thévenot*, 4^e partie, 1672, un « Voyage d'Abel Tasman L'an MDCXLII » qui est un résumé de son expédition. Une relation anglaise se lit dans *An Account of Several Late Voyages to the South and North* (J. Narborough, A. Tasman, J. Wood, F. Marten), London, 1694.

Tasse, Le (Sorrente, 1544-Rome, 1595)

Torquato Tasso, fils du poète Bernardo Tasso, accompagne à Paris le cardinal Luigi d'Este (novembre 1570-mars 1571) ; à son retour à Ferrare, il se met au service du duc Alphonse II. Sa pastorale *L'Aminta* triomphe en 1573 ; il achève sa *Gerusalemme liberata* (1580), mais ses inquiétudes religieuses et le climat de la Contre-Réforme l'amènent à un remaniement malheureux (*Gerusalemme conquistata*, 1593). Sa crise de conscience débouche sur une existence visitée par la folie et le duc le fait enfermer à l'asile Sainte-Anne (Montaigne l'y rencontre lors de son voyage en Italie, rencontre mentionnée dans les *Essais*). Ses *Dialoghi* de 1586 montrent un auteur acquis aux principes de l'esthétique aristotélicienne. Lettres éditées dans *Prose*, t. I, Milan, Ricciardi, 1959.

Taylor, John (Gloucester, 1580-1653)

Marinier sur la Tamise, il est enrôlé de force dans la Navy (seize voyages), participe en 1596 au siège de Cadix. Frappé par le déclin de la batellerie, Convivial et indépendant, mais excessif dans la flatterie et les préjugés, Taylor trousse des vers de mirilton pour des célébrations imprimées de naissances, mariages et décès, entreprend des voyages sur prospectus (« *Taylor's bills* ») invitant à parier sur leur succès et en publie ensuite le récit sous un titre accrocheur : ainsi de ce *Pennyles Pilgrimage, or the Money-lesse Perambulation, of John Taylor, alias the Kings Maiesties Water-Poet. How he travailed on foot, from*

London to Tedenborough in Scotland, not carrying any Money to or fro, neither Begging, Borrowing, or Asking Meate, Drinke or Lodging. Par l'usage qu'il fait d'une prose entremêlée de vers, il peut être considéré comme un des premiers représentants du « voyage littéraire ».

All the Workes of John Taylor the Water Poet being 63 in number collected into one volum by the Author with sundry new Additions Corrected Revised and newly Imprinted. London, James Boler, 1630 ; réimpr. Menston (Yorkshire) et London, The Scolar Press, 1973.

Thévenot, Jean (1632-1667)

Neveu de Melchisédech Thévenot, auteur de nombreux recueils de voyages, il visite, à partir de 1652, l'Angleterre, la Hollande, l'Allemagne et l'Italie, avant que la rencontre de l'orientaliste d'Herbelot ne dirige sa curiosité vers l'Empire ottoman (1656). En 1663, il est de retour en France, mais repart l'année suivante pour l'Égypte et la Perse ; malade, il meurt à Tauris en 1667.

738

Il ne fit imprimer lui-même que la première relation de ses voyages (*Relation d'un voyage fait au Levant*, 1664) ; les autres, entreprises à l'initiative de ses amis, jusqu'au recueil des *Voyages de M. Thévenot, tant en Europe qu'en Asie et Afrique*, Paris, 1689, connurent un succès attesté par de nombreuses traductions. Anthologie moderne : *Voyage du Levant*, éd. Stéphane Yerasimos, Paris, Maspero/La Découverte, 1980.

Thevet, André (Angoulême, 1512- Paris, 1590)

Cordelier plus attiré par les larges horizons que par la vie monastique, il s'embarque pour l'Orient : il en naîtra sa *Cosmographie de Levant* (1554). Il participe ensuite (1555-1556) à l'expédition de Villegaignon dans la baie de Rio de Janeiro et en rapporte ses *Singularitez de la France antarctique* (1557 et 1558), relation écrite avec le concours de l'helléniste Mathurin Héret, qui leste son texte de références au monde antique. L'ouvrage connaît un grand succès. Mais trop soucieux d'asseoir son autorité scientifique, le « cosmographe du roi » s'attire de nombreuses inimitiés (Belleforest et Léry notamment) et fragilise le savoir qu'il déverse dans sa *Cosmographie universelle* (1575) et ses ouvrages demeurés manuscrits. Voir de Frank Lestringant, *Le Huguenot et le Sauvage* (Paris, Klincksieck, 1988), *André Thevet, cosmographe des rois de France* (Genève, Droz, 1991), *Sous la leçon des vents. Le monde d'André Thevet, cosmographe de la Renaissance* (Paris, PUPS, coll. « Imago Mundi », 2004) et éditions critiques de la *Cosmographie de Levant* (Genève, Droz, 1986), des *Singularitez [Le Brésil d'André Thevet]* (Paris, Chandeigne, 1996) et (en collaboration avec J.-Cl. Laborie), *Histoire [...] de deux voyages*, Genève, Droz, 2006.

Thicknesse, Philip (Farthinghoe, 1719- Boulogne, 1792)

Voyageur et soldat, excentrique et querelleur, occupa des postes de l'administration coloniale (Amérique du Nord, Antilles, Méditerranée). Gainsborough fut son ami et protecteur une vingtaine d'années (1754-1774), avant de se brouiller avec lui. D'un voyage d'agrément en France et en Espagne, il rapporte *A year's journey through France and part of Spain*, London, 1777.

Thou, Jacques-Auguste de (1553-1617)

Membre d'une illustre famille de magistrats, il fut président à mortier au Parlement de Paris, grand maître de la librairie du roi, ministre des finances de Catherine de Médicis et travailla au rapprochement d'Henri III et Henri IV. De très nombreux voyages sur le continent européen lui donneront une connaissance profonde des pays et des hommes. Au cours de l'un d'eux, il rencontre Montaigne à Bordeaux (1581) et Candolle lui raconte son ascension du pic du Midi d'Ossau. En 1589, une mission diplomatique le conduit en Italie ; le retour s'effectue par la Suisse et le canton des Grisons. La relation de ces voyages se lit dans les *Mémoires de la vie de Jacques-Auguste de Thou*, Amsterdam, F. L'Honoré, 1713.

Turberville, George (1540 ?-1610, selon le *Dictionary of National Biography*, mais 1544 ?-1597 selon l'éditeur moderne).

Appartenant à l'ancienne famille du Dorset, les d'Uberville, il quitte l'université d'Oxford sans diplôme et se partage entre la vie de cour et l'activité poétique. Il part pour Moscou en 1568, secrétaire de l'ambassadeur anglais lord Thomas Randolph (mission de 1568-1569, négociation de privilèges commerciaux). Sur la Russie, trois lettres en vers à ses amis (p. 424-444 de l'éd. R. Panofsky), reproduites par R. Hakluyt dès 1589, éd. 1600, t. III, p. 124-126, qui élimine toutefois dans la première l'évocation de l'homosexualité pratiquée par les Russes (p. 425). À son retour, il se marie et occupe de petits emplois. Sa fin est mal connue.

Epitaphes, epigrams, songs and sonets (1567) and Epitaphes and sonnettes (1576), fac-similé et introd. Richard J. Panovsky, Delmar/ New York, Scholar's Facsimiles and Reprints, 1977.

Twiss, Richard (1747-1821)

Fils d'un commerçant anglais, il peut consacrer sa vie au voyage. Au retour de son Grand Tour (1770), il est curieux de l'Espagne et du Portugal, sur lesquels les bonnes relations sont rares. De là ses *Travels through Portugal and Spain in 1772 and 1773*, Dublin, 1775, qui lui valent un commentaire élogieux de S. Johnson et deux traductions (allemande et française) en 1776. On lui doit aussi un *Tour in Ireland in 1775* et *A trip to Paris in July and August 1792*, London, 1793. Bougrenet de La Tocnaye lui reprochera d'être « un Anglais

comme on en voit beaucoup, remplis de préjugés en faveur de leur pays et qui regardent tous les autres peuples de la terre comme des espèces très inférieures » (*Promenades d'un Français dans l'Irlande* », éd. 1801, p. 22).

Van Linschoten, Jan Huygen (Harlem, 1563-Enkuysen, 1633)

Il quitte la Hollande en 1579 pour Séville et Lisbonne, d'où il s'embarque pour Goa où il réside plusieurs années. Au retour, il participe aux expéditions de Barentz pour chercher au nord du continent eurasiatique un passage à la Chine (1594 et 1595). On lui doit, en hollandais, un *Itinéraire, voyage ou navigation aux Indes orientales du Portugal [...]*, avec une *Description de la côte de Guinée, Congo, Angola et autres pays maritimes d'Afrique*, une *Description des Indes orientales* et un *Grand Routier de mer*, Amsterdam, 1596, en latin une *Navigatio [...]*, quatre parties, 1599-1601 (traduction française en 1610, *Histoire de la navigation de Jean Hugues de Linscot hollandois et de son voyage aux Indes orientales*, Amsterdam, s.n.) et le journal de sa navigation arctique (1601), réimprimé par J.-F. Bernard dans le premier volume de son *Recueil des voyages au Nord*.

740

Van Meteren, Emmanuel (mort en 1612)

Marchand d'Anvers, il voyage en Angleterre et Irlande (1575) avec son cousin, le géographe Abraham Ortelius. De 1583 à sa mort, il est consul de Hollande pour l'Angleterre. Auteur d'une *Historien der Nederlanden en haar naburen oorlogen tot het jaar 1612*, 1599 et éd. suivantes ; extraits dans *England as seen by foreigners in the days of Elizabeth and James the First*, éd. W. Rye, London, R. J. Smith, 1865 ; éd. New York, Benjamin Blom, 1967. Éd. George Percy Badger, The Hakluyt Society, 1863 ; réimpr. New York, B. Franklin, 1963.

Van Neck, Jacob (1564-1638)

Il conduisit la deuxième flotte envoyée par les Hollandais aux îles des épices, en 1598. *Second livre, journal ou comptoir, contenant le vray discours et narration historique du voyage fait par les huit navires d'Amsterdam, au mois de Mars l'an 1598, Sous la conduite de l'Admiral Jacques Corneille Necq, et du Vice-Admiral Wibrant de Warwick [...]*, Amsterdam, Corneille Nicolas, 1601.

Varthema, Lodovico

On ignore tout de sa vie. Son *Itinerario* (qu'il publie à Rome, en 1510) nous apprend qu'il a quitté l'Italie, jeune encore, en 1500. Quand il la retrouve en 1508, Manuel de Portugal, qu'il a servi aux Indes, a fait de lui un chevalier. Il a voyagé en des lieux interdits jusque là aux Européens (il est, après Pedro

de Covilhao, 1492 sans doute) le premier à se rendre à La Mecque. L'ouvrage connaît un vif succès : plus de cinquante éditions (dont de nombreuses traductions) au XVI^e siècle. Il le doit au parfum d'aventures qui ne sauraient être en tout point véridiques ; mais l'évocation des lieux et des hommes est fidèle.

Itinerario di Lodovico Varthema, dans Ramusio, *Navigazioni e viaggi*, éd. M. Milanese, Torino, Einaudi, 1978-1988, t. I, p. 753-892. Traduction française par Balarin de Raconis *Les Voyages de Lodovico di Varthema ou le Viateur en la plus grande partie d'Orient*, dans *Recueil de voyages et de documents [...]*, éd. Ch. Schefer, Paris, Leroux, 1888, t. IX. Édition anglaise, *The Travels of Ludovico di Varthema [...]*, John Winther Jones, sur éd. italienne, Venise, 1510 (London, The Hakluyt Society, 1863 ; réimpr. New York, B. Franklin, 1963).

Veer, Gerrit de

De juin 1594 à novembre 1597, le Hollandais Willem Barents entreprend trois navigations à la recherche du passage du Nord-Est, sans pouvoir dépasser la Nouvelle-Zemble. La relation est l'œuvre de Gerrit de Veer, qui participa aux deux dernières. Cornelis Claesz la publie la même année (1598, Amsterdam) en hollandais (*Waerachtighe Beschryvinghe Van drie Seylagien*), en latin (*Diarium nauticum seu vera descriptio trium Navigationum [...]*), en allemand (Nuremberg) et en français (*Vraye description de trois voyages de mer très admirables [...]*). Deux éditions italiennes suivent (Venise, 1599), puis une traduction française (1604) et anglaise (que R. Hakluyt insère alors dans ses *Principal Navigations*), rééditée par Ch. T. Beke, *The Three Voyages of William Barents to the Arctic region [...]*, London, The Hakluyt Society, 1853 ; réimpr. 1876 et New York, 1972. Édition récente par Xavier de Castro, *Prisonniers des glaces. Les expéditions de Willem Barentsz (1594-1597)*, Paris, Chandeigne, 1995, qui retient la version hollandaise d'Isak Commelin, 1646, traduite dans *Recueil des voyages [...]*, Amsterdam, 1702, t. I.

Vital, Laurent

On sait très peu de choses sur l'auteur de la relation du voyage de Charles Quint en Espagne. Il remplissait à la cour l'office d'aide de chambre (« serviteur domestique ») ; auparavant, il avait sans doute servi Jean de Luxembourg. Son père avait été attaché à la maison de Charles le Téméraire. Certains traits de langue font penser qu'il était originaire de la Flandre française, avant d'entrer au service du roi.

Collection des voyages des souverains des Pays-Bas, publiés par Louis-Prospér Gachard et Piot, Bruxelles, F. Hayez, 1881, t. III.

Wallis, Samuel (1728-1795)

L'Amirauté britannique l'envoie (août 1766) à la recherche du continent austral et d'îles dont Byron, qui vient d'achever son tour du monde (1764-mai 1766), a suggéré qu'elles feraient de précieuses escales. Il découvre ainsi Tahiti (juin 1767) et regagne les Dunes en mai 1768.

Relation éditée par J. Hawkesworth, *An Account of the Voyages [...]*, London, Strahan, 1773, t. I ; trad. fr. 1774, t. I (voir J. Cook). Édition moderne (récit de George Robertson) : Hugh Carrington, *The Discovery of Tahiti. Journal of the Second Voyage of HMS Dolphin Round the World [...]*, London, The Hakluyt Society, 1948.

Withers, Robert

Texte dans S. Purchas, *His Pilgrimes*, éd. 1905, vol. IX, p. 327-329.

742

Secrétaire de sir Paul Pindar, ambassadeur anglais à Constantinople, R. Withers traduit d'un ms. italien une description du sérail faite par Ottaviano Bon, agent diplomatique vénitien à Constantinople ; elle fut publiée à Londres, 1650, *A description of the Grand Signor seraglio, or Turkish emperours court*. Voir *The Purchas Handbook*, éd. Loren Pennington, London, The Hakluyt Society, 1997, t. II, p. 416.

Young, Arthur (1741-1820)

Il abandonne très jeune la carrière de marchand à laquelle le destinait son père, un écuyer du Suffolk, pour se tourner vers la littérature, puis l'agriculture. Des expérimentations malheureuses lui causent des déboires financiers, mais son *Farmer's Tour through the East of England* (1771) lui vaut une réputation d'agronome. D'autres écrits lui permettent de rétablir sa fortune et l'amitié de la famille La Rochefoucault le conduit à visiter la France : trois voyages (le dernier abrégé par les événements de la Révolution), dont la relation (*Travels in France during the years 1787, 1788 and 1789*, Bury St Edmunds, 1792) connaît un vif succès. Elle est l'œuvre d'un observateur précis et pénétrant.

Traductions françaises : *Voyages en France pendant les années 1787-1788-1789 et 1790. Traduit de l'anglais par F. S. (Soulès)*, 2^e éd., Paris, Buisson, 1794-an II ; introd. Léonce de Lavergne, *Voyages en France*, Paris, Guillaumin, 1860.

Zinzerling, Justus (Thuringe, 1590-1618)

Après des études de droit à Bâle (1610), il visite la France, l'Angleterre et les Pays-Bas, avant de s'établir à Lyon comme correcteur d'imprimerie. Il voyage en France de 1612 à 1616 (n'omettant guère que la Bretagne) : description publiée en 1616 (Jodoci Sinceri, *Itinerarium Galliae [...]*, Lyon, J. Du Creux

alias Mollard, 1616 ; réimpr. Strasbourg, Genève, Amsterdam. Un *Voyage de France*, par « D. V., historiographe de France » [= Du Val], Paris, 1687) exploite très librement ce livre. Trad. Bernard Thalès, « Voyage dans la vieille France, Paris et Lyon » (*La France littéraire*, 1859) et *Voyage dans la vieille France, avec une excursion en Angleterre, en Belgique, en Hollande, en Suisse et en Savoie*, Paris, A. Dentu, 1859.

REMERCIEMENTS

Ils vont à François Moureau, qui a spontanément exprimé son intérêt pour le projet de cette anthologie et l'a accueillie aux Presses de l'université Paris-Sorbonne, à Charlotte Othman qui, le moment venu de faire accéder le livre à l'existence, lui a accordé tous ses soins pour la mise en pages et l'a fait bénéficier de sa diligente lecture du texte, à la Bibliothèque nationale de France qui a mis ses ressources iconographiques au service de l'illustration du volume.

Mais aussi, comment ne pas nous sentir tributaire de l'élan des voyageurs illustres ou anonymes qui, entre le temps de Christophe Colomb et celui de James Cook, se sont lancés sur les routes et sur les mers du globe, curieux de voir plus loin et de savoir davantage, même si d'autres motivations s'en mêlaient ? Quand leurs contemporains restés au pays célébraient les textes « qui nous rendent plus hommes », ils partaient, humanistes eux-mêmes, mais aussi soldats, marchands, religieux, désireux de voir plus loin que les tours de leurs clochers, de frotter leur cervelle à celle d'autrui, de parcourir le monde et nous en rapporter nouvelles. Ces pages (qui sont le plus souvent les leurs !) ne pouvaient que leur être dédiées.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos	7
--------------------	---

PREMIER CHAPITRE. LE DISCOURS SUR LE VOYAGE

Partir.....	17
LE VOYAGE, <i>PRO ET CONTRA</i>	18
Francis Bacon, « Des Voyages ».....	18
Jean Mocquet (1617) : pourquoi voyager ?.....	20
Pierre Bergeron : le voyageur, citoyen du monde.....	21
Pierre Belon : un homme de science.....	23
Joseph Hall (1617) : censure des voyages.....	24
La Barbinais Le Gentil : de l'utilité des voyages.....	28
L'ART DE VOYAGER.....	30
Fynes Moryson et John Taylor : les commandements du voyageur.....	30
Robert Dallington : conseils au voyageur.....	31
Guglielmo Grataroli : routes et auberges.....	33
Jérôme Cardan : « la façon de faire voyage ».....	34
Fynes Moryson : prudence des Réformés en Italie.....	35
Jean-Jacques Bouchard : préparatifs de voyage.....	39
Bougrenet de la Tochnay : l'équipement du voyageur en Irlande.....	40
Montaigne en voyage : manières et humeurs.....	41
Pierre Mésenge : contrat pour la traversée de Venise en Terre Sainte (1507).....	44
Abraham Göllnitz : le contrat avec le vetturino.....	49
LA MER.....	49
Nicolaas de Graaf : l'alimentation sur les vaisseaux de la Compagnie des Indes orientales.....	49
Laurent Vital : le voyage en mer de Charles Quint (1517).....	51
Jacques Cartier au Canada : le scorbut, compagnon du voyage océanique.....	54
Jean de Léry : le pot au noir.....	57
Robert Challe : le passage de la Ligne.....	58
Rapporter.....	63
OBSERVER.....	64
Diderot : « Des moyens de voyager utilement ».....	64
Jean Chapelain : conseils à un voyageur se rendant aux Indes.....	66
Abel Tasman : instructions de la V.O.C. à Tasman.....	68

Les instructions du président Jefferson à M. Lewis et W. Clark (1803)	71
Seignelay : des instructions à la relation	75
Bernardin de Saint-Pierre : sur les voyageurs et les voyages	76
ÉCRIRE.....	79
Contre la rhétorique : trois navigateurs	79
William Dampier	79
Louis-Antoine de Bougainville.....	79
James Cook	80
La Barbinais le Gentil : décrire une tempête	81
Samuel Johnson, sur les livres de voyage : limites du témoignage (1760)	84
Arthur Young. Écrire son voyage : journal ou essai ?.....	87
Gmelin et son traducteur : faut-il tout dire ?	89
Fynes Moryson : traits nationaux, préjugés et proverbes	90
Le président de Brosses en Italie : contre les idées reçues et les clichés	94
Joseph Hall : le voyage parodique.....	95

772

DEUXIÈME CHAPITRE. L'ITALIE

Introduction	101
L'Italie, jardin de l'Europe.....	103
Maximilien Misson : un guide pour l'Italie (1691)	103
Fynes Moryson : les Italiens à table	105
Thomas Coryat découvre la fourchette	111
L'ARRIVÉE EN ITALIE.....	111
Thomas Gray franchit le col du Mont Cenis (1739)	111
Goethe, entre le col du Brenner et Trente (1786)	113
Religion : héritage et schisme.....	115
Montaigne : l'audience pontificale	115
Fynes Moryson : un réformé à Lorette	117
Rome, <i>patria comunis</i>	121
Goethe : Rome, 1 ^{er} novembre 1786.....	121
John Evelyn et les catacombes	122
Montaigne : la circoncision des Juifs	123
Capitales régionales	127
Anonyme : Florence, Les jardins des Médicis à Pratolino	127
Fynes Moryson : fêtes vénitienes.....	130
Thomas Coryat : courtisanes de Venise.....	132
Goethe : Naples et le Vésuve	137
Charles de Brosses : Agnano et la grotte du chien	139

TROISIÈME CHAPITRE. LA FRANCE

Introduction	145
Vademecum pour la France	147
Justus Zinzerling, <i>Itinerarium Galliae</i> , Lyon, 1612	147
Le Tasse : trois tares des Français (1572)	149
Les Français vus par l'ambassadeur vénitien Jérôme Lippomanno (1577)	151
Fynes Moryson et Robert Dallington : les Français à table	154
Robert Dallington	156
Arthur Young et James Boswell : auberges françaises et anglaises	157
Thomas Platter le jeune : le repas d'Henri IV	159
Philipp Thickness : mœurs françaises	160
Paris	163
Thomas Coryat à Paris	163
John Locke à Versailles	168
Thomas Gray : Paris et ses spectacles	171
Denis Fonvizine : le triomphe de Voltaire	173
La province	177
Ambroise Paré : fêtes bretonnes	177
Un Parisien découvre la France d'oc : lettre de Racine à La Fontaine	178
Jacques-Auguste de Thou : M. de Candale dans les Pyrénées	181
John Locke : un nouveau docteur à Montpellier	182
James Boswell en Corse	183

QUATRIÈME CHAPITRE. LA GRANDE-BRETAGNE

Introduction	189
L'Angleterre	191
L'Angleterre et les Anglais vus par Paul Hentzner	191
Les Anglais vus par Emmanuel Van Meteren	193
Paul Hentzner : Elizabeth I ^{re}	196
Thomas Platter le jeune chez le Lord Maire	198
Samuel de Sorbière : spectacles londoniens (1666)	200
Celia Fiennes : les bains de Bath	201
Daniel Defoe : Leeds, l'Angleterre industrielle	204
Louis Simond : usages londoniens	206
L'Écosse	209
James Boswell : Édimbourg de nuit	209
Samuel Johnson : un cottage dans les Highlands	210
Samuel Johnson : le sanctuaire d'Iona	213

L'Irlande	217
Fynes Moryson : « <i>Wild Irish</i> »	217
John Derricke : un banquet irlandais (1582).....	220
John Dunton : hospitalité irlandaise (1698)	221
Bougrenet de la Tocnaye : la Chaussée des Géants	224

CINQUIÈME CHAPITRE. LA PÉNINSULE IBÉRIQUE

Introduction	229
L'Espagne.....	231
L'Espagne au milieu du XVII ^e siècle : le panorama de Lady Ann Fanshawe	231
Frederico Badoero : Philippe II en 1557.....	235
Corridas d'autrefois : les voyages de Leo de Rozmital et de Charles Quint.....	237
Les secrétaires de Rozmital (1466) : la « chasse aux taureaux sauvages »	238
Laurent Vital : corrida pour le roi d'Espagne (1517)	239
Étienne de Silhouette : les auberges espagnoles	240
Thomas Platter le jeune : l'Inquisition à Barcelone.....	242
Barthélemy Joly : Monserrat	244
Philip Thicknesse : les routes d'Espagne au XVIII ^e siècle	247
Le Portugal	249
Leo de Rozmital entre au Portugal (1466)	249
Les Portugais vus par Étienne de Silhouette (voyages de 1729-1730)	252
Jean Mocquet et Giuseppe Baretti : les Portugais et les taureaux	254
Richard Twiss : Lisbonne en 1772.....	259

SIXIÈME CHAPITRE. L'EUROPE CENTRALE, TERRE D'EMPIRE

Introduction	263
Les Pays-Bas	265
Federico Badoero : les Hollandais.....	265
Fynes Moryson : les Hollandais à table	269
John Evelyn à Leyde	271
Antonio de Beatis : la Belgique	272
L'Allemagne	279
LA NATION ALLEMANDE	279
Fynes Moryson et James Boswell : l'hôtellerie	279
Fynes Moryson et John Taylor : les Allemands à table.....	282
Fynes Morisson : les mariages	286
Fynes Morisson : les divertissements.....	289
James Boswell : Grand Tour et mondanités.....	291

L'ALLEMAGNE SAVANTE	294
Fynes Moryson : disputes académiques à Wittenberg	294
James Boswell : l'université de Leipzig	296
James Boswell : la bibliothèque de Wolffenbüttel	297
James Boswell : Wittenberg et le pèlerinage luthérien	298
LIEUX	299
Montaigne à Augsburg	299
Thomas Coryat : sur le Rhin, de Bingen à Bacharach	302
John Taylor : Prague	304
Fynes Moryson : les Juifs de Prague	305
John Taylor : Hambourg	310
Michaël Kelly à Vienne	313
Montesquieu dans le Tyrol et en Bavière	317
La Suisse	319
Montaigne : l'hôtellerie suisse	319
Jacques-Auguste de Thou dans les Grisons	321
John Evelyn franchit le Simplon (mai 1646)	323
James Boswell chez Jean-Jacques Rousseau : « <i>The great interview</i> »	327
SEPTIÈME CHAPITRE. AUX MARGES ORIENTALES ET NORDIQUES	
Introduction	335
La Pologne	337
Fynes Moryson : les Polonais à table	337
Peter Mundy : Dantzïg (1640)	340
Jean-François Regnard : Cracovie	341
La Russie	347
George Turberville : les Russes (1568)	347
Giles Fletcher : des mœurs privées du peuple russe, et de ses particularités (1588)	350
Peter Mundy : la dévotion russe	353
Chappe d'Auteroche : usages de Pâques en Russie	354
Chappe d'Auteroche : mariages russes	357
Edward-Daniel Clarke : Odessa	359
Peter Mundy : Samoyèdes (1641)	361
La Scandinavie	363
Jean-François Regnard : les Lapons	363
Pierre-Louis Moreau de Maupertuis : rennes et Lapons	364

HUITIÈME CHAPITRE. LA TURQUIE ET L'EMPIRE OTTOMAN

Introduction	371
La Turquie.....	373
Jean Thévenot : « Sommaire de l'humeur des Turcs »	373
Fynes Moryson : les Turcs à table.....	376
Pietro della Valle : le café	379
Lady Wortley Montagu : mon vêtement turc.....	382
Pietro Della Valle : balançoires de Constantinople	385
Thomas Dallam voit le harem (1599)	387
Robert Withers : les appartements du Grand Seigneur	390
Les Balkans sous le joug ottoman.....	393
William Lithgow en Grèce (1614)	393
Ogier de Busbecq et Peter Mundy : les Bulgares (xvi ^e -xvii ^e siècles).....	395
Louis Des Hayes : un caravansérail.....	397
Lady Wortley Montagu : les bains de Sofia (1717)	398
Les Lieux saints	401
Pierre Belon à Jérusalem	401
L'Afrique du Nord	405
George Sandys en Égypte (1611)	405
Jean Thévenot : les momies de Saqqara.....	410
Nicolas de Nicolay : Alger.....	414
Léon l'Africain : Fez	418

NEUVIÈME CHAPITRE. AFRIQUE : LE CONTINENT NOIR

Introduction	425
Afrique : le continent noir.....	427
Pieter de Marees : Noirs de Guinée.....	427
Filippo Pigafetta : guerriers congolais.....	429
Filippo Pigafetta : le zèbre en Angola	430
Thomas Herbert : les Angolais	431
Vasco de Gama : rencontre avec des Noirs au cap de Bonne-Espérance.....	434
Thomas Herbert : les Hottentots.....	437
Guillaume Chenu de Laujardière : humanité des Cafres.....	441
Bernardin de Saint-Pierre : l'esclavage des noirs.....	443
Peter Mundy : Madagascar	446
Jacob Van Neck et Thomas Herbert : l'île Maurice et le dodo	447
Francisco Alvares et les Portugais rencontrent Prêtre Jean	449

DIXIÈME CHAPITRE. LE MOYEN-ORIENT

Le Moyen-Orient	459
Geoffrey Duckett : mœurs persanes ; la Caspienne.	459
Jean Chardin : Ispahan.....	463
Lodovico di Varthema et ses amours royales en Arabie (début XVI ^e siècle).....	466

ONZIÈME CHAPITRE. L'INDE

L'Inde	473
Sir Thomas Roe en Inde : l'ambassade (1616)	473
Peter Mundy : un <i>sâti</i> à Surate (1630).....	475
Thomas Herbert : la côte des Malabars.....	477
Peter Mundy : combats d'éléphants (1632)	478
Thomas Herbert : les Banians (marchands indiens)	479
William Methwold en Inde (1622-1636).....	483
Thomas Herbert : Ceylan et le Paradis terrestre	486

DOUZIÈME CHAPITRE. LA SIBÉRIE

La Sibérie	491
Chappe d'Auteroche : Tobolsk.....	491
La Sibérie de John Bell : les Toungouzes et le lac Baïkal.....	495
Evert Ysbrand Ides : les Bouriates.....	500

TREIZIÈME CHAPITRE. L'EXTRÊME-ORIENT

Introduction	507
La Chine.....	509
Evert Ysbrand Ides : la Grande muraille de Chine et l'arrivée à Galchan.....	509
John Bell : audience impériale en Chine	511
John Bell : fêtes de cour à Pékin	516
Jean-Baptiste Du Halde : le Dieu vivant des Mongols	519
Juan-Gonzalez de Mendoza : femmes chinoises	523
Peter Mundy : les habits des Chinois (1637)	526
Fernão Mendes Pinto : pêcheurs de perles de Quemoy	529
Juan-Gonzalez de Mendoza : élever des canards	532
Jean-Baptiste Du Halde : le thé en Chine	534
John Bell : la rhubarbe et le lichee.....	538
Le Japon	541
Le Japon vu par un voyageur anglais du XVI ^e siècle	541
Jan Huygen Van Linschoten : le Japon en 1610	542
Engelbert Kaempfer : le poisson-poison	545

Le Siam	547
Abbé François-Timoléon de Choisy : le Siam, un panorama	547
Abbé de Choisy : éléphants du Siam	554
Engelbert Kaempfer : funérailles au Siam	560

QUATORZIÈME CHAPITRE. L'ARCTIQUE

L'Arctique	565
Martin Frobisher et les Esquimaux : des contacts conflictuels	565
John Davis : des Esquimaux familiers (1585)	568
Gerrit de Veer : l'ours meutrier	570

QUINZIÈME CHAPITRE. AMÉRIQUE DU NORD FRANCO-ANGLAISE

Amérique du Nord franco-anglaise	575
Jacques Cartier rencontre les Micmacs à la baie des Chaleurs	575
Jacques Cartier et les Iroquoiens d'Hochelaga	578
René Goulaine de Laudonnière : les Floridiens	581
Francis Drake et les Indiens de Californie	584
Samuel de Champlain rencontre les Algonquins (1603)	587
Marc Lescarbot : la chasse à l'orignal	590
Joseph-François Lafitau : le sirop d'érable	592
Pehr Kalm : les Canadiens-Français	594
Pehr Kalm : mariages américains	598
William Bartram : alligators en Floride	599

SEIZIÈME CHAPITRE. LES ANTILLES

Les Antilles	605
Christophe Colomb rencontre les Indiens : 12 octobre 1492	605
Jean Mocquet : Madame Chrysanthème au Nouveau Monde	607
Jean-Baptiste Labat : un religieux gourmet aux Antilles	608

DIX-SEPTIÈME CHAPITRE. L'AMÉRIQUE IBÉRIQUE

L'Amérique ibérique	617
Pedro de Castañeda découvre le bison	617
Hermán Cortés : le Popocatepetl	619
Thomas Gage : danses indiennes du Guatemala	620
Pêro Vaz de Caminha rencontre les Brésiliens (1500)	622
André Thevet : le cannibalisme des Brésiliens	624
Pero de Gandavo : les Brésiliens (1576)	627
Gonzalo Fernandez de Oviedo y Valdes : le maïs	629
Ferdinand de Magellan : les Patagons	632
Louis-Antoine de Bougainville rencontre les Fuégiens	635

DIX-HUITIÈME CHAPITRE. L'OCÉANIE

Introduction	641
Magellan : l'immensité du Pacifique.....	641
Thomas Forrest : le sagou	643
« Pour la négociation » des épices aux Moluques.....	647
Jacob Van Neck : les îles aux épices (1601).....	647
Edmund Scott : un pageant aux Moluques (1605)	649
Jacob Van Neck : Ternate, théâtre de la rivalité luso-batave	653
Bougainville : Batavia.....	655
L'aventure tahitienne.....	659
Samuel Wallis découvre Tahiti.....	659
Bougainville : l'éden tahitien.....	662
James Morrison : l'éden tahitien revisité.....	667
L'Australasie	669
Abel Tasman : première rencontre avec les Néo-Zélandais (1642)	669
Willam Dampier rencontre les Aborigènes d'Australie	672
Joseph Banks : « la bête dont il a été tant parlé » (le kangourou)	677
James Cook découvre les Maoris (mars 1770)	679
Vers le continent antarctique	685
James Cook, 71°10' latitude sud (janvier 1774).....	685
Table des illustrations.....	687
Bibliographie	691
Notices bio-bibliographiques	695
Remerciements.....	745
Index nominum.....	747
Index locorum.....	761
Table des matières	771

